This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI. 1792 (8)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME HUITIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

THÉATRE.

TOME VII.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CETTE pièce, peu digne de Voltaire, n'eſt, à proprement parler, que le ſujet des Guèbres eſſayé de nouveau, mais non plus heureuſement. On y retrouve, dans des lieux & ſous des noms différens, les mêmes perſonnages, les mêmes ſituations, le même intérêt; & rien, à ce qu'il nous ſemble, ne prouvait mieux l'épuiſement de Voltaire, que ce retour d'une imagination affaiblie ſur les mêmes idées.

La ſeule intention nouvelle qu'il paraiſſe avoir eue dans cette pièce, c'eſt d'y jetter quelques alluſions à un événement qui fixait alors ſur la France l'attention de l'Europe, & de ſe ménager, à la faveur de ces alluſions, un ſuccès de circonſtances, que peut-être il n'eût pas obtenu, & qu'il devait regarder comme au-deſſous de ſa gloire.

Fatigué de la réſiſtance opiniâtre que les parlemens oppoſaient depuis long-temps à la plupart de ſes édits, Louis XV avait pris enfin la réſolution d'abolir ces anciens tribunaux, & ſes courtiſans applaudiſſaient d'autant plus à cet acte d'autorité, qu'ils ne l'attendaient pas d'un roi qui n'avait montré juſqu'alors aucune énergie. Sa faibleſſe, à la vérité, & la mobilité de ſon caractère leur cauſaient toujours quelque inquiétude; mais ils ne ceſſaient de lui vanter ſa victoire, & de lui répéter,

Digitized by Google

pour le mieux piquer d'honneur, qu'il venait *de retirer ſa couronne du greffe.*

Voltaire, qui n'avait pas lieu d'aimer les parlemens, crut devoir quelques éloges à la main qui les avait renverſés. En changeant le lieu de la ſcène & les noms des perſonnages de ſa tragédie des Guèbres, il trouva moyen d'introduire dans cette pièce un roi qui ſait ſe rendre abſolu, mais qui ne paraît aſpirer à la toute-puiſſance, que pour n'être pas contrarié dans le deſir qu'il a de faire le bonheur de ſes peuples.

Il pouvait être permis au poète de feindre un pareil perſonnage, mais non d'en faire à Louis XV une application que ce prince méritait ſi peu. Cette adulation d'ailleurs n'était pas ſans danger : car en ſuppoſant, en inſinuant même que c'eſt la réſiſtance ſeule qui produit preſque toujours la tyrannie, Voltaire pouvait égarer l'opinion publique ſur les inconvéniens du pouvoir abſolu. Il eſt bien vrai que la réſiſtance peut contribuer à rendre un tyran plus féroce; mais les excès du pouvoir abſolu tiennent à ſa nature même; c'eſt à lui, & à la faibleſſe des nations qui n'ont ſu ni le prévenir ni le réprimer, qu'il faut imputer les malheurs du monde; & ce n'était pas à un philoſophe tel que Voltaire de prêter des armes aux fauteurs du deſpotiſme.

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE RICHELIEU,

Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Guyenne, premier Gentilhomme de la chambre du Roi, &c.

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'académie, avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien pour en impoſer aux modernes) :

Eſt aliquid ſacri in antiquis neceſſitudinibus.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit auſſi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnaiſſance éternelle; mais *antiqua neceſſitudo* eſt toujours la plus grande conſolation de la vie.

Digitized by Google

La nature m'a fait votre doyen, & l'académie vous a fait le nôtre ; permettez donc qu'à de ſi juſtes titres je vous dédie une tragédie qui ſerait moins mauvaiſe, ſi je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteſte tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeuneſſe m'a fait compoſer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amuſemens de campagne ; qu'il n'était point deſtiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en eſt pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'eſſayer encore ſi l'on pouvait faire réuſſir en France une tragédie profane, qui ne fût pas fondée ſur une intrigue d'amour ; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreſte, dans d'autres pièces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire Valade, qui eſt ſans doute un de vos beaux eſprits de Paris, s'étant emparé d'un manuſcrit de la pièce, ſelon l'uſage, l'a embelli de vers compoſés par lui ou par ſes amis, & a imprimé le tout ſous mon nom, auſſi proprement que cette rapſodie méritait de l'être. Ce n'eſt point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier ; c'eſt la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous ſavez, eſt l'ame du monde. Elle établit ſon trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, & s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Digitized by Google

Vous le ſavez, vous, le digne diſciple du maréchal de Villars, dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui ſauva la France, qui ſut ſi bien faire la guerre & la paix, ne jouir de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât ſon ſiècle, pour qu'un nouveau ſiècle lui rendît publiquement juſtice. On lui reprochait juſqu'à ſes prétendues richeſſes, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là; mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune n'oſaient pas, dans le fond de leur cœur, envier ſa gloire, & baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France & l'Eſpagne dans l'iſle de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre général à ſa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'eſt ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il ſait le grec auſſi bien que moi, je lui citerai d'abord Héſiode, qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels :

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Digitized by Google

Le potier eſt ennemi du potier, le maçon du maçon, le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace diſait plus noblement :

. . . . . *Diram qui contulit hydram ;*
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine :

Si-tôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré ;
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent ;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent ;
Et ſon trop de lumière, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie ;
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage, & cette étiquette ſubſiſtera long-temps. Vous ſavez que je commentai Corneille, il y a quelques années, par une déteſtable envie ; & que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos généroſités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille & du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre, & une

Digitized by Google

tragédie, appellait Corneille *Maſcarille*, & le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant jéſuites accusèrent Racine de cabaler pour le janſéniſme, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, ſi un homme réuſſit un peu, pour quelque temps, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins & les convulſions : enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire ; enfin ils ſoupçonnent qu'il eſt athée. Ils en avertiſſent les porteurs de chaiſe de Verſailles, afin qu'ils le diſent à leurs pratiques, & que la choſe revienne à quelque homme bien zélé, bien morne & bien méchant, qui en fera ſon profit.

Les calomnies pleuvent ſur quiconque réuſſit. Les gens de lettres ſont aſſez comme M. Chicaneau & madame la comteſſe de Pimbêche :

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait ? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *Pauvre Diable* (*) avec ſes ſemblables ; mais auſſi, Monſeigneur, il ſe trouvera en France des ames nobles & éclairées

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre Diable*.

Digitized by Google

qui ſauront rendre juſtice aux talens, qui pardonneront aux fautes inſéparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le ſoutien qu'au neveu de leur principal fondateur ? C'eſt un devoir attaché à votre nom.

C'eſt à vous de maintenir la pureté de notre langue, qui ſe corrompt tous les jours; c'eſt à vous de ramener la belle littérature & le bon goût, dont nous avons vu les reſtes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philoſophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatiſme. Quelles autres mains que les vôtres ſont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie français, & pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chaſſée ? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux & dans leurs afflictions ? & quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition eſt aſſouvie, & où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être, dans un loiſir honorable, le père de vos confrères ! L'ame du grand Armand s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie françaiſe.

Après avoir fait Œdipe & les Loix de Minos, à près de ſoixante années l'un de l'autre; & après avoir été calomnié & perſécuté pendant ces ſoixante années, ſans en faire que rire, je ſors preſque

Digitized by Google

octogénaire (c'eſt-à-dire, beaucoup trop tard) d'une carrière épineuſe, dans laquelle un goût irréſiſtible m'engagea trop long-temps.

Je ſouhaite que la ſcène françaiſe, élevée dans le grand ſiècle de Louis XIV au-deſſus du théâtre d'Athènes & de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle ſe purge de tous les défauts que j'y ai portés, & qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je ſouhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas pour le faire tomber, pour l'écraſer dans ſa chûte, & pour l'opprimer par les plus abſurdes impoſtures.

Qu'il ne ſoit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien ſaine l'eſt par les inſectes; ces inſectes & ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je ſouhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ſes ſerpens à la cour pour perdre ce génie naiſſant, en cas que la cour, par haſard, entende parler de ſes talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques, appellé par les Anglais *show*, & par nous, *la rareté*, *la curioſité!*

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un

Digitized by Google

amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalousie, rupture, & raccommodement !

Qu'on ne substitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables & des sentimens monstrueux, exprimés en vers plus monstrueux encore, & remplis de maximes dignes de Cartouche & de son style.

Que dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans son pays.

Que tous les vers soient harmonieux & bien faits, mérite absolument nécessaire, sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre, mérite auquel presque aucun de nous n'a pu parvenir depuis Athalie.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble & difficile.

Que le *faxhal* & les *comédiens de bois* ne fassent pas absolument déserter Cinna & Iphigénie.

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la bulle *In cœnâ Domini*, si sagement supprimée.

Digitized by Google

Enfin, j'oſe eſpérer que la nation ne ſera pas toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés & des talens; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être diſcuté, l'extrême abondance & la ſatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand ſiècle, le dégoût du public ſuccédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes; la multitude des journaux & des brochures, & des dictionnaires ſatyriques, occupant le loiſir de ceux qui pourraient s'inſtruire dans quelques bons livres utiles, il eſt fort à craindre que le goût ne reſte que chez un petit nombre d'eſprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la nation.

C'eſt ce qui arriva aux Grecs après Démoſthènes, Sophocle & Euripide. Ce fut le ſort des Romains après Cicéron, Virgile & Horace: ce ſera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on eſt jaloux, & qu'on voudrait perdre, il ſort de deſſous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite enſuite dans un éternel oubli, & qui ſont remplacés par d'autres éphémères.

On eſt accablé ſous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres; & dans ces nouveaux

Digitized by Google

livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infames, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts; mais que le grand artiste est rare!

L'écrivain le plus méprisable & le plus bas peut dire son avis sur trois siècles (*a*), sans en connaître aucun, & calomnier lâchement, pour de l'argent, ses comtemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie: on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des Etats; mais si dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces réflexions: je les soumets à votre jugement & à celui de l'académie, dont j'espère que vous serez long-temps l'ornement & le doyen.

(*a*) Allusion à une compilation sans esprit publiée par un abbé Sabatier de Castres, sous le titre des *Trois Siècles de la Littérature*. Cette compilation, pleine d'éloges pour des hommes obscurs, n'était qu'un recueil d'injures & de calomnies contre nos écrivains les plus distingués, sans en excepter Voltaire.

Digitized by Google

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du reſpectueux & tendre attachement d'un vieillard plus ſenſible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ſes derniers jours ſont tourmentés.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.

MÉRIONE, } archontes.
DICTIME, }

PHARÈS, grand sacrificateur.

AZÉMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }

ASTÉRIE, captive.

UN HÉRAUT.

Plusieurs guerriers Cydoniens.

Suite, &c.

La scène est à Gortine, ville de Crète.

LES

Digitized by Google

LES LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréſente les portiques d'un temple, des tours ſur les côtés, des cyprès ſur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Quoi! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans!
Minos qui fut cruel a régné ſans partage;
Mais il ne m'a laiſſé qu'un pompeux eſclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majeſté,
L'appareil du pouvoir, & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang, je règne, & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours;
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands, depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager (1).

Digitized by Google

DICTIME.

Ce trône a ſes périls ; je les connais, ſans doute ;
Je les ai vus de près ; je ſais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée ; il mourut exilé,
En pleurant ſur un fils par lui-même immolé (2).
Par le ſang de ce fils, il crut plaire à la Crète.
Mais comment ſubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconſtant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il eſt entouré ?
Ses flots ſont élevés, mais c'eſt contre le trône ;
Une ſombre tempête en tout temps l'environne.
Le ſort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conſeils, les autres par les armes ;
Et chaque inſtant pour vous redouble nos alarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'eſt ſouvent le deſtin ;
Leurs pénibles travaux ſe ſuccèdent ſans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas, à votre exemple, attendri tous les cœurs ;
Que ce ſaint homicide ait des approbateurs ;
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt-là ce qui m'étonne ; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers ſous les armes blanchis,
Vieux ſuperſtitieux aux meurtres endurcis,
Deſtructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène (3).

Digitized by Google

Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.
Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encor barbare (4), & de ſon ſang trempée ;
A des dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos loix, ſes dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mêlange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras,
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible ; & mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété,
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, & ſur-tout cette fille
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encore, & peut-être qu'un jour,
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.

Digitized by Google

Nos Grecs ſont bien trompés ; je les crois glorieux
De cultiver les arts, & d'inventer des dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts, & perdu la nature (*a*).
Ces durs Cydoniens (*5*) dans leurs antres profonds,
Sans autels & ſans trône, errans & vagabonds;
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles :
La nature eſt leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les archontes & moi, ſelon nos loix antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et ſur-tout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces ſauvages guerriers,
De ma famille entière inſolens meurtriers.
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent ;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent :
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens,
Je vaincrai mes chagrins, qui réſiſtaient au temps :
Il en coûte à mon cœur ; tu connais ſa bleſſure ;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend !

(*a*) Voilà un très-beau vers.

Digitized by Google

On vient. Puiſſent les dieux, que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal ſervis, ces dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux !

SCÈNE II.

TEUCER, DICTIME: *le pontife* PHARÈS *avance avec le ſacrificateur à ſa droite : le roi eſt à ſa gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS, *au roi & aux archontes.*

PRENEZ place, Seigneur, au temple de Gortine (6).
Adorez & venger la puiſſance divine.
(*ils montent ſur une eſtrade, & s'aſſeyent dans le même ordre. Pharès continue :*)
Prêtres de Jupiter, organes de ſes lois (a),
Confidens de nos dieux; & vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de ſang, ce jour ſi ſolennel,
Où je dois préſenter aux marches de l'autel
L'holocauſte attendu que notre loi commande.
De ſept ans en ſept (7) ans nous devons en offrande

(a) On reconnaît ici le fanatiſme du grand-prêtre de Pluton, dans les Guèbres; & la ſenſibilité de Teucer ne rappelle pas moins la tendre compaſſion d'Iradan : c'eſt exactement la même ſituation.

Digitized by Google

Une jeune captive aux mânes des héros ;
Ainſi dans ſes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait ſur les enfans d'Egée
La majeſté des dieux, & la mort d'Androgée.
Nos ſuffrages, Teucer, vous ont donné ſon rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre ſang.
Nous vous avons choiſi quand par Idoménée
L'île de Jupiter ſe vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le ſang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos loix, & proſcrits par nos dieux,
Des repaires ſanglans de leurs antres ſauvages
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages:
Toujours en vain punis, ils ont toujours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.

(*à Teucer.*)

Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embraſés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaiſe leurs mânes.
Exterminez, grands dieux, tous ces peuples profanes!
Le vil ſang d'une eſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel offenſé.
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

Digitized by Google

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, & vous, Prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre où la Crète eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père?
Plût aux dieux que Minos, ce grand légiſlateur,
De notre république auguſte fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils ſacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'Etats, de tréſors & d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé ſon fils?
Guerriers, c'eſt par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie,
J'ai vu tomber les murs de la ſuperbe Troye.
Nous répandons le ſang des malheureux mortels,
Mais c'eſt dans les combats & non point aux autels.
Songez que de Calchas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le ſang d'Iphigénie (8).
Ah! ſi pour nous venger le glaive eſt dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs ſoyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuſe & floriſſante
Que par l'aſſaſſinat d'une fille innocente?

Digitized by Google

Les enfans de Cydon ſeront-ils plus ſoumis ?
Sans en être plus craints nous ſerons plus haïs.
Au Souverain des dieux rendons un autre hommage ;
Méritons ſes bontés, mais par notre courage :
Vengeons-nous, combattons, qu'il ſeconde nos coups ;
Et vous, Prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils ſont inutiles
Pour les eſprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il ſuffit. Vous n'êtes en effet
Que ſon premier organe & ſon premier ſujet ;
C'eſt Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéiſſe ;
Et ce n'eſt pas à vous de juger ſa juſtice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au ſang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grace. Ecoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence ;
Il commande à la terre, à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous preſſe ?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;
Portez celui des dieux dont je ſuis l'interprète :
Mais voici la victime.

(*On amène Aſtérie couronnée de fleurs & enchaînée.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

Les perſonnages précédens, ASTÉRIE.

DICTIME.

A ſon aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il eſt de barbarie!
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, & de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom;
Ma mère eſt au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père, a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paſſer ſon courage.
De rang, je n'en ai point. La fière égalité
Eſt notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eſt un fantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

Digitized by Google

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphêmes,
Eſt déjà préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTÉRIE.

Je le ſais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le ſais, inhumain; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes & terribles;
Tu les connais, tu ſais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par un aigle portés,
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exiſte, & s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre (9),
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi long-temps inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écrouler!
Périſſe ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure,
Qu'elle ſoit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes dieux;
Voilà mes vœux, mon culte & mes derniers adieux.
Et toi que l'on dit roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les loix t'ont porté
Sembles tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?
Non, de mes aſſaſſins tu n'es pas le complice.

Digitized by Google

MÉRIONE, *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grace, & votre autorité
Contre un uſage antique, & par-tout reſpecté,
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du ſang au peuple, & vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus, fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être;
Mais en Crète elle eſt ſainte; & vous n'êtes pas maître
De ſecouer un joug dont l'Etat eſt chargé.
Tout pouvoir a ſa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MÉRIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique;
Mais je déteſte en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un abſolu pouvoir;
Je ſuis moins roi que lui; mais je crois mieux valoir:
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.
(*à Dictime.*)
Viens, ſuis-moi.

Digitized by Google

PHARÈS *se lève, les ſacrificateurs auſſi, & deſcendent de l'eſtrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous oſez!...

SCÈNE IV.

Les perſonnages précédens. UN HÉRAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les archontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HÉRAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne ſouffre pas
Que l'étendard de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable aſſemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.

Digitized by Google

Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence, & le temps des rigueurs.
C'eſt par là que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô Roi ! ſi tu veux m'épargner.
Mon ſupplice eſt injuſte autant qu'épouvantable :
Et quoique j'y portaſſe un front inaltérable,
Quoique aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons ſoient d'apprendre à mourir,
Le jour m'eſt cher... hélas ! mais s'il faut que je meure,
C'eſt une cruauté que d'en différer l'heure.

(*on l'emmène.*)

TEUCER.

Le conſeil eſt rompu. Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal-aiſément déſarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte eſt toujours ſuſpendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je ſais qu'on doit punir, comme on doit faire grace,
Protéger la faibleſſe, & réprimer l'audace ;
Tels ſont mes ſentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander,

Digitized by Google

Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie :
Servez-la. Mais sur-tout, si vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICTIME, DATAME, Gardes; les Cydoniens *dans le fond.*

DICTIME.

Où ſont ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faſſe approcher : mais je les vois paraître.
Quel eſt celui de vous dont Datame eſt le nom?

DATAME.

C'eſt moi.

DICTIME.

Quel eſt celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiſſons pas de propoſer la paix.
Je l'aime; je la veux, ſans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inſtruiſit à vaincre, & qui me ſert de père,
S'eſt chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres ſurpris.
Nous venons les tirer d'un infame eſclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eſt-il ici?

DATAME.

Son âge

Digitized by Google

A retardé ſa courſe ; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers qui diviſent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues ;
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts :
Par le fardeau des ans ſa marche eſt ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut préſenter :
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur & vos bras, dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en ſouverains.
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie :
J'arrive ;

Digitized by Google

J'arrive ; je demande Aſtérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuſtre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement ſéduits ;
Une cauſe plus juſte ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon ſeul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes....
(*à Dictime.*)
Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous inſulter !
Calme tes vains tranſports ; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare ;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il ſait récompenſer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſur-tout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon, que ne vient-il à moi ?

Digitized by Google

Que ne me parle-t-il ?... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaſſade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux loix des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais ?

DICTIME.

Non : ce vaſte édifice
Eſt le temple où des dieux j'ai prié la juſtice
De détourner de nous les fléaux deſtructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges ;
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos ? ce grand fourbe, & ce roi ſi cruel ?
Lui, dont nous déteſtons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de ſang ? lui, dont la race impure,
Par des amours affreux, étonna la nature (10) ?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraſer,
Et qui donna des loix pour nous tyranniſer ?
Lui, qui du plus pur ſang, que votre Grèce honore,
Nourrit ſept ans ce monſtre appellé Minotaure ?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menſonges vains,
Au bord de l'Achéron jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita, par ſes fureurs impies,
Que d'éternels tourmens ſous les mains des furies ?

Digitized by Google

Parle : eſt-ce là ton ſage, eſt-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée eſt injuſte & trompeuſe !
Sa mémoire à la Grèce eſt encor précieuſe ;
Ses loix & ſes travaux ſont par nous abhorrés.
On mépriſe en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus ; & les nôtres ſont grands ;
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix ſalutaires
Aboliront bientôt tant de loix ſanguinaires.
Prends confiance en lui, ſois sûr de ſes bienfaits :
Je jure par les dieux....

DATAME

Ne jure point ; promets....
Promets-nous que ton roi ſera juſte & ſincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père....
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à ſouhaiter.
La nature pour nous fut aſſez bienfaiſante :
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faſtueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre ſont nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.

Digitized by Google

Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis : méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en eſt digne ; oui, peut-être aujourd'hui
En le connaiſſant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il eſt temps que nos haines finiſſent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniſſent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiſſe de mon roi bleſſer la dignité ;
(*à ſa ſuite.*)
Mais il l'eſtimera. Vous, allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare ;
Qu'on traite avec reſpect ces guerriers généreux.
(*ils ſortent.*)
Puiſſent tous les Crétois penſer un jour comme eux !
Que leur franchiſe eſt noble, ainſi que leur courage !
Le lion n'eſt point né pour ſouffrir l'eſclavage.
Qu'ils ſoient nos alliés & non pas nos ſujets ;
Leur mâle liberté peut ſervir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crète, & tous les arts d'Athène.

Digitized by Google

SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

Il faut prendre un parti ; ma triſte nation
N'écoute que la voix de la ſédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi ſe déclare.
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de poſſéder,
A qui ſouvent les rois ſont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeſte induſtrie
Crier de tous côtés, religion, patrie!
Tous prêts à m'accuſer d'avoir trahi l'Etat,
Si je m'oppoſe encore à cet aſſaſſinat.
Le nuage groſſit ; & je vois la tempête,
Qui ſans doute à la fin tombera ſur ma tête.

DICTIME.

J'oſerais propoſer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent ſubir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous ſervir.
Il en eſt un ſur-tout, dont l'ame noble & fière
Connaît l'humanité dans ſon audace altière :
Il a pris ſur les ſiens, égaux par la valeur,
Ce ſecret aſcendant que ſe donne un grand cœur :

Digitized by Google

Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à ſa vertu, quoique dure & ſauvage.
Si de pareils ſoldats pouvaient marcher ſous vous,
On verrait tous ces grands ſi puiſſans, ſi jaloux
De votre autorité qu'ils oſent méconnaître,
Porter le joug paiſible, & chérir un bon maître.
Nous voulions aſſervir des peuples généreux;
Faiſons mieux, gagnons-les; c'eſt-là régner ſur eux.

TEUCER.

Je le ſais. Ce projet peut ſans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner?
Je veux ſauver les jours d'une jeune barbare.
Du ſang des citoyens ſerai-je moins avare?
Il le faut avouer: je ſuis bien malheureux!
N'ai-je donc des ſujets que pour m'armer contre eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuſtre naufrage?
Ah! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les loix la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable!
Il domine au Sénat! on ne veut déſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point ſa victime;

Digitized by Google

Va, dans ces mêmes lieux profanés ſi long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire),
Mon nom reſpecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort.
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur
Qui parle en ſa défenſe, & domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette Cydonienne entre nos mains remiſe.
(*les gardes ſortent.*)
Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On oſe l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour ſon ſupplice,
Qui preſſe au nom des dieux ce ſanglant ſacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeuneſſe, ſes traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

Digitized by Google

SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, Gardes.

ASTÉRIE.

Que prétend-on de moi ? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promeſſe, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient deſtinés ?
O Roi ! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez !

TEUCER.

Non : je veille ſur vous, & le ciel me ſeconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma priſon profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier ſéjour.
Malheureuſe étrangère & reſpectable fille,
Que la guerre arracha du ſein de ſa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une eſcorte fidelle aura ſoin de vous ſuivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTÉRIE.

Ah, Seigneur ! ah, mon roi ! je tombe à vos genoux :
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.

Digitized by Google

Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui, me parlant en dieux, n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maître,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri....
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma priſon,
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTÉRIE.

Datame? lui, Seigneur! Que vous me confondez!
Il ſerait dans les mains du Sénat de la Crète?
Parmi mes aſſaſſins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous ſerait-il promis? eſt-ce un parent, un frère?
Parlez: ſon amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous ſervir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joie, hélas! puis-je jouir?

Digitized by Google

Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La justice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur; Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos sermens sont communs, & ce nœud vénérable
Est plus sacré pour nous & plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches soldats, qui dans les champs de Mars
N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans sans défense,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence:
Ce sont-là les lauriers dont ils se sont couverts.
Un prêtre veut mon sang, & j'étais dans ses fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils sont brisés, n'en soyez point en doute;
C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée;
Il vous suivra bientôt: rentrez. Que cette tour,
De la captivité jusqu'ici le séjour,

Digitized by Google

Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce ſera peu d'aſſurer votre vie;
J'abolirai nos loix, ou j'y perdrai le jour.

ASTÉRIE.

Ah! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
Des ſujets plus humains, un culte moins barbare!

TEUCER.

Allez: avec regret de vous je me ſépare;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes dieux, vous & l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins attendre.

SCÈNE IV.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEIGNEUR, ſans paſſion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas;
Et vous ſavez aſſez que dans nos grands débats,
Je ne me ſuis montré le fauteur ni l'eſclave
Des ſanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui ſéduit ſa faibleſſe, & nourrit ſa fureur.

Digitized by Google

Vous penſez arrêter d'une main courageuſe
Un torrent débordé dans ſa courſe orageuſe :
Il vous entraînera ; je vous en averti.
Pharès a pour ſa cauſe un violent parti ;
Et d'autant plus puiſſant contre le diadême,
Qu'il croit ſervir le ciel, & vous venger vous-même.
« Quoi ! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer
» A ſon père arrachée, expira ſous le fer ;
» Et du ſang le plus vil indignement avare,
» Teucer dénaturé reſpecte une barbare !...
» Lui ſeul eſt inhumain : ſeul, à la cruauté
» Dans ſon cœur inſenſible il joint l'impiété.
» Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne :
» L'encenſoir du pontife offenſe ſa couronne.
» Il outrage à la fois la nature & le ciel,
» Et contre tout l'empire il ſe rend criminel »...
Il dit ; & vous jugez ſi ces accens terribles
Retentiront long-temps ſur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les tranſports,
Et dont ſon bras puiſſant gouverne les reſſorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il ſut vous ſéduire.
M'apportez-vous ſon ordre, & penſez-vous m'inſtruire ?

MÉRIONE.

Je vous donne un conſeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas beſoin.

MÉRIONE.

Il vous ſerait utile.

Digitized by Google

TEUCER.

Epargnez-vous ce ſoin.
Je ſais prendre ſans vous conſeil de ma juſtice.

MÉRIONE.

Elle peut ſous vos pas creuſer un précipice.
Tout noble dans notre île (*a*) a le droit reſpecté (11)
De s'oppoſer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MÉRIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre ;
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais ; tout noble eſt tyran tour à tour.

MÉRIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public eſclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

(*a*) Telle était l'ancienne conſtitution, ou plutôt l'anarchie de la Pologne. Ce vers :

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois,

la caractériſait parfaitement.

Digitized by Google

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteſte;
Soyez sûr qu'à l'Etat elle ſera funeſte.

MÉRIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige:
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pourriez haſarder, dans ces diſſenſions,
De véritables droits pour des prétentions....
Conſultez mieux l'eſprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop conſulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en ſon nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos loix....

TEUCER.

Laiſſez vos loix; elles me font horreur:
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

Digitized by Google

MÉRIONE.

Propoſez une loi plus humaine & plus ſainte;
Mais ne l'impoſez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs; il faut perſuader.
La prudence & le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me ſuive.
Il eſt temps que je règne, & non pas que je vive.

MÉRIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Être impunément juſte, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, reſpectez votre maître....
Et nous, allons, Dictime, aſſembler nos amis,
S'il en reſte à des rois inſultés & trahis.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faſte impoſant que la richeſſe étale?
Croit-on nous amollir? Ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe où la Grèce raconte,
Que Minos autrefois enſevelit ſa honte,
N'eſt qu'un repaire obſcur, un ſpectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de ſplendeur
Eſt deſcendu, dit-on, du haut de l'Empyrée,
N'eſt qu'un lieu de carnage (a) à ſa première entrée (12);
Et les fronts de beliers égorgés & ſanglans
Sont de ces murs ſacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié ſon infecte demeure.
Que tous ces monumens ſi vantés, ſi chéris,
Quand on les voit de près, inſpirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, eſt-il vrai qu'en ces pourpris funeſtes
On n'offre que du ſang aux puiſſances céleſtes?

(a) Il eſt ſingulier que les temples, même par leurs ornemens extérieurs, aient toujours reſſemblé à des boucheries: c'eſt une ſuite du dogme cruel & commun à toutes les religions, que le Ciel ne s'appaiſe que par le ſang.

Eſt-il

Digitized by Google

Eſt-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?
La nature à ce point ſerait-elle égarée!

DATAME.

A des flots d'impoſteurs on dit qu'elle eſt livrée,
Qu'elle n'eſt plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide; il ſoutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déſerts ſauvages;
Mais nous ſervons le ciel & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aſtérie, & partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés,
Eſclave pour eſclave; & quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos aſyles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs bruyantes villes.
Ils ſont cruels & vains, polis & ſans pitié (*a*).
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

(*a*) On ne peut ſe diſſimuler que tel eſt le caractère des peuples qu'on nomme civiliſés : il ſemble que la nature avait placé le bonheur plus près de nous.

Digitized by Google

DATAME.

Ah! ſur-tout de leurs mains reprenons Aſtérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui ſon plus bel ornement?
Son père eſt attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a ſatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait ſentir que, graces à leurs loix,
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenſe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs; Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle, & venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang, & des monceaux de cendre?

Digitized by Google

SCÈNE II.

Les perſonnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

Ah! ſavez-vous le crime?...

DATAME.

O ciel! que me dis-tu?
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie....

DATAME.

Eh bien?...

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple eſt prêt pour ſon ſupplice.

DATAME.

Pour Aſtérie!

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée:
Ils appaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte!...

Digitized by Google

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah! grand Dieu!

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare:
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, & qu'ils ont conſacré,
Son ſang offert aux dieux va couler à leur gré;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encore un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui! moi! je ne pourrais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourrai, ſans doute.... O mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*on entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

Digitized by Google

DATAME.

Ciel !... d'où part cette voix ? quels dieux ont ſur ma tête
Fait au loin dans les airs retentir ces accens ?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens ?
(la même voix.)
Datame !...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même !
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême !
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé,
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé ?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe ? eſt-ce là ſa priſon ?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre ?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre !

DATAME.

Des priſons ! eſt-ce ainſi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourrons-nous marcher ſur leurs vaſtes ruines !

DATAME *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend ? Aſtérie ! ah, grands dieux !
C'eſt elle, je la vois, elle marche en ces lieux....

Digitized by Google

Mes amis, elle marche à l'affreux ſacrifice;
Et voilà les ſoldats armés pour ſon ſupplice.
Elle en eſt entourée.

(on voit dans l'enfoncement Aſtérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue :)

Allons, c'eſt à ſes pieds
Qu'il faut, en la vengeant, mourir ſacrifiés.

SCÈNE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

Ou penſez-vous aller, & qu'eſt-ce que vous faites?
Quel tranſport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur courſe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cette eſclave ils ſuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent ſur-tout de ces autels horribles,
Dreſſés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils ſortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juſtes ſujets d'un éternel courroux.
Ils nous déteſteront; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts....
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs!
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les alarmes!

Digitized by Google

Ah! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCÈNE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

DEMEURE, cher Dictime;
Demeure. Il n'eſt plus temps de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain, bravant des loix la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie;
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie:
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paiera de ſa tête une telle inſolence.

Digitized by Google

Lui, s'attaquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté;
Lorſque déjà ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive;
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats!
Quel eſt donc ce complot que je ne connais pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté (*a*).
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je faiſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſur-tout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager!
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne,
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune, ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats, il les faut oublier.

(*a*) C'eſt encore ce qu'on a vu dans les Guèbres. Egaré par des ſoupçons injuſtes, le jeune Arzémon porte auſſi une main meurtrière ſur le libérateur d'Arzame, & la replonge dans le péril en croyant la venger.

Digitized by Google

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret ; mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,
Ces parvis tout ſanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grace, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéreſſe :
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon pays.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère ;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère,
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr : c'en eſt fait ; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins !

SCÈNE V.

TEUCER, DICTIME, UN HÉRAUT.

TEUCER.

Que ſont-ils devenus ?

LE HÉRAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie ;

Digitized by Google

Tout le peuple à grands cris preſſe leur châtiment ;
Le Sénat indigné s'aſſemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HÉRAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras :
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée.
L'arrêt eſt-il porté ?

LE HÉRAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort :
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat :
Et la ſeule Aſtérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains, & ma bonté frivole.
Revolons aux combats ; c'eſt mon premier devoir :
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir :
Mon autorité faible eſt ici déſarmée :
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

Digitized by Google

LE HÉRAUT.

Le père d'Aſtérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas peſans,
Se ſoutenant à peine, & d'une voix tremblante
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain pourra ſe contenter.

TEUCER.

Quelle ſimplicité dans ces mortels agreſtes!
Ce vieillard a choiſi des momens bien funeſtes.
De quel trompeur eſpoir ſon cœur s'eſt-il flatté?
Je ne le verrai point. Il n'eſt plus de traité.

LE HÉRAUT.

Il a, ſi je l'en crois, des préſens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux.

LE HÉRAUT.

Il inſiſte; il nous dit qu'au bout de ſa carrière
Ses yeux ſe fermeraient ſans peine à la lumière,
S'il pouvait à vos pieds ſe jetter un moment.
Il demandait Datame avec empreſſement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à ſa vieilleſſe
Ce vain ſoulagement qu'exige ſa faibleſſe.

Digitized by Google

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouſe & ma fille expirer dans mes bras,
Les conſolations dans ce moment terrible
Ne deſcendirent point dans mon ame ſenſible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes ſujets,
Et de civiliſer l'agreſte Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la ſageſſe infinie
Réſerve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe (13),
Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez (a)!
Rien ne peut captiver votre main bienfaiſante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

(a) Eſt-il beaucoup de ces rois fortunés ? A peine en compterait-on deux par nation, tandis que la liſte des tyrans eſt innombrable.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le vieillard AZÉMON, *accompagné d'un eſclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

Quoi! nul ne vient à moi dans ces lieux ſolitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères!
Ces portiques fameux, où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient raſſurer l'étranger en alarmes,
Ne laiſſent voir au loin que des ſoldats en armes.
Un ſilence profond règne ſur ces remparts.
Je laiſſe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour ſanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eſt point préſenté.
On n'offre aucun aſyle à ma caducité.
Il n'en eſt pas ainſi dans notre Cydonie;
Mais l'hoſpitalité loin des cours eſt bannie.
O mes concitoyens ſimples & généreux,
Dont le cœur eſt ſenſible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penſer quand vous ſaurez l'outrage
Dont la fierté Crétoiſe a pu flétrir mon âge!
Ah! ſi le roi ſavait ce qui m'amène ici,
Qu'il ſe repentirait de me traiter ainſi!
Une route pénible & la triſte vieilleſſe
De mes ſens fatigués accablent la faibleſſe.

(*il s'aſſied.*)

Digitized by Google

Goûtons ſous ces cyprès un moment de repos :
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCÈNE II.

AZÉMON *ſur le devant*, TEUCER *dans le fond, précédé du Héraut.*

AZÉMON *au Héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HÉRAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi ;
Il vient avec bonté : parle, raſſure-toi.

AZÉMON.

Va, puiſqu'à ma prière il daigne condeſcendre,
Qu'il rende grace aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon deſtructeur à ta perte obſtiné
Te force à déſerter ton pays, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZÉMON, *s'étant levé.*

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eſt point à plaindre ; & graces à mon zèle,
Un heureux avenir ſe déploiera pour elle.
Je viens la racheter.

Digitized by Google

TEUCER.

Apprends que déſormais
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin, tes yeux verront ſa mort!

AZÉMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas;
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie;
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle ; &, tout roi que je ſuis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aſtérie eſt perdue:
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence ; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déjà prêts à courir.

Digitized by Google

AZÉMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi, j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te tranſporte!

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois sûr que ces tréſors à tes yeux préſentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;
Ceux qu'Achille reçut du ſouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Ceſſe de t'abuſer, remporte tes préſens.
Puiſſent les dieux plus doux conſoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, AZÉMON, LE HÉRAUT, Gardes.

DICTIME.

Ah! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du ſacrifice on fait tous les apprêts:
Ce ſpectacle eſt horrible, & la mort eſt trop près.
Le ſeul aſpect des rois, ailleurs ſi favorable,
Porte par-tout la vie, & fait grace au coupable:

Vous

Digitized by Google

Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le ſort.
Mais vous ſavez quel ſang d'abord on ſacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauſte impie.
Comme on eſt aveuglé! mes raiſons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi ſuſpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguſte & ſolennelle.
L'autel de Jupiter eſt orné de feſtons;
On y porte à l'envi ſon encens & ſes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette:
A ce lugubre ſon qui trois fois ſe répète,
Sous le fer conſacré la victime à genoux....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous,
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, ſur-tout qu'on ait ſoin de ſes malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eſt père; & je plains ce ſacré caractère.

AZÉMON.

Je te plains encor plus.... & cependant j'eſpère.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZÉMON, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc préſenter
D'Aſtérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes ſanglantes

Digitized by Google

Vont chercher l'avenir dans ſon ſein déchiré!
Et tu permets ce crime ?

TEUCER.

Il m'a déſeſpéré :
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre ;
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas ! je prenais ſoin de ſes jours innocens,
Je rendais Aſtérie à ſes triſtes parens.
Je ſens quelle eſt ta perte & ta douleur amère....
C'en eſt fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à ſon père ?
Va, tu la lui rendras.

(*deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or. Azémon continue :*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis & tu pleures....
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt temps que j'obtienne.
Elle n'eſt point ma fille.... apprends qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O Ciel !

DICTIME.

O Providence !

Digitized by Google

AZÉMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de ſon deſtin,
(*il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.*)
Ce pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats, à nous deux ſi contraire,
T'enleva ton épouſe & qu'il la fit périr :
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit, elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER, *s'écriant.*

Ma fille !

DICTIME.

Juſtes dieux !

TEUCER, *embraſſant Azémon.*

Ah, mon libérateur !
Mon père ! mon ami ! mon ſeul conſolateur !

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient ſauvée ;
Comme un gage de paix je l'avais élevée :
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus ;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER *à Dictime.*

Ma fille !... Allons, ſuis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être
On l'entraîne à l'autel ! & déjà le grand-prêtre....

Digitized by Google

Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi....
(on entend la trompette.)
Ouvrez-vous, temple horrible (*) ! ah ! qu'eſt-ce que je voi!
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZÉMON.

Aſtérie !

PHARÈS *à Teucer.*

Oſes-tu délivrer ma captive ?

TEUCER.

Miſérable ! oſes-tu lever ce bras cruel !...
Dieux ! béniſſez les mains qui briſent votre autel.
C'était l'autel du crime.
(il renverſe l'autel & tout l'appareil du ſacrifice.)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie
Sacrilège tyran, ſera bientôt punie.

ASTÉRIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguſte protecteur,
Eſt-ce vous dont le bras équitable & vengeur

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de ſacrificateurs. Aſtérie eſt à genoux aux pieds de l'autel : elle ſe retourne vers Pharès en étendant la main, & en le regardant avec horreur ; & Pharès, le glaive à la main, eſt prêt à frapper.

Digitized by Google

De mes jours malheureux a renoué la trame !
Ah ! ſi vous les ſauvez, ſauvez ceux de Datame,
Etendez juſqu'à lui vos ſecours bienfaiſans.
Je ne ſuis qu'une eſclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

TEUCER.

Vous eſclave ! ô mon ſang ! ſang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTÉRIE.

Qui ? moi !

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un deſtin nouveau dans mes embraſſemens ;
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTÉRIE.

O mon roi !

TEUCER.

Dis mon père.... il n'eſt point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas ! eſt-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZÉMON.

J'en atteſte les dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTÉRIE.

Mon père !

Digitized by Google

TEUCER *à ses gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère....
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel ! ô destins inouis !
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès :
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts ;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;
Tout votre ami qu'il est, il paraît leur appui.
Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie ?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poisons de son ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuser de fraude, d'imposture.
Datame en sa puissance, & de ses fers chargé,
A reçu son arrêt, & doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ses crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes ;
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

Digitized by Google

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de ſon ſupplice,
Des dieux dans ſon trépas bénirait la juſtice.

TEUCER.

Quand il ſaura quel ſang ſa main voulut verſer,
Le barbare, crois-moi, n'oſera m'offenſer.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère:
Je ferai reſpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire:
Il atteſte les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie; & j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'autel, immolé l'inhumain,
Si le reſpect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en ſera puni;
Dût ſous l'autel ſanglant tomber mon trône en cendre.
(*à Aſtérie.*)
Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur!... ſauvez Datame... approuvez notre amour:
Mon ſort eſt en tout temps de vous devoir le jour.

Digitized by Google

TEUCER *au Héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère;
Veille sur elle.

AZÉMON.

O roi! ce n'est qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis....

(*Teucer sort avec Dictime & ses gardes.*)

O toi, Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on ose nommer temple, & qu'avec tant d'horreur
Du sang des nations on souille en ton honneur!
C'est en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Astérie & Datame?
Providence éternelle, as-tu veillé sur eux?
Leur as-tu préparé des destins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore (14);
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore;
Ton temple est comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à sacrifier.
C'est toi qui donnes tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas! j'avais unie.

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, si tel est notre sort,
Nous savons vous & moi comme on brave la mort;
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TEUCER, AZÉMON, ASTÉRIE, MÉRIONE, LE HÉRAUT, Suite.

TEUCER *au Héraut.*

Allez ; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faibleſſe ils ont pris ma clémence ;
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée ;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtillera plus les flots de ſon poiſon :
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître.
(*le Héraut ſort.*)
(*à Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous, qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône ?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas beſoin de vous :
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi, tirez enfin l'épée.
Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher ſous votre ſouverain.

Digitized by Google

MÉRIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors & mon ſang;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des dieux, & les grands & moi-même;
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crète & pour nous aſſervir :
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'Etat l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'Etat eſt dans moi.... Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi :
Courez à vos tyrans.

MÉRIONE.

Vous le voulez ?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez ſous eux; je n'en ſuis point jaloux :
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.
(*Mérione ſort.*)
(*à Azémon.*)
Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,

Digitized by Google

Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je ſuis père, attends ſous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes ſanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*il ſort.*)

AZÉMON.

Ah! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, juſtes dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre!
Que ce héros triomphe, ou je ceſſe de vivre!
Datame & tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y ſeraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Aſtérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCÈNE II.

ASTÉRIE, AZEMON, Gardes.

ASTÉRIE.

Ciel! où porter mes pas, & quel ſera mon ſort!

AZÉMON.

Garde-toi, d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille!... de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés:
Tremble.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainſi que vous m'aviez inſtruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes & ſans force, hélas ! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE, *voulant ſortir.*

Ne puis-je pas mourir ?

AZÉMON, *ſe mettant au-devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue,
Sans doute était horrible à mon ame abattue :
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe ;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux ;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang, faut-il qu'il dégénère ?

Digitized by Google

Les plaintes, les regrets & les pleurs ſont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en eſt beſoin, raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

SCÈNE III.

Les perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds ſa joie & ſa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu?

AZÉMON.

Quoi! mon fils?

ASTÉRIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur!

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encore à craindre?
O Ciel! ô Providence! enfin triomphe auſſi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'Etat le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui, trahiſſant ſon père, a cru ſervir ſes dieux.

Digitized by Google

Nous entendions leurs cris, tels que sur nos rivages
Les sifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au désespoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde,
Où, cachés aux rayons du grand astre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en sacrifice offerts,
Ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs geniſſes,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit & laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ses pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent soudain;
Je les vois sous mes coups roulant dans la poussière.
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible & si chère aux Crétois;
Où de leur Jupiter les détestables lois
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau:
Ce bourreau sacrilége était Pharès lui-même;
Il conservait encor l'autorité suprême

Digitized by Google

Qu'un délire ſacré lui donna ſi long-temps
Sur les ſerfs (*a*) odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appellant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et pouſſant juſqu'au ciel des hurlemens affreux,
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce; il tombe, & je m'écrie:
Barbare, je t'immole à ma chère Aſtérie.
De ma juſte vengeance & d'amour tranſporté,
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les ſiens, étonnés de leur crime,
Sont tombés en ſilence, & ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſière aux pieds de leur vainqueur.

AZÉMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTÉRIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

(*a*) *Serfs* nous paraît une faute contre le coſtume; les anciens ne connaiſſaient pas ce mot féodal, ſi peu fait d'ailleurs pour la poéſie. La guerre ou le commerce leur fourniſſait des eſclaves; mais, ni dans les temples ni ailleurs, aucun naturel du pays n'était ſerf: cette barbarie nous était réſervée.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence ;
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance ;
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZÉMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon eſtime & tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flamme ?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible ſervice,
Mais comme un bien ſacré fondé ſur la juſtice,
Un bien qui m'appartient puiſque tu l'as promis.
Sanglant, environnée de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la ſeule Aſtérie.

ASTÉRIE.

Eh bien, eſt-il en Crète une ame aſſez hardie

Pour

Digitized by Google

Pour t'oſer diſputer l'objet de ton amour ?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui ſemblent prétendre à cet honneur inſigne,
Déclarent qu'un ſoldat ne peut en être digne....
S'ils oſaient devant moi....

AZÉMON.

Reſpectable ſoldat,
Aſtérie eſt ta femme, ou Teucer eſt ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majeſté des rois ſerait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princeſſe
Ne peut favoriſer qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuſes loix, qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux ſerait l'ingratitude?...

Digitized by Google

La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte, & n'eut pas plus d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être,
Je l'aime ; il m'a deux fois ici donné le jour ;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hyménée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts :
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds, trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.

SCÈNE IV & dernière.

Les perſonnages précédens, TEUCER, MÉRIONE *enchaîné*, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

Ton père te le donne,
Il eſt à toi. Nos loix ſe taiſent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah ! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui ;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie :
Commençons tous les trois une nouvelle vie.

Digitized by Google

Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels;
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme:

(on voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.)

Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame,
Reconnaiſſez ma fille, & ſervez-nous tous trois
Sous de plus juſtes dieux, ſous de plus ſaintes loix.

(à Aſtérie.)

Le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon prince un ſuprême pouvoir (15)....

(à Mérione.)

Vis, mais pour me ſervir, ſuperbe Mérione:
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton ſeul châtiment ſera de m'obéir....
Braves Cydoniens, goûtez des jours proſpères:
Libres, ainſi que moi, ne ſoyez que mes frères:
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux....
Honte du genre humain, ſacrifices affreux,
Périſſe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conſerve l'hiſtoire!...
Nobles, ſoyez ſoumis, & gardez vos honneurs....
Prêtres & Grands, & Peuple, adouciſſez vos mœurs;
Servez Dieu déſormais dans un plus digne temple;
Et que la Grèce inſtruite imite votre exemple.

Digitized by Google

DATAME.

Demi-dieu sur la terre, ô grand homme ! ô grand roi !
Règne, règne à jamais sur mon peuple & sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Astérie, & me crois digne d'elle.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

NOTES

SUR LES LOIX DE MINOS (a).

(1) *Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager.*

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un ſeul roi deſpotique. La tyrannie aſiatique était en horreur; ils étaient les premiers magiſtrats, comme encore aujourd'hui vers le ſeptentrion nous voyons pluſieurs monarques aſſujettis aux loix de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Œdipe de Sophocle, quand

(a) Ces notes, & celles qu'on a vues précédemment à la ſuite d'Olimpie & du Triumvirat, atteſtent l'importance que Voltaire attachait à ſes dernières tragédies, ou du moins celle qu'il s'efforçait de leur donner. Depuis Tancrède il n'avait pas eu de véritable ſuccès, & même il ne parvint à faire jouer ni les Guèbres, ni les Loix de Minos, ni la plupart des pièces qui vont ſuivre : ainſi, comme le grand Corneille, il fut témoin de l'indifférence du public pour ſes derniers ouvrages.

La nature, autant qu'elle le peut, épargne à la vieilleſſe de l'homme le triſte ſentiment de ſa décadence; & Voltaire qui croyait n'avoir rien perdu, Voltaire, non moins avide des ſuccès du théâtre que dans ſes plus belles années, ne doutait pas que ce refroidiſſement du public ne fût très-injuſte. Peut-être en prodiguant les notes curieuſes dont il ſavait enrichir encore ces productions dégénérées, ſe flattait-il, quand elles feraient mieux connues, de les voir un jour partager ſur la ſcène la gloire de Mérope & de Zaïre; peut-être même s'abuſait-il au point d'appercevoir dans ces pièces des intentions plus grandes, des vues plus philoſophiques & plus profondes, peut-être même un intérêt plus digne du théâtre, que dans ſes premiers ouvrages. L'hiſtoire de l'archevêque de Grenade & de ſes homélies, ſi naïvement contée par Leſage, qui avait ſouvent le naturel de Molière, eſt une des imitations les plus vraies des illuſions de notre amour-propre; & la ſupériorité de Voltaire ne le garantiſſait pas des faibleſſes humaines.

Digitized by Google

Œdipe, en colère contre Créon, crie Thèbes; Créon dit: « Thèbes, il m'eſt permis comme à vous de crier Thèbes, » Thèbes ». Et il ajoute qu'il ſerait bien fâché d'être roi; que ſa condition eſt beaucoup meilleure que celle d'un monarque; qu'il eſt plus libre & plus heureux. Vous verrez les mêmes ſentimens dans l'Electre d'Euripide, dans les Suppliantes, & dans preſque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide conſacré d'Idoménée en Crète n'eſt pas le premier exemple de ces ſacrifices abominables qui ont ſouillé autrefois preſque toute la terre. Voyez les notes ſuivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.*

Les poètes & les hiſtoriens diſent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille; & Homère décrit le divin Achille ſacrifiant de ſa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'eſt à-peu-près l'hiſtoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que ſes habitans n'étaient que des ſauvages ſuperſtitieux & ſanguinaires, chez leſquels il y eut quelques Bardes qui chantèrent des dieux ridicules & des guerriers très-groſſiers vivant de rapine; mais ces Bardes étalèrent des images frappantes & ſublimes, qui ſubjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle eſt encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fuſſent des barbares du temps de la guerre de Troye. Euripide, dans un fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur iſle les prêtres

Digitized by Google

mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On sait d'ailleurs que dans plusieurs de ces antiques orgies, Bacchus était surnommé *mangeur de chair crue.*

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon ; c'est Achille qui traite ce roi de lâche & de chien. Diomède blesse Vénus & Mars qui revenaient d'Ethiopie, où ils avaient soupé avec tous les dieux. Jupiter, qui a déjà pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs assemblés que Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies. Si les dieux sont perfides, que doivent être les hommes !

Et que dirons-nous de la générosité d'Achille envers Hector ? Achille invulnérable (*a*), à qui les dieux ont fait une armure défensive très-inutile ; Achille secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le Logos divin, le verbe ; Achille qui ne tue Hector que parce que la Sagesse, fille de Jupiter, le Logos, a trompé ce héros par le plus infame mensonge & par le plus abominable prestige ; Achille enfin ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux Hector, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parens : Achille lui répond : « Je voudrais te hacher » par morceaux, & te manger tout cru ». Cela pourrait justifier les prêtres Crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là ; il perce les talons d'Hector, y passe une lanière, & le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait

(*a*) La fiction d'Achille *invulnérable* est très-postérieure à Homère, & Voltaire ne pouvait pas l'ignorer.

Digitized by Google

ces exploits de cannibales ; il avait la fièvre chaude, & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe, qui devint la langue univerſelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'iſle de Crète. Elle défendit long-temps ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarraſins, par les croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le ſeront-ils ?

(6) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de Jupiter.

(7) *De ſept ans en ſept ans.*

Le but de cette tragédie eſt de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle eſt injuſte.

L'hiſtoire ancienne, c'eſt-à-dire la fable, a dit depuis long-temps que ce grand légiſlateur Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon, avait inſtitué des ſacrifices de ſang humain.

Ce bon & ſage légiſlateur immolait tous les ans ſept jeunes Athéniens : du moins Virgile le dit :

In foribus lethum Androgæi tùm pendere pœnas
Cecropidæ juſſi, miſerùm ſeptena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui eſt aujourd'hui moins rare qu'un tel ſacrifice ; c'eſt qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds ſcoliaſtes ſur le nombre des victimes, & ſur le temps où elles étaient ſacrifiées au monſtre prétendu, connu ſous

Digitized by Google

le nom de Minotaure, monſtre qui était évidemment le petit-fils du ſage Minos.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il eſt très-vraiſemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniathon, cité par Eusèbe (*), prétend que cet acte de religion fut inſtitué de temps immémorial. Ce Sanchoniathon vivait long-temps avant l'époque où l'on place Moïſe, & huit cens ans après Thaut, l'un des légiſlateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniathon, traduites par Philon de Biblos, rapportées par Eusèbe.

« Chez les anciens, dans les grandes calamités, les » chefs de l'Etat achetaient le ſalut du peuple en immo- » lant aux dieux vengeurs les plus chers de leurs enfans. » Iloüs (ou Chronos ſelon les Grecs, ou Saturne que les » Phéniciens appellent Iſraël, & qui fut depuis placé dans » le ciel) ſacrifia ainſi ſon propre fils dans un grand » danger où ſe trouvait la république. Ce fils s'appellait » Jeüd; il l'avait eu d'une fille nommée Annobret, & » ce nom de Jeüd ſignifie en phénicien *premier né* ».

Telle eſt la première offrande à l'Être éternel, dont la mémoire ſoit reſtée parmi les hommes; & cette première offrande eſt un parricide.

Il eſt difficile de ſavoir préciſément ſi les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie; mais il eſt malheureuſement certain que dans l'Inde ces ſacrifices ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y ſont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des Mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français, qui ont déſerté leurs pays pous aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-ſouvent de jeunes veuves

(*) Préparation évangélique, liv. I.

Digitized by Google

riches & belles se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral Rousset vit, il n'y a pas long-temps, sur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit suadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jetter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de Ptolomée Lagus; elle est probablement aussi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine, mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine, & qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon & Tantale, servant aux dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères superstitieux qui commirent un parricide par piété. Il est beau que les mythologistes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les usages de ses voisins, non-seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora jusqu'à la transmigration de Babylone, mais il immola ses enfans même. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle; il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté, qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur dieu Moloch, dans la vallée de Tophet. *Moloch* signifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut*

Digitized by Google

incenderent filios suos & filias suas igne (*). « Ils ont bâti des » hauts lieux en Tophet, qui est dans la vallée des enfans » d'Hennon, pour y mettre en cendre leurs fils & leurs » filles par le feu ».

Si les Juifs jettaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux (**). « Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens » sous des pierres ».

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'Eléazar, du temps de Moïse : on ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (***) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, & cinq rois de cette horde, avec un prophète; & Moïse leur ayant ordonné, après la bataille, de tuer toutes les femmes, toutes les veuves & tous les enfans à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de quarante mille neuf cens livres en or, à compter le *sicle* à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui : plus, six cens soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant le reste des dépouilles, & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

(*) Jérémie, chap. VII, v. 31.
(**) Isaïe, chap. LVII.
(***) Nombres, chap. XXXI.

Digitized by Google

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs, & que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable sacrifice ; car ce fut un anathême, un vœu, une offrande, & tout se fit avec la plus grande solennité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de Josué.

Le massacre du roi Agag fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre Samuel, qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse & la foi du roi Saül, qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faisaient de ces exècrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au

Digitized by Google

rapport de Procope, un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, & roi du pays Meſſin, immola des hommes pour avoir un heureux ſuccès dans une courſe qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des Bardes tudeſques pour chanter de tels exploits.

Ces ſacrifices du roi meſſin étaient probablement un reſte de l'ancienne ſuperſtition des Francs ſes ancêtres. Nous ne ſavons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens Velches, que nous appellons Gaulois; c'était-là cette ſimplicité, cette bonne-foi, cette naïveté gauloiſe que nous avons tant vantée. C'était le bon temps quand des druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des ſtatues d'oſier plus hideuſes que ces druides même.

Les ſauvages des bords du Rhin avaient auſſi des eſpèces de druideſſes, des ſorcières ſacrées, dont la dévotion conſiſtait à égorger ſolennellement des petits garçons & des petites filles dans de grands baſſins de pierre, dont quelques-uns ſubſiſtent encore, & que le profeſſeur Schœpflin a deſſinés dans ſon *Alzatia illuſtrata*. Ce ſont-là les monumens de cette partie du monde, ce ſont-là nos antiquités. Les Phidias, les Praxitèles, les Scopas, les Miron en ont laiſſé de différentes.

Jules-Céſar ayant conquis tous ces pays ſauvages, voulut les civiliſer; il défendit aux druides ces actes de dévotion, ſous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perſiſtèrent dans leurs rites: ils immolèrent en ſecret des enfans, diſant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que Céſar n'était grand pontife qu'à Rome; que la religion druidique était la ſeule véritable, & qu'il n'y avait point de ſalut ſans brûler de petites filles dans de l'oſier, ou ſans les égorger dans des grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut pas de peine

Digitized by Google

à les renouveller. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé; & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traînons, & que nous appellons nos pères & nos maîtres.

Ce ſacrifice n'avait nul rapport à la juriſprudence humaine; car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſociété de manger, dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne; mais on péchait contre Dieu qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces juifs entre un autel & une chaire de vérité, dreſſés exprès dans la place publique. L'Eſpagne bénira, dans les ſiècles à venir, celui qui a émouſſé le couteau ſacré & ſacrilège de l'inquiſition. Un temps viendra enfin où l'Eſpagne aura peine à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérôme de Prague comme le plus pompeux ſacrifice qu'on ait jamais fait ſur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher ſolennel par un électeur palatin & par un électeur de Brandebourg : quatre-vingts princes ou ſeigneurs de l'Empire y aſſiſtèrent. L'empereur Sigiſmond brillait au milieu d'eux, *comme le ſoleil au milieu des aſtres*, ſelon l'expreſſion d'un ſavant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebraſſées d'hermine, couverts d'un immenſe chapeau auſſi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, ſiégeaient ſur la même ligne que l'empereur, au-deſſus de tous les princes. Une foule d'évêques & d'abbés étaient au-deſſous, ayant ſur leurs têtes de hautes mitres

Digitized by Google

étincelantes de pierres précieuſes. Quatre cens docteurs, ſur un banc plus bas, tenaient des livres à la main: vis-à-vis on voyait vingt-ſept ambaſſadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille gentilshommes rempliſſaient les gradins hors de rang, deſtinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaſte cirque étaient placés cinq cens joueurs d'inſtrumens qui ſe faiſaient entendre alternativement avec la pſalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie; & ſept cens dix-huit courtiſanes magnifiquemeut parées, entremêlées avec eux (quelques auteurs diſent dix-huit cens) compoſaient le plus beau ſpectacle que l'eſprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguſte aſſemblée qu'on brûla Jean & Jérôme en l'honneur du même Jéſus-Chriſt qui ramenait la brebis égarée ſur ſes épaules; & les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empyrée.

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que lorſque le picard Jean Chauvin offrit le ſacrifice de l'eſpagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à Dieu.

Que Polyeucte & Néarque, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſpérité de l'empereur; qu'ils briſent les autels, les ſtatues, dont les débris écraſent les femmes & les enfans, ils ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; & quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine: mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propoſitions mal-ſonnantes, c'eſt un véritable ſacrifice à la Divinité.

Digitized by Google

On pourrait encore regarder comme un ſacrifice notre Saint-Barthélemi (dont nous célébrons l'anniverſaire dans cette année centenaire 1772), s'il y avait eu plus d'ordre & de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai ſacrifice que la mort d'Anne Dubourg, prêtre & conſeiller au parlement, également reſpecté dans ces deux miniſtères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui ſouleveront long-temps les eſprits attentifs & les cœurs ſenſibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuſe, & à la torture plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loiſir de réfléchir ſur cette horreur, ſi les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verſeroit-ils quelques larmes en liſant cet écrit. Mais auſſi n'eſt-il pas juſte que les auteurs de cet horrible aſſaſſinat public ſoient à jamais en exécration au genre humain?

(8) . . . . . *n'accepta point le ſang d'Iphigénie.*

Pluſieurs anciens auteurs aſſurent qu'Iphigénie fut en effet ſacrifiée: d'autres imaginèrent la fable de Diane & de la biche. Il eſt encore plus vraiſemblable que dans ces temps barbares un père ait ſacrifié ſa fille, qu'il ne l'eſt qu'une déeſſe, nommée Diane, ait enlevé cette victime, & mis une biche à ſa place; mais cette fable prévalut: elle eut cours dans toute l'Aſie comme dans la Grèce, & ſervit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois diſaient Minos fils de Dieu, comme les Thébains diſaient Bacchus & Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le diſaient de Caſtor & de Pollux, les Romains de

Digitized by Google

de Romulus ; comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengis-Kan, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de légiſlateurs, ou de gens qui ont paſſé pour tels.

Les doctes ont examiné ſérieuſement ſi Jupiter, le maître des dieux & le père de Minos, était né véritablement en Crète, & ſi ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'eſt dommage que Jupiter ſoit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, & que ce *Jov* venait de *Jehovah* ou *Hiao*, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit Cicéron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie & un de Crète (*). *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il eſt à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce Jov, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réſervé au ſouverain des dieux en Aſie, en Grèce, à Rome ; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne preſque jamais. La théologie dont parle Cicéron ne fut pas établie par les philoſophes. Celui qui a dit :

Primus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina cùm caderent,

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent, qu'il n'y en a qui raiſonnent & qui aiment. S'ils avaient raiſonné, ils auraient conçu que Dieu, l'auteur de la nature, envoie la roſée comme le tonnerre & la grêle ; qu'il a fait des loix ſuivant leſquelles le temps eſt ſerein dans un canton, tandis qu'il eſt orageux dans un autre, & que ce n'eſt point du tout par mauvaiſe humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais ſur Memphis. La réſignation aux ordres éternels

(*) *De natura Deorum.* Lib. III.

Digitized by Google

& immuables de la Providence univerſelle, eſt une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre eſt puni par les dieux n'eſt qu'une puſillanimité ridicule.

(10) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-ſeulement Platon & Ariſtote atteſtent que Minos, ce lieutenant de police des enfers, autoriſa l'amour des garçons, mais les aventures de ſes deux filles ne ſuppoſent pas qu'elles euſſent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les ſcoliaſtes qui, pour ſauver l'honneur de Paſiphaë, imaginèrent qu'elle avait été amoureuſe d'un gentilhomme Crétois nommé Tauros, que Minos fit mettre à la baſtille de Crète, ſous la garde de Dédale?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs, qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Paſiphaë s'ajuſta ſi bien, que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas aſſez de mouler cette vache; il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont oſé dire que la reine fit entrer d'abord une geniſſe amoureuſe dans le creux de cette ſtatue, & ſe mit enſuite à ſa place. L'amour eſt ingénieux, mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il eſt vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile eſpèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui te* de Virgile; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorſqu'Hérodote était en Egypte; témoin les loix juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête; témoin la notoriété publique de ce qui ſe paſſe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre lutherien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie

Digitized by Google

& d'Eſtonie à ne plus tant fréquenter les geniſſes, les ânesſes, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté eſt de ſavoir au juſte ſi ces conjonctions affreuſes ont jamais pu produire quelques monſtres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, & ſurtout des ſinges avec les filles, n'eſt pas une raiſon invincible pour qu'on les admette; ce n'eſt pas non plus une raiſon abſolue de les rejetter. Nous ne connaiſſons pas aſſez tout ce que peut la nature. Saint Jérôme rapporte des hiſtoires de centaures & de ſatyres, dans ſon livre des *Pères du déſert*. Saint Auguſtin, dans ſon trente-troiſième ſermon à ſes frères du déſert, a vu des hommes ſans tête, qui avaient deux gros yeux ſur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne atteſtation pour toute l'hiſtoire de Minos, de Paſiphaë, de Théſée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On appellait autrefois *eſprits forts* ceux qui avaient quelque doute ſur cette tradition.

On prétend qu'Euripide compoſa une tragédie de Paſiphaë; elle eſt du moins comptée parmi celles qui lui ſont attribuées, & qui ſont perdues. Le ſujet était un peu ſcabreux; mais quand on a lu Polyphême, on peut croire que Paſiphaë fut miſe ſur le théâtre.

(11) *Tout noble dans notre iſle a le droit reſpecté*, &c.

C'eſt le *liberum veto* des Polonais; droit cher & fatal, qui a cauſé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenus. C'était le droit des tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ſes magiſtrats. Mais quand cette arme eſt entre les mains de quiconque entre dans une aſſemblée, elle peut devenir une arme offenſive trop dangereuſe, & faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il ſuffirait d'un ivrogne

Digitized by Google

pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister ? Le feu roi de Pologne, Stanislas Lekzinski, dans son loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, & contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *la Voix du Citoyen*, imprimé en 1749 : « Notre tour viendra, sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux conquérant ; peut-être même les puissances voisines s'accorderont-elles à partager nos Etats ». (page 19). La prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, & qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & si la liberté peut y subsister avec la royauté (*a*).

(12) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations & les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le périptère.

Ces temples des anciens, excepté ceux de Vénus & de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage

(*a*) Voilà ce que l'auteur met en doute avec raison. Voyez ce qu'il a dit du danger que court la liberté auprès du trône, dans son épître intitulée *le Lac de Genève* :

Un si beau voisinage est souvent dangereux.

Il n'eût rien exagéré en disant *toujours* au lieu de *souvent*.

Digitized by Google

continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jetter au loin les reſtes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de ſang, de fiel, d'urine & de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'hiſtorien Flavien Joſephe dit qu'on immola deux cens cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la Pâque qui précéda la priſe de Jéruſalem. On ſait combien ce Joſephe était exagérateur; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir ſa miſérable nation; quelle profuſion de prodiges impertinens il étala; avec quel mépris ces menſonges furent reçus par les Romains; comme il fut relancé par Appion, & comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération eſt inconcevable, mais enfin il eſt certain que les victimes étaient nombreuſes dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'uſage de réſerver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au-delà du Gange. C'eſt ce qui a fait dire à un célèbre poète Anglais:

The prieſts eat roſt-beef, and the people ſtare.

Les prêtres ſont à table, & le ſot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuiſine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graiſſe, & tout ce qui peut inſpirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à ſacrifier d'autres hommes, & juſqu'à leurs propres enfans; mais les ſacrifices de l'inquiſition, dont nous avons tant parlé,

Digitized by Google

ont été cent fois plus abominables. Nous avons ſubſtitué les bourreaux aux bouchers.

Au reſte, de toutes les groſſes maſſes appellées *temples* en Egypte & à Babylone, & du fameux temple d'Ephèſe, regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. Soufflot, & auquel il deſtine un dôme plus ſvelte que celui de Saint-Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient ſans doute les belles muſiques de nos égliſes à des boucheries, & les ſermons de Tillotſon & de Maſſillon à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe.*

A ne juger que par les apparences, & ſuivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de ſiècles & de révolutions n'a-t-il pas fallu paſſer avant que nous euſſions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens & des logemens commodes? nous ſommes d'hier, & l'Amérique eſt de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique; & que ſont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine! toutes ces ruines ſe ſont élevées ſur d'autres ruines. Il eſt très-vraiſemblable que l'iſle Atlantide (dont les iſles Canaries ſont des reſtes) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruiſirent tout vingt fois avant que nous exiſtaſſions. Nous ſommes des fourmis qu'on écraſe ſans ceſſe, & qui ſe renouvellent; & pour que ces fourmis rebâtiſſent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque choſe qui reſſemble à une police & à une morale, que de ſiècles de barbarie! quelle province n'a pas ſes ſauvages!

Tout philoſophe peut dire:

In qua ſcribebam barbara terra fuit.

Digitized by Google

(14) *Nous n'avons point d'autels où la faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent long-temps sans temples & sans autels, & sur-tout les peuples Nomades. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu Moloch, & d'autres idoles dans le désert: *portatis tabernaculum Moloch vestri* (*), *& imaginem idolorum quæ feciſtis vobis.*

Il est dit, dans l'histoire des Juges, qu'un Jonathan, fils de Gersam fils aîné de Moïse, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (**) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne (s'il est permis de se servir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cens ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

(*) Amos, chap. V, v. 26.

(**) Juges, chap. XVIII.

Digitized by Google

Voici les propres paroles de Platon, au ſecond livre des loix : « Si on veut y faire attention, on trouvera en » Egypte des ouvrages de peinture & de ſculpture, faits » depuis dix mille ans, qui ne ſont pas moins beaux que » ceux d'aujourd'hui, & qui furent exécutés préciſément » ſuivant les mêmes règles. Quand je dis dix mille ans, » ce n'eſt pas une façon de parler, c'eſt dans la vérité » la plus exacte ».

Ce paſſage de Platon, qui ne ſurprit perſonne en Grèce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On ſait que l'Egypte a des monumens de ſculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat ſi ſec & ſi égal, ce qui a ſubſiſté quarante ſiècles en peut ſubſiſter cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes ſimples retirés de la foule, ennemis des richeſſes & du tumulte, des eſpèces de thérapeutes, d'eſſéniens, de caraïtes, de brachmanes (ſi on peut comparer le ſaint au profane); les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau luſtrale, l'encens, les cierges, les proceſſions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les ſanctifièrent qu'avec le temps. « Nous ſommes par-tout, excepté dans » les temples », dit Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raiſon avec le plus d'énergie eſt Minutius Felix, écrivain du troiſième ſiècle de notre ère vulgaire.

Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi delubra & aras non habemus? Quod enim ſimulacrum Deo fingam, cùm ſi rectè exiſtimes ſit Dei homo ipſe ſimulacrum? Templum quod extruam, cùm totus hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non poſſit; & cùm homo latiùs maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majeſtatis includam? Nonne meliùs in

Digitized by Google

noſtra dedicandus eſt mente, in noſtro imò conſecrandus eſt pectore?

« Penſez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, » pour n'avoir ni autel ni temple? Quelle image pour- » rions-nous faire de Dieu, puiſqu'aux yeux de la raiſon » l'homme eſt l'image de Dieu même? Quel temple lui » éleverai-je, lorſque le monde qu'il a conſtruit ne peut » le contenir? Comment enfermerai-je la majeſté de Dieu » dans une maiſon, quand, moi qui ne ſuis qu'un homme, » je m'y trouverais trop ſerré? Ne vaut-il pas mieux lui » dédier un temple dans notre eſprit, & le conſacrer dans » le fond de notre cœur »?

Cela prouve que non-ſeulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point; & qu'en cachant aux gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de Dioclétien, ce héros guerrier & philoſophe qui les protégea dix-huit années entières, mais ſéduit enfin & devenu perſécuteur. Il eſt probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant, du ſénat & des empereurs, la permiſſion d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des ſynagogues à Rome; mais il eſt encore plus probable que les Juifs, qui payaient très-chèrement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des diſſidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les perſécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui pluſieurs ſociétés chrétiennes n'ont point de temples; tels ſont les primitifs nommés *Quakers*, les anabaptiſtes, les dunkards, les piétiſtes, les moraves & d'autres. Les primitifs même de Penſilvanie n'y ont point érigé de ces temples ſuperbes qui ont fait dire à Juvénal:

Dicite pontifices, in ſancto quid facit aurum?

Digitized by Google

& qui ont fait dire à Boileau, avec plus de hardieſſe & de ſévérité :

Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſut plus qu'abuſer d'un ample revenu ;
Et pour toute vertu fit, au dos d'un carroſſe,
A côté d'une mitre armorier ſa croſſe.

Mais Boileau, en parlant ainſi, ne penſait qu'à quelques prélats de ſon temps, ambitieux ou avares, ou perſécuteurs : il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modeſtes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Egypte, la Chaldée, la Perſe, les Indes aient cultivé les arts depuis les milliers de ſiècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres ſacrés, ſur leſquels il ne nous eſt pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un ſuprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par ſuprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune Guſtave troiſième, ſi digne de ce grand nom de Guſtave (*a*), vient d'abjurer & de proſcrire ſolennellement en rétabliſſant la concorde, & en faiſant régner les loix avec lui. On entend par ſuprême pouvoir cette autorité raiſonnable, fondée ſur les loix même, & tempérée par elles ; cette autorité juſte & modérée, qui ne peut ſacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui ſe ſoumet elle-même à la juſtice, qui lie inſéparablement l'intérêt de l'Etat à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie ſerait coupable envers le genre humain.

(*a*) Loin de proſcrire ſolennellement la tyrannie, comme Voltaire lui en fait un mérite, c'eſt ce même Guſtave qui vient d'expier par ſa mort tragique le double crime d'avoir oſé l'introduire en Suède, & d'avoir voulu la rétablir en France.

FIN DES NOTES SUR LES LOIX DE MINOS.

Digitized by Google

DON PÈDRE,

TRAGÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CETTE tragédie, commencée par l'auteur en 1761, & qu'il n'acheva qu'en 1775, n'a pas été repréſentée; nous croyons cependant qu'au théâtre elle aurait eu de quoi plaire à ceux pour qui les ſujets d'invention, quelque bien traités qu'ils ſoient, ont moins d'attrait que les ſujets hiſtoriques. C'était, comme on le ſait, un des genres où Voltaire excellait le plus, parce que perſonne n'avait mieux étudié l'hiſtoire, & Don Pèdre même en offrait une nouvelle preuve. Le caractère de ce malheureux roi de Caſtille, trop calomnié peut-être par les hiſtoriens, nous paraît tracé d'une main fidelle & ſavante; il en eſt de même du beau perſonnage de du Gueſclin; celui de Léonore, à la vérité, quoique l'invention n'en ſoit pas ſans mérite, n'eût été que d'un effet médiocre; mais enfin la pièce, telle qu'elle eſt, nous ſemble infiniment ſupérieure à la tragédie de Pierre-le-cruel, donnée, quelques années auparavant, par M. du Belloy.

Cet auteur avait la prétention de paſſer pour notre premier poète national, & véritablement il puiſait dans notre hiſtoire la plupart de ſes ſujets: mais il ne ſavait en tirer que des mœurs & des ſituations romaneſques; il était d'ailleurs, de tous nos écrivains dramatiques, celui qui avait le plus

Digitized by Google

prodigué dans ſes pièces l'eſprit d'adulation & de ſervitude. Si ſa tragédie de Pierre-le-cruel eſt encore repréſentée, elle eſt du moins au rang de ces ouvrages que perſonne ne lit : au lieu que dans celle de Don Pèdre, non-ſeulement on retrouve aſſez fréquemment le pinceau de Voltaire, mais quelques ſcènes dignes encore de ſervir de modèles aux jeunes amateurs de l'art.

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

Secrétaire perpétuel de l'Académie Françaiſe, Membre de l'Académie des Sciences, &c.

Par l'Editeur de la tragédie de DON PÈDRE.

MONSIEUR,

VOUS êtes aſſurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Don Pèdre parle dans ſon diſcours (1). Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui ſavent embellir l'eſprit géométrique par l'eſprit de la littérature. L'académie françaiſe a bien ſenti, en vous choiſiſſant pour ſon ſecrétaire perpétuel, & en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût & à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des ſciences a jugé M. le marquis de

(1) Voyez le diſcours hiſtorique & critique qui ſuit.

Digitized by Google

Condorcet ; & tout le public a penſé comme ces deux compagnies reſpectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philoſophes de la Grèce enſeignaient les principes de l'éloquence & de l'art dramatique.

Permettez, Monſieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la préſenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'eſt parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité aſſez éloigné des lieux communs & de l'emphaſe que vous réprouvez.

Le jeune auteur, en y travaillant ſous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout ſecours, n'était ſoutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il ſait très-bien qu'elle n'eſt qu'une eſquiſſe ; mais les portraits reſſemblent : c'eſt pourquoi il ne la préſente qu'aux hommes inſtruits. Il me diſait d'ailleurs que le ſuccès au théâtre dépend entiérement d'un acteur ou d'une actrice ; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable & ſévère d'un juge & d'un écrivain tel que vous. Il ſait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni

Digitized by Google

ni fade déclaration d'amour à ma princeſſe, encore moins ces inſipides barbaries en ſtyle viſigoth, qui déchirent l'oreille ſans jamais parler à la raiſon & au ſentiment, deux choſes qu'il ne faut jamais ſéparer.

Il déſeſpérait de parvenir à être auſſi correct que l'académie l'exige, & auſſi intéreſſant que les loges le deſirent. Il ne ſe diſſimulait pas la difficulté de conſtruire une pièce d'intrigue & de caractère, & la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monſieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette meſure harmonieuſe des deux ſeules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poéſie ne peut ſe ſoutenir que par la pureté continue du ſtyle.

Nous répétions ſouvent enſemble ces deux vers de Boileau, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

& nous entendions par les défauts du langage, non-ſeulement les ſoléciſmes & les barbariſmes dont le théâtre a été infecté, mais l'obſcurité, l'impropriété, l'inſuffiſance, l'exagération, la ſéchereſſe, la dureté, la baſſeſſe, l'enflure, l'incohérence des expreſſions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils, ne ſera jamais compté parmi nos poètes.

Digitized by Google

Ce n'eſt que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français, que nous nous ſommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on préſente à ſes juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur (*a*) l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé aſſidument notre langue. Je commence par le philoſophe inventeur, qui, ayant fait une deſcription ſi vraie & ſi éloquente du corps humain, connaît l'homme moral auſſi bien qu'il obſerve l'homme phyſique (*).

Je veux pour juge le philoſophe profond qui a percé juſque dans l'origine de nos idées, ſans rien perdre de ſa ſenſibilité (**).

Je veux pour juge l'auteur du Siége de Calais, qui a communiqué ſon enthouſiaſme à la nation, & qui, ayant lui-même compoſé une tragédie de

---

(*a*) Voltaire ſe déguiſait ici en jeune homme, & il en prenait aſſez bien le caractère en prodiguant ainſi les éloges à quelques académiciens qui pouvaient en être dignes, & à beaucoup d'autres qu'on ſait très-bien qu'il n'eſtimait pas, & que par conſéquent il ne louait pas ſérieuſement. Que cherchait-il par un manège ſi peu convenable à ſa gloire ? des ſuffrages.

(*) M. de Buffon.

(**) M. l'abbé de Condillac.

Digitized by Google

Don Pèdre, doit regarder mon ami comme le sien, & non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand Corneille : car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumière qu'un habile artiste (*) : pour moi, j'ai toujours vu que les artistes seuls rendaient une exacte justice.... quand ils n'étaient pas jaloux.

. . . . . C'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire (**).

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le seul suffrage de celui qui a ressuscité le style de Racine dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de suite au théâtre (***).

(*) Essai sur les gens de lettres.

(**) Acte V des Horaces.

(***) J'ose dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite si rare a été senti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes & par l'usage. L'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, & d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de Mélanie, & l'éloge de Fénélon, a répandu

Digitized by Google

Je préſente la tragédie de Don Pèdre à l'académicien qui a fait parler ſi dignement Bélisaire dans ſon admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie, & que tous les princes doivent lire pour leur inſtruction & pour notre bonheur. Je la ſoumets à la ſaine critique de ceux qui, dans des diſcours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du ſiècle de Louis XIV. Je m'en remets entiérement à la déciſion de l'auteur éclairé du poëme de la Peinture, qui ſeul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, & qui le connaît à fond, ainſi que celui de la poéſie.

Je m'en rapporte au traducteur de Virgile, ſeul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illuſtre auteur des Saiſons, ſi ſupérieur à Thomſon & à ſon ſujet; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, & qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris même de l'envie.

Je ſuis bien perſuadé que le jeune homme qui met ſur la ſcène Don Pèdre & Gueſclin préférerait aux applaudiſſemens paſſagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier auſſi inſtruit de cet

---

ſur l'auteur les bienfaits le plus honorables : il a fait par goût ce que Louis XIV fit autrefois par un noble amour de la gloire.

Digitized by Google

art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de Bourbon, & le plus célèbre chevalier Bayard, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre (*).

Il souhaite, sans doute, d'être jugé par le peintre de François I, d'autant plus que ce savant & profond historien sait mieux que personne, que si on dut appeller le roi Charles V habile, ce fut Henri de Transtamare qu'on dut nommer cruel.

J'attends l'opinion des deux académiciens philosophes, vos dignes confrères (**), qui ont confondu de lâches & sots délateurs, par une réponse aussi énergique que sage & délicate, & qui savent juger comme écrire.

Voilà, Monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, & par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les sujets des pièces de théâtre semblent épuisés, dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt à tomber en France après le grand siècle de Louis XIV, & à être entiérement sacrifié

(*) M. de Guibert.

(**) MM. Suard (a) & l'abbé Arnaud.

(a) Eh quoi, même en se cachant, Voltaire ne rougissait pas de toutes ces dulations dont il ne croyait pas un mot!

Digitized by Google

aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siècle des Médicis.

Je vous dis à-peu-près ce que disait Horace :

Plotius & Varius, Mæcenas Virgiliusque,
Valgius, & probet hæc Octavius optimus atque
Fuscus, & hæc utinam Viscorum laudet uterque, &c.

Et voyez, s'il vous plaît, comme Horace met Virgile à côté de Mécène. Ce même sentiment échauffait Ovide dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorsque, dans sa dernière élégie *de Ponto*, il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés, & qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres sont-ils cités par Ovide dans cette élégie! Comme il se console par le suffrage des Cotta, des Messala, des Tuscus, des Marius, des Gracchus, des Varus & de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité! Comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, & l'horreur pour un regratier qui ne sait être que détracteur!

Le premier des poètes italiens, & peut-être du monde entier, l'Arioste (*), nomme dans son

(*) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-insipides en prose. C'est le maître du Tasse & de la Fontaine.

Digitized by Google

quarante-ſixième chant tous les gens de lettres de ſon temps, pour leſquels il travaillait, ſans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en déſigne; & l'Italie n'en trouva pas la liſte trop longue. Il n'oublie point les dames illuſtres dont le ſuffrage lui était ſi cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, Boileau moins galant que l'Arioſte, dit dans ſa belle épître à ſon ami l'inimitable Racine :

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empreſſe pour les lire?
Pourvu qu'ils ſachent plaire au plus puiſſant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les liſe quelquefois,
Qu'Enghien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marſillac & Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliuſque* dans Horace, que le *plus puiſſant des rois* dans Boileau; parce qu'il eſt plus beau, ce me ſemble, & plus honnête, de mettre Virgile & le premier miniſtre de l'empire ſur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le ſuffrage de Louis XIV & du grand Condé à celui des Coras & des Perrin; ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monſieur, vous voyez que depuis Horace juſqu'à Boileau, la plupart des grands poètes ne cherchent à plaire qu'aux eſprits bien faits.

Puiſque Boileau deſirait avec tant d'ardeur l'ap-

Digitized by Google

probation de l'immortel Colbert, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé son ministère mieux que lui, qui est beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, & dont l'amitié vous a été si précieuse depuis long-temps, ainsi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître (*) ? Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les suffrages de ceux qui ont rendu des services essentiels à la patrie, soit par une paix nécessaire, soit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant & non moins utile, dans les ambassades, ou dans des parties essentielles du ministère ?

Si ce même Boileau travaillait pour plaire aux la Rochefoucaulds de son siècle, nous blâmerait-on de souhaiter le suffrage des personnes qui font aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moins que nous ne fussions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loisirs.

Y a-t-il un seul homme de lettres en France qui ne se sentît très-encouragé par le suffrage de deux de vos confrères, dont l'un a semblé rappeller le siècle des Médicis en cueillant les fleurs du Parnasse avant de siéger dans le Vatican (**), & l'autre, dans un rang non moins illustre, est

(*) M. Turgot.

(**) M. le cardinal de Bernis.

Digitized by Google

toujours favorisé des muses & des graces, lorsqu'il parle dans vos assemblées, & qu'il y lit ses ouvrages (*) ? c'est en ce sens qu'Horace a dit :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je dis dans le même sens à un homme d'un grand nom, auteur d'un livre profond de la félicité publique (**) : Mon ami doit être trop heureux si vous ne désapprouvez pas Don Pèdre ; c'est à vous de juger les rois & les connétables : j'en dis autant au magistrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puisse-t-il être chargé un jour du soin de cette félicité publique (***) !

J'ajouterai encore que le divin Arioste ne se borne pas à nommer les hommes de son temps qui faisaient honneur à l'Italie, & pour lesquels il écrivait ; il nomme l'illustre Julie de Gonzague, & la veuve immortelle du marquis de Pescara, & des princesses de la maison d'Est & de Malatesta, & des Borgia, des Sforze, des Trivulce, & sur-tout des dames célèbres seulement par leur esprit, leur goût & leurs talens. On en pourrait faire autant en France, si on avait un Arioste. Je vous nommerais plus d'une dame dont le suffrage doit décider avec vous du sort d'un ouvrage, si je ne craignais

(*) M. le duc de Nivernois.

(**) M. de Chatellux.

(***) M. de Malesherbes.

Digitized by Google

d'expoſer leur mérite & leur modeſtie aux ſarcaſmes de quelques pédans groſſiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui penſent ridiculiſer toute vertu par une plaiſanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de ſi juſtes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges ſi mon ami eſt condamné. J'ai demandé pour lui une déciſion, & non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eſt pas ſi jeune, mais je ne leur montrerai pas ſon extrait baptiſtère. Ils voudront deviner ſon nom; car c'eſt un très-grand plaiſir de ſatiriſer les gens en perſonne; mais ſon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaiſe.

Le vôtre, Monſieur, nous eſt auſſi cher que vous l'avez rendu illuſtre; & après votre amitié, vos ouvrages ſont la plus grande conſolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

Digitized by Google

DISCOURS (a)

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR LA TRAGÉDIE DE DON PÈDRE.

Il eſt très-inutile de ſavoir quel eſt le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe eſt accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorſque l'art dramatique eſt parvenu à ſa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On ſe tourne avec raiſon vers d'autres études. Les Ariſtotes & les Platons ſuccèdent aux Sophocles & aux Euripides. Il eſt vrai que la philoſophie devrait former le goût, mais ſouvent elle l'émouſſe;

(a) Ce diſcours très-philoſophique n'eſt qu'un beau développement de cette penſée d'Oroſmane, dans Zaïre:

Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.

L'auteur y fait voir avec quelle lâcheté la foule des hiſtoriens s'eſt toujours proſternée devant le parti qui a prévalu. Sans l'aſſaſſinat de Blois, il eſt infiniment probable que les Guiſes euſſent envahi le trône de France, & la victoire eût légitimé les uſurpateurs. Alors les hiſtoriens n'auraient vu dans Henri IV qu'un huguenot obſtiné & un rebelle.

Digitized by Google

& ſi vous exceptez quelques ames privilégiées ; quiconque eſt profondément occupé d'un art eſt d'ordinaire inſenſible à tout le reſte.

S'il eſt encore quelques eſprits qui conſentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'eſt point celle de M. du Belloy qu'on leur préſente. L'illuſtre auteur du Siège de Calais (*a*) a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre-le-cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Don Pèdre avait eſquiſſé quelque choſe d'un plan de ce ſujet : M. du Belloy, qui le ſut, eut la condeſcendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Don Pèdre n'y penſa plus, & il n'y a travaillé ſur un plan nouveau que ſur la fin de 1774, lorſque M. du Belloy a paru perſiſter à ne point publier ſon ouvrage.

Après ce petit éclairciſſement, dont le ſeul but eſt de montrer les égards que de véritables gens de lettres ſe doivent, nous donnons ce diſcours hiſtorique & critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Don Pèdre.

Henri de Tranſtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Caſtille, Alfonſe onzième du nom, fit

(*a*) Voyez avec quel dédain Voltaire a parlé ailleurs du Siège de Calais, & peſez ce perſifflage.

Digitized by Google

à ſon frère & à ſon roi Don Pèdre une guerre qui n'était qu'une révolte, en ſe faiſant déclarer roi légitime de Caſtille par ſa faction. Gueſclin, depuis connétable de France, l'aida dans cette entrepriſe.

Cet illuſtre Gueſclin était alors préciſément ce qu'on appellait en Italie & en Eſpagne un condottiero. Il raſſembla une troupe de bandits & de brigands, avec leſquels il rançonna d'abord le pape Urbain IV, dans Avignon. Il fut entiérement défait à Navarette par le roi Don Pèdre & par le grand Prince noir, ſouverain de Guienne, dont le nom eſt immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi Jean à Poitiers, & qui prit du Gueſclin à Navarette. Henri de Tranſtamare s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards ſubſiſta toujours en Eſpagne. Tranſtamare, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, & qui depuis peu était lié d'intérêt avec Charles V & avec le bâtard de Caſtille. Le roi Don Pèdre fut ſolennellement déclaré bulgare & incrédule; ce ſont les termes de la ſentence; & ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avait des maîtreſſes.

Ces anathêmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés & chez les excommunians; & ces amours ſe mêlaient

Digitized by Google

aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, & tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang & ſans rang, & qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe faiſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie, en une langue ignorée de la multitude, conférait un royaume en Eſpagne & en Norwege; & les raviſſeurs des Etats, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les crimes, étaient réputés ſaints, & ſouvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur ou de frère mineur.

M. Thomas, dans ſon diſcours à l'académie, a dit que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férocités. J'aime à répéter des paroles ſi vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Tranſtamare revint en Eſpagne une bulle dans une main & l'épée dans l'autre. Il y ranima ſon parti. Le grand Prince noir était malade à la mort dans Bordeaux; il ne pouvait plus ſecourir Don Pèdre.

Gueſclin fut envoyé une ſeconde fois en Eſpagne

Digitized by Google

par le roi Charles V, qui profitait du triſte état où le Prince noir était réduit. Gueſclin prit Don Pèdre priſonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède & Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que Henri de Tranſtamare, entrant dans la tente de Gueſclin, où l'on gardait le roi ſon frère déſarmé, s'écria : où eſt ce juif, fils de p.... qui ſe diſait roi de Caſtille ? & il l'aſſaſſina à coups de poignard.

L'aſſaſſin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il oſait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Caſtille ; & ſa maiſon a régné toujours en Eſpagne, ſoit dans la ligne maſculine, ſoit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela ſi les hiſtoriens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire en Eſpagne & & en France n'ont pas été des Tacites ; & M. Horace Walpole, envoyé d'Angleterre en Eſpagne, a eu bien raiſon de dire, dans ſes doutes ſur Richard III, comme nous l'avons remarqué ailleurs : Quand un roi heureux accuſe ſes ennemis, tous les hiſtoriens s'empreſſent de lui ſervir de témoins. Telle eſt la faibleſſe de trop de gens de lettres ; non qu'ils ſoient plus lâches & plus bas que les courtiſans d'un prince criminel & heureux, mais leurs lâchetés ſont durables.

Digitized by Google

Si quelque vieux leude de Charlemagne s'avisait autrefois de lire un manuscrit de Frédegaire, ou du moine de Saint-Gall, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur ! mais il s'en tenait là ; personne ne relevait l'ignorance & l'absurdité du moine : il était cité dans les siècles suivans ; il devenait une autorité, & dom Ruinart rapportait son témoignage dans ses Actes sincères. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables ; & l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre humain sont encore animés souvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, & quelquefois avec un peu de grossiéreté. Véli & Villaret dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. Mézeray n'épargna jamais les Espagnols ; un Tite-Live ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il en est lu, & doit peu s'attendre à la reconnaissance

Digitized by Google

reconnaiſſance du ſien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reſte plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui ſe ſont élevées ſi ſouvent entre les cours de l'Europe, il eſt bien difficile de découvrir de quel côté eſt le droit ; & quand on l'a reconnu, il eſt dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un ſiècle, détruire les préjugés ſous leſquels l'hiſtoire eſt défigurée, a ſervi plus d'une fois à ſubſtituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout eſt devenu problématique, depuis la loi ſalique juſqu'au ſyſtême de Laſs ; & à force de creuſer, nous ne ſavons plus où nous en ſommes.

Nous ne connaiſſons pas ſeulement l'époque de la création des ſept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une ſeule maiſon ſouveraine dont on puiſſe fixer l'origine. C'eſt dans l'hiſtoire que le chaos eſt le commencement de tout. Qui pourra remonter à la ſource de nos uſages & de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le ſurnom de bon à ce roi Jean qui commença ſon règne par faire mourir en ſa préſence ſon connétable ſans forme de procès ; qui aſſaſſina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par ſa faute ; qui céda la moitié de la France, & ruina l'autre ?

Digitized by Google

Pourquoi donna-t-on à ce Don Pèdre, roi légitime de Caſtille, le nom de cruel, qu'il fallait donner au bâtard Henri de Tranſtamare, aſſaſſin de Don Pèdre & uſurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore bien-aimé ce malheureux Charles VI qui déshérita ſon fils en faveur d'un étranger ennemi & oppreſſeur de ſa nation, & qui plongea tout l'Etat dans la ſubverſion la plus horrible dont on ait conſervé la mémoire ? Tous ces ſurnoms, ou plutôt tous ces ſobriquets, que les hiſtoriens répètent ſans y attacher de ſens, ne viennent-ils pas de la même cauſe qui fait qu'un marguillier qui ne ſait pas lire répète les noms d'Albert-le-Grand, de Grégoire-Thaumaturge, de Julien l'Apoſtat, ſans ſavoir ce que ces noms ſignifient ? Telle ville fut appellée la ſainte ou la ſuperbe, dans laquelle il n'y eut ni ſainteté ni grandeur ; tel vaiſſeau fut nommé le foudroyant, l'invincible, qui fut pris en ſortant du port.

L'hiſtoire n'ayant donc été trop ſouvent que le récit des fables & des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'hiſtoire, que fait-on ? l'auteur choiſit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage ; celui-ci dans ſa pièce pourra regarder Scévola comme le reſpectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit ſa main de s'être mépriſe en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne ſe repréſenter Scévola

Digitized by Google

que comme un vil espion, un assassin fanatique, un Poltrot, un Balthazar Gérard, un Jacques Clément. Des critiques penseront qu'il n'y a point eu de Scévola, & que c'est une fable, ainsi que toutes les histoires des premiers temps de tout peuple sont des fables ; & ces critiques pourront bien avoir raison. Tel Espagnol ne verra dans François I qu'un capitaine très-courageux & très-imprudent, mauvais politique, & manquant à sa parole. Un professeur du collège royal le mettra dans le ciel, pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer, pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les soudoyait dans l'Empire ; & si les ex-jésuites font encore des pièces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec Daniel : qu'il aurait fait aussi brûler le dauphin, si ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences, tant ce grand roi avait de piété.

Nous avons une tragi-comédie espagnole, où Pierre, que nous appellons le cruel, n'est jamais appellé que le justicier, titre que lui donna toujours Philippe II. J'ai connu un jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias & de Salomon. Il y représentait Salomon comme le plus barbare & le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un songe lui donna la sagesse ? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à son réveil.

Digitized by Google

Il y a des déclamations de collége ſous le nom d'hiſtoires ou de drames, ou ſous d'autres noms, dans leſquelles la nation qu'on célèbre eſt toujours la première du monde; ſes ſoldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils ſe ſoient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maiſons de bois, la première ville du monde; le fauteuil à clous dorés, ſur lequel un roi goth ou alain s'aſſeyait, le premier trône du monde; & l'auteur qui ſe croit le premier dans ſa ſphère ſerait alors peut-être le plus ſot homme du monde, s'il ne ſe trouvait des gens encore plus ſots, qui font pour vingt ſous la critique raiſonnée de la pièce nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abîme de l'éternel oubli.

On élève auſſi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenſeurs ou oppreſſeurs des femmes & des égliſes, ſuperſtitieux & débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princeſſes qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me ſemble) quand on s'amuſe à les mettre ſur la ſcène, c'eſt de dire avec Horace:

Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine, & ira.
Iliacos intra muros peccatur & extra.

Digitized by Google

FRAGMENT (a)

D'UN DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR DON PÈDRE.

. . . . . .

. . . . . .

Les raisonneurs, qui sont comme moi sans génie, & qui diffèrent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de la Bruyère, que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & Corneille tels qu'ils devaient être. Ils répètent une insigne fausseté, car jamais ni Bajazet, ni Xipharès, ni Britannicus, ni Hippolyte n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de Racine; & jamais César n'a dû dire, dans le Pompée de Corneille, à Cléopâtre, qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que *son glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est ennobli par*

(*) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de Don Pèdre, dans les éditions précédentes.

Digitized by Google

celui de captif de la petite Cléopâtre, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni Cinna ni Maxime n'ont dû être tels que Corneille les a peints. Le devoir de Cinna ne pouvait être d'aſſaſſiner Auguſte pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de Maxime n'était pas d'être amoureux de cette même fille, & de trahir à la fois Auguſte, Cinna & ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce Maxime à qui Ovide écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime, qui tanti menſuram nominis imples.* Le devoir de Félix dans Polyeucte n'était pas d'être un lâche barbare qui faiſait couper le cou à ſon gendre,

Pour acquérir par-là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

On a beaucoup & trop écrit depuis Ariſtote ſur la tragédie. Les deux grandes règles ſont que les perſonnages intéreſſent, & que les vers ſoient bons; j'entends d'une bonté propre au ſujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais, eſt la plus haute de toutes les ſottiſes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu diſcours de Pierre Corneille : ma pièce eſt finie; je n'ai plus que les vers à faire. Ce propos fut tenu par Ménandre plus de deux mille ans avant Corneille, ſi nous en croyons Plutarque

Digitized by Google

dans ſa queſtion. Si les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres ? Ménandre pouvait à toute force s'exprimer ainſi, parce que des vers de comédie ne ſont pas les plus difficiles ; mais dans l'art tragique, la difficulté eſt preſque inſurmontable, du moins chez nous.

Dans le ſiècle paſſé il n'y eut que le ſeul Racine qui écrivit des tragédies avec une pureté & une élégance preſque continues ; & le charme de cette élégance a été ſi puiſſant, que les gens de lettres & de goût lui ont pardonné la monotonie de ſes déclarations d'amour, & la faibleſſe de quelques caractères, en faveur de ſa diction enchantereſſe.

Je vois dans l'homme illuſtre qui le précéda des ſcènes ſublimes, dont ni Lopez de Véga, ni Calderon, ni Shakeſpeare n'avaient même pu concevoir la moindre idée, & qui ſont très-ſupérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide ; mais auſſi j'y vois des tas de barbariſmes & de ſoléciſmes qui révoltent, & de froids raiſonnemens alambiqués qui glacent ; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans leſquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grace pour le reſte. La preuve inconteſtable de cette vérité eſt, par exemple, dans les deux Bérénices de Racine & de Corneille. Le plan de ces deux pièces eſt également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut

Digitized by Google

même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de Corneille? par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de Pradon, de Rioupérous, de Danchet, de Péchantré, de Pellegrin? & d'où vient que celle de Racine se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadeurs près? d'où vient qu'elle arrache des larmes?... c'est que les vers sont bons : ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, sur-tout idées claires, images touchantes, images terribles, & toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui restera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide & au discours de Priam à Achille dans Homère, ils seront insipides. L'abbé du Bos a très-grande raison : la poésie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polyeucte, & quatre vers d'Héraclius, c'est que ces vers sont très-bien faits; & si on ne peut lire ni Théodore, ni Pertharite, ni Don Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agésilas, ni Pulchérie, ni la Toison d'or, ni Suréna, &c. &c. &c. c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer

Digitized by Google

de les excuſer contre ſa conſcience. Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pièces auſſi plates que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grace pour eux-mêmes.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DON PÈDRE, roi de Caſille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée françaiſe.

LÉONORE DE LA CERDA, princeſſe du ſang.

ELVIRE, confidente de Léonore.

ALMÈDE,
MENDOSE,
ALVARE,
MONCADE,
} officiers eſpagnols.

Suite.

La ſcène eſt dans le palais de Tolède.

Digitized by Google

DON PÈDRE,

ROI DE CASTILLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRANSTAMARE, ALMÈDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu, cher & prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guesclin?

ALMÈDE.

Il vient vous seconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon destin.
Pour soutenir ma cause & me venger d'un frère,
Le secours des Français m'est encor nécessaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle & de son général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Transtamare?

Digitized by Google

ALMÈDE.

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait ſuſpendu.
Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le ſeul ſage);
A tous ſes courtiſans dérobant ſes ſecrets,
A peſé mes raiſons avec ſes intérêts.
Enfin il vous protége; & ſur le bord du Tage
Ce valeureux Gueſclin, ce héros de notre âge,
Suivi de ſon armée, arrive ſur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à ſon roi.

ALMÈDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous ſoutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice;
En diviſant l'Eſpagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper Don Pèdre autant que vous ſervir:
Pour ſon intérêt ſeul il entreprend la guerre.
Don Pèdre eut pour appui la ſuperbe Angleterre;
Le fameux Prince noir était ſon protecteur;
Mais ce guerrier terrible & de Gueſclin vainqueur,
Au milieu de ſa gloire achevant ſa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à ſon heure dernière.
Son génie accablait & la France & Gueſclin;
Et quand des jours ſi beaux touchent à leur déclin,
Ce Français, dont le bras aujourd'hui vous ſeconde,
Demeure avec éclat ſeul en ſpectacle au monde.

Digitized by Google

Charle a choiſi ce temps. L'Anglais tombe épuiſé ;
L'Empire a trente rois ; & languit diviſé ;
L'Eſpagnol eſt en proie à la guerre civile ;
Charle eſt le ſeul puiſſant ; &, d'un eſprit tranquille
Ebranlant à ſon gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris ſans employer ſon bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loiſir ſa politique habile,
Qu'il ſoit prudent, heureux ; mais qu'il me ſoit utile.

ALMÈDE.

Il vous promet Valence & les vaſtes pays
Que vous laiſſait un père, & qu'on vous a ravis ;
Il vous promet ſur-tout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui ſont tranſmis par les rois ſes aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore eſt le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le ſais, voulut que l'hyménée
Fît revivre par moi les rois dont elle eſt née.
Il avait gagné Rome, elle approuvait ſon choix.
Et l'Eſpagne à genoux reconnaiſſait mes droits.
Dans un aſyle ſaint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolède alarmée ;
Elle fuyait Don Pèdre.... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec ſa mère.
Voudrait-il ſeulement l'arracher à ſon frère ?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux ſéducteur,
De ce cœur ſimple & vrai corrompre la candeur ?

Digitized by Google

Craindrait-il en ſecret les droits que Léonore
Au trône Caſtillan peut conſerver encore ?
Prétend-il l'épouſer, ou d'un nouvel amour
Etaler le ſcandale à ſon indigne cour ?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Laure & Padille ?
Et, d'un peuple opprimé bravant les vains ſoupirs,
Inſulter aux humains du ſein de ſes plaiſirs ?

ALMÈDE.

Les femmes, en tous lieux ſouveraines ſuprêmes,
Ont égaré des rois ; & les cours ſont les mêmes.
Mais peut-être Gueſclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il ſemblait ignorer.
Son eſprit mâle & ferme, & même un peu ſauvage,
Des faibleſſes d'amour entend peu le langage.
Honoré par ſon roi du nom d'ambaſſadeur,
Il ſoutiendra vos droits avant que ſa valeur
Se ſerve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernières raiſons, les canons & l'épée.
Mais juſques-là Don Pèdre eſt le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui le maître ! ah ! bientôt tu nous connaîtras mieux.
Il veut l'être en effet ; mais un pouvoir ſuprême
S'élève & s'affermit au-deſſus du roi même.
Dans ſon propre palais les Etats convoqués
Se ſont en ma faveur hautement expliqués ;
Le ſénat Caſtillan me promet ſon ſuffrage.
A Don Pèdre égalé, je n'ai pas l'avantage

Digitized by Google

D'être né d'un hymen approuvé par la loi ;
Mais tu ſais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par ſoi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuſte a faite à la nature.
Tout eſt au plus heureux, & c'eſt la loi du ſort.
Un bâtard échappé des pirates du Nord
A ſoumis l'Angleterre ; &, malgré tous leurs crimes,
Ses heureux deſcendans ſont des rois légitimes ;
J'oſe attendre en Eſpagne un auſſi grand deſtin.

ALMÈDE.

Gueſclin vous le promet ; & je me flatte enfin
Que Don Pèdre à vos pieds peut tomber de ſon trône.
Si le Français l'attaque, & l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce ſa chûte ; on a ſu ſoulever
Les eſprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique eſt une arme puiſſante ;
J'en aiguiſe les traits. La ligue menaçante
Ne voit plus dans ſon roi qu'un tyran criminel ;
Il n'eſt plus déſigné que du nom de cruel.
Ne me demande point ſi c'eſt avec juſtice ;
Il faut qu'on le déteſte, afin qu'on le puniſſe.
La haine eſt ſans ſcrupule : un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, & non la vérité,
On avilit ſes mœurs, on noircit ſa conduite,
On le rend odieux à l'Europe ſéduite,
On le pourſuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,

Digitized by Google

Sur tant de ſouverains étend ſon vaſte empire.
Je l'y fais condamner ; & je puis te prédire
Que tu verras l'Eſpagne en ſa crédulité
Exécuter l'arrêt dès qu'il ſera porté :
Mais un ſoin plus preſſant m'agite & me dévore.
A ſes ſacrés autels il ravit Léonore ;
De cette cour profane il faut bien la ſauver.
Arrachons-la des mains qui m'en oſent priver.
Sans doute il s'eſt flatté du grand art de ſéduire,
De ſa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut ſur tant de cœurs aiſés à conquérir ;
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princeſſe ici m'interdirait l'entrée.
Profitons du ſeul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au ſénat ; je cours t'y retrouver :
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore & le trône à mon frère.
La voici. Le deſtin favoriſe mes vœux.

SCÈNE II.

TRANSTAMARE, LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

PRINCE, en ces tems de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était ſa conduite, & ſon nouveau devoir ;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.

Je

Digitized by Google

Je veux, je dois ſauver d'une guerre inteſtine
Et vous, & tout l'Etat penchant vers ſa ruine.
Le roi vient ſur mes pas ; j'ignore ſes projets ;
Il donne en frémiſſant quelques ordres ſecrets :
Il vous nomme, il s'emporte ; & vous devez connaître
Quel ſort on ſe prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ſes yeux
D'un ſuperbe ennemi l'aſpect injurieux.
C'eſt ma ſeule prière.

TRANSTAMARE.

Ah ! qu'oſez-vous me dire ?

LÉONORE.

Ce que je dois penſer, ce que le ciel m'inſpire.

TRANSTAMARE.

Quoi ! vous que le ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon père en mourant me deſtina la foi,
Vous dont Rome & la France ont conclu l'hyménée,
Vous que l'Europe entière à moi ſeul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter !
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter !

LÉONORE.

Le devoir, la raiſon, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante & m'afflige.
Seigneur, d'aſſez de ſang nos champs ſont inondés,
Et vous devez ſentir ce que vous haſardez.

TRANSTAMARE.

Je ſais bien que Don Pèdre eſt injuſte, intraitable,
Qu'il peut m'aſſaſſiner.

Digitized by Google

LÉONORE.

Il en eſt incapable.
A l'inſulter ainſi, c'eſt trop vous appliquer.
Puiſſe enfin la nature à tous deux s'expliquer!
Elle parle par moi; Seigneur, je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez votre frère offenſé,
Violent comme vous, profondément bleſſé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable;
Laiſſez-moi l'appaiſer.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés,
Et vous me répondez que vous me protégez!
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers ſentimens & votre caractère!

LÉONORE.

Mes juſtes ſentimens ne ſont point démentis;
Je chérirai le ſang dont nous ſommes ſortis,
Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois ſi vous daignez m'en croire,
Dans ſon propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encore, & qui peut ſe venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aſpect l'offenſe?

LÉONORE.

Je veux qu'envers un frère il uſe de clémence.

Digitized by Google

TRANSTAMARE.

La clémence en Don Pèdre ! épargnez-vous ce ſoin :
De la mienne bientôt il peut avoir beſoin ;
Je n'en dirai pas plus ; mais quoi que j'exécute,
Léonore eſt un bien qu'un tyran me diſpute :
Je n'ai rien entrepris que pour vous poſſéder ;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(*il ſort.*)

SCÈNE III.

LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Où me ſuis-je engagée !

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promiſe à Tranſtamare, à ſon frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un ſecret hyménée,
Dans l'orage qui gronde en ce triſte ſéjour,
Quelle cruelle fête, & quel temps pour l'amour !

LÉONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais conſacrer ma pénible carrière
Au vénérable aſyle où dans mes premiers jours
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.

Digitized by Google

Le ſombre Tranſtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite auſtère.
D'une mère ſur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, & changé mon devoir.
Dans les diſſenſions de l'Eſpagne affligée,
Au parti de Don Pèdre en ſecret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de ſon ſang,
Elle me précipite en ce ſuprême rang:
Elle me donne au roi. Le puiſſant Tranſtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Eſpagne en un trouble nouveau;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi qui de tout mon ſang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chûte eſt à craindre.
Le roi qui voit l'Etat contre lui conjuré
Cache encor mon ſecret dans Tolède ignoré:
Notre cour le ſoupçonne, & paraît incertaine.
Je me vois expoſée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux;
Et de quelque côté que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je ſuis abuſée,
Ou votre ame à ce choix ne s'eſt point oppoſée.
Si les périls ſont grands, ſi dans tous les Etats
Les cours ont leurs dangers, le trône a ſes appas.

LÉONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeuneſſe.
Peut-être que mon cœur avec trop de faibleſſe

Digitized by Google

Admira ſa valeur & ſes grands ſentimens.
Je ſais quel fut l'excès de ſes égaremens,
J'en frémis ; mais ſon ame eſt noble & généreuſe.
Elvire, elle eſt ſenſible autant qu'impétueuſe :
Et s'il m'aime en effet, j'oſe encore eſpérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguſte La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inſpira ce projet en me donnant un maître.
Ah ! ſi le roi voulait, ſi je pouvais un jour (*a*)
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour !
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des eſprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émouſſer le fer en leurs ſanglantes mains !
Voilà ma paſſion, mon eſpoir & ma gloire.

ELVIRE.

Puiſſiez-vous remporter cette illuſtre victoire !
Mais elle eſt bien douteuſe ; & je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LÉONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, & je l'abhorre.
Quel ſéjour orageux ! mais il ſe peut encore

(*a*) Il y a loin de ces ſentimens pleins de nobleſſe à cette coquetterie que l'on a trop ſouvent prêtée aux femmes dans la tragédie. Léonore n'aſpire qu'à rendre ſon amant plus digne d'elle en lui inſpirant la clémence : c'eſt la vertu la plus pure & la plus aimable, ſans aucune oſtentation. Ce caractère ſemblait promettre un perſonnage très-intéreſſant.

Digitized by Google

Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame;
Le fond en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame:
Osez donc parler.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Sire, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.
(*il la retient.*)
Ma mère est votre sang, & sa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma destinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement se cache encore un jour;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excusable audace.
Puis-je la demander?

DON PÈDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi sur mon cœur.
Votre couronnement d'un seul jour se diffère;
Il me faut ménager un sénat téméraire,

Digitized by Google

Un peuple effarouché : mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

LÉONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Caſtille, une paix néceſſaire :
Seigneur, vous le ſavez, la princeſſe ma mère
M'a remiſe en vos mains dans un eſpoir ſi beau.
Les ans & les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à ſa voix expirante :
Comme elle en ces momens la patrie eſt mourante.
La diſcorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut ſe calmer encor, Seigneur, ſi vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible paſſage
Parmi des flots de ſang, au milieu du carnage ;
Et puiſſent vos ſujets, béniſſant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi !

DON PÈDRE.

Plus que vous ne penſez, votre diſcours me touche.
La raiſon, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas ! vous êtes jeune ; & vous ne ſavez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je le ſuis, je veux l'être.
Ils ſubiront mes loix ; mais daignez m'en donner ;
Vous pouvez tout ſur moi, que faut-il ?

LÉONORE.

Pardonner.

DON PÈDRE.

A qui ?

Digitized by Google

LÉONORE.

Puis-je le dire ?

DON PÈDRE.

Eh bien ?

LÉONORE.

A Tranſtamare.

DON PÈDRE.

Quoi ! vous me prononcez le nom de ce barbare !
Du criminel objet de mon juſte courroux !

LÉONORE.

Peut-être il eſt puni, puiſque je ſuis à vous.
Alfonſe votre père à ſa main m'a promiſe,
Il lui donna Valence, & vous l'avez conquiſe.
Je lui portais pour dot d'aſſez vaſtes Etats :
Il les eſpère encore, & n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jalouſe,
Votre ſénat, les grands, accuſent votre épouſe
D'avoir immolé tout à ſon ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahiſon.
De ces ſoupçons affreux la triſte ignominie
Empoiſonnerait trop ma malheureuſe vie.

DON PÈDRE.

Ecoutez, je vous aime ; & ce ſacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'eſt ici de perfide & de traître
Que ce prince rebelle, & qui s'obſtine à l'être.
Trompé par une femme, & par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,

Digitized by Google

Alfonſe, mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle ſans feinte, & ma bouche eſt ſincère),
Alfonſe, en égalant ſon bâtard à ſon fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on faiſait ſon partage;
La moitié de mon trône était ſon héritage.
Que dis-je! on vous donnait!... Plus juſte poſſeſſeur,
J'ai repris tous mes biens des mains du raviſſeur.
Le traître avec Gueſclin vaincu dans Navarette,
Par une fauſſe paix réparant ſa défaite,
Attire à ſon parti nos peuples aveuglés.
Il impoſe au ſénat, aux états aſſemblés;
Faible dans les combats, puiſſant dans les intrigues,
Artiſan ténébreux de fraudes & de brigues,
Il domine en ſecret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner.... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe, & de ce téméraire:
Ceſſez.

LÉONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DON PÈDRE.

Mon frère! Tranſtamare!... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du ſang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejetton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Eſt un coup plus cruel à mon eſprit bleſſé
Que tous ſes attentats qui m'ont trop offenſé.

LÉONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le ſacrifie,
Quand, vous donnant mon cœur, & haſardant ma vie,

Digitized by Google

Mon ſort à vos deſtins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendreſſe pour vous, & ma pitié pour lui
A vos yeux irrités ſont-elles une offenſe?
Je vous vois menacé des armes de la France:
Les états, le ſénat, unis contre vos droits
Ont élevé déjà leur redoutable voix.
M'eſt-il donc défendu de craindre un tel orage?

DON PÈDRE.

Non: mais raſſurez-vous du moins ſur mon courage.

LÉONORE.

Vous n'en avez que trop; & dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, eſt funeſte à tous deux.

DON PÈDRE.

Rien n'eſt funeſte aux rois que leur propre faibleſſe.

LÉONORE.

Ainſi votre refus rebute ma tendreſſe!
A peine l'hyménée eſt prêt de nous unir,
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous ſervir.

DON PÈDRE.

Allez plaindre Don Pèdre, & flatter Tranſtamare.

LÉONORE.

Ah! vous ne craignez point que mon eſprit s'égare
Juſqu'à le comparer à Don Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Eſpagne & pour moi:
Je vois qu'il faut ſuſpendre une plainte indiſcrète;
Qu'une femme eſt eſclave, & qu'elle n'eſt point faite
Pour ſe jetter, Seigneur, entre le peuple & vous.
J'ai cru que la prière appaiſait le courroux:

Digitized by Google

Qu'on pouvait oppoſer à vos armes ſanglantes
De la compaſſion les armes innocentes....
Mais je dois reſpecter de ſi grands intérêts....
J'avais trop préſumé.... Je ſors, & je me tais.
(elle ſort.)

SCÈNE V.

DON PÈDRE *ſeul.*

Qu'une telle démarche & m'étonne & m'offenſe!
Tranſtamare avec elle eſt-il d'intelligence?
M'aurait-elle trompé ſous le voile impoſteur
Qui faſcinait mes yeux par ſa fauſſe candeur?
Croit-elle, en abuſant du pouvoir de ſes charmes,
Vaincre par ſa faibleſſe, & m'arracher mes armes?
Eſt-ce amour? eſt-ce crainte? eſt-ce une trahiſon?
Quels nouveaux attentats confondent ma raiſon!
Régnai-je, juſte Ciel! & reſpirai-je encore?
Tout m'abandonnerait!... & juſqu'à Léonore!....
Non.... je ne le crois point.... mais mon cœur eſt percé.
Monarque malheureux, amant trop offenſé,
Oppoſe à tant d'aſſauts un cœur inébranlable;
Mais ſur-tout garde-toi de la trouver coupable.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Je n'avais pas connu juſqu'à ce triſte jour
Le danger d'être ſimple, & d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il eſt des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures,
Ne ſervent qu'à produire un indigne ſoupçon.
Dans ces temps malheureux tout ſe tourne en poiſon.
Au fond de mes déſerts pourquoi m'a-t-on cherchée ?
Au ſéjour de la paix pourquoi ſuis-je arrachée ?
Ah ! ſi l'on connaiſſait le néant des grandeurs,
Leurs triſtes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en déteſterait le brillant eſclavage !

ELVIRE.

Ne penſez qu'à Don Pèdre, au nœud qui vous engage;
Songez que dans ces temps de trouble & de terreur
De lui ſeul après tout dépend votre bonheur.

LÉONORE.

Le bonheur ! ah, quel mot ta bouche me prononce !
Le bonheur ! à nos yeux l'illuſion l'annonce,
L'illuſion l'emporte & s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chère Elvire, eſt d'aimer mon époux;
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un ſénat qui l'opprime,
De Tranſtamare enfin, dont la témérité
Oſe me reprocher une infidélité ;

Digitized by Google

Comme ſi de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconſtance il eût ceſſé de l'être,
Et ſi déjà formée aux vices de la cour,
Je trahiſſais ma foi par un nouvel amour!
C'eſt-là ſur-tout, c'eſt-là l'inſupportable injure
Dont j'ai le plus ſenti la profonde bleſſure.

SCÈNE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

Oui, je vous pourſuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, & pleins de nos aïeux.
Ces lieux où des états l'autorité ſacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ſes ordres abſolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'eſt dans le ſénat même aſſis pour le détruire,
C'eſt au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'eſt-là qu'eſt votre honneur & votre ſûreté,
C'eſt-là que votre amant vous rend la liberté.

LÉONORE.

De tant de violence indignée & ſurpriſe,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître ſoumiſe,
Mais écoutant encore un reſte de pitié,
Que cet excès d'audace a mal juſtifié,
Je voulais vous ſervir, vous rapprocher d'un frère,
Rappeller de la paix quelque ombre paſſagère.

Digitized by Google

De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé ;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces triſtes momens, tout ce que je puis dire,
C'eſt que mon ſang, mon Dieu, ce jour que je reſpire,
Ce palais où je ſuis, tout m'impoſe la loi
De chérir ma patrie, & d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'eſt point votre roi ; vous êtes mon épouſe ;
Vous n'échapperez point à ma fureur jalouſe ;
Oui, vous m'appartenez ; la pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les ſermens ſolennels,
N'ajoutent qu'un vain faſte aux promeſſes ſacrées,
Par un père & par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous ſommes liés,
N'ont point été par vous encor déſavoués : } (a)
Rome les conſacra ; rien ne peut les diſſoudre :
N'attirez point ſur vous les éclats de ſa foudre.
Quoi ! l'air empoiſonné que nous reſpirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré juſqu'à vous ?
Pourriez-vous préférer à ce nœud reſpectable
La vanité trompeuſe & l'orgueil mépriſable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités ?
Vous n'avilirez point le ſang qui vous fit naître
Juſqu'à leur diſputer la conquête d'un traître,

(a) L'auteur lui-même avait établi en principe qu'il fallait rimer non pour les yeux, mais pour l'oreille : *liés* & *déſavoués* ne riment pour aucun de ces deux ſens.

Digitized by Google

D'un monarque flétri par d'indignes amours ;
Et qui, ſi l'on en croit de fidèles diſcours,
Jaloux ſans être tendre, a dans ſa frénéſie
De ſa femme au tombeau précipité la vie.

LÉONORE.

Quoi ! vous cherchez ſans ceſſe à le calomnier ?

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaiſſez à le juſtifier !
Tremblez de partager le poids inſupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me ſuivre, il faut dans les bras du ſénat....

LÉONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous oſiez jamais....

SCÈNE III.

LÉONORE, TRANSTAMARE *ſur le devant avec ſa ſuite ;* DON PÈDRE *dans le fond avec la ſienne*, MENDOSE.

DON PÈDRE *à Mendoſe, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui juſqu'en ma maiſon vient braver ma colère ;
Ce protégé de Charle. Il vient à ſes vainqueurs
Apporter des Français les inſolentes mœurs....
Aux yeux de la princeſſe il oſe ici paraître !
Sans frein, ſans retenue, il marche, il parle en maître...

Digitized by Google

Comte, un tel entretien ne vous eſt point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez, dans les jours de pompe ſolennelle,
Vous préſenter de loin, proſterné devant elle.
Entrez dans le ſénat, prenez place aux états;
La loi vous le permet; je ne vous y crains pas.
Vous y pouvez tramer vos cabales ſecrètes;
Mais reſpectez ces lieux, & ſongez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté;
Il s'explique en tous lieux; il peut être écouté;
Il peut offrir ſans crainte un pur & noble hommage.
Rome, le roi de France, & des grands le ſuffrage,
Ont quelque poids encore, & pourront balancer
Tout ce qu'à ma pourſuite on voudrait oppoſer. (a)
Léonore eſt à moi, ſa main fut mon partage.

DON PÈDRE.

Et moi je vous défends d'y penſer davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez?

DON PÈDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu ſoumis.

(a) Nous ne reviendrons plus ſur ces rimes inexactes.

DON

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Mais quelquefois auſſi, malgré Rome & la France,
En Caſtille on punit la déſobéiſſance.

TRANSTAMARE.

Le ſénat & mon bras m'affranchiſſent aſſez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DON PÈDRE.

Ils vous ont mal ſervi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps ſont bien changés. Vos maîtres & les miens,
Les états, le ſénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappellé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,
Ce monſtre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguſte,
Premier ſujet des loix, & forcé d'être juſte.

DON PÈDRE.

Eh bien, crains ma juſtice, & tremble en tes deſſeins.

TRANSTAMARE.

S'il en eſt une au ciel, c'eſt pour vous que je crains :
Gardez-vous de laſſer ſa longue patience.

DON PÈDRE, *tirant à moitié ſon épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'inſolence.
Perfide ! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant auſſi la main à l'épée.*

Sire, oſeriez-vous bien me faire cet honneur ?

Digitized by Google

LÉONORE, *se jettant entre eux, tandis que Mendoſe & Almède les ſéparent.*

Arrêtez, inhumains ! Ceſſez, barbares frères....
Cieux toujours offenſés ! deſtins toujours contraires !
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à ſouiller leurs mains du ſang dont ils ſont nés !
N'entendront-ils jamais la voix de la nature ?

DON PÈDRE.

Ah ! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en eſt trop.

LÉONORE.

Quoi ! c'eſt vous qui m'accuſez encore !

DON PÈDRE.

Et vous me trahiriez ! vous, dis-je, Léonore !

LÉONORE.

Et vous me reprochez dans ce déſordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux !
Vous me connaiſſez mal : apprenez l'un & l'autre
Quels ſont mes ſentimens, & mon ſort, & le vôtre.
Tranſtamare, ſachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous ſeriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main.
Sire, tombe ſur moi la juſtice éternelle
Si juſqu'à mon trépas je ne vous ſuis fidelle.
Mais la guerre civile eſt horrible à mes yeux ;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,
Miſérable ſujet de diſcorde & de haine,
Toujours dans la terreur, & toujours incertaine,

Digitized by Google

Si le ſeul de vous deux qui doit régner ſur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachiez, Seigneur, au ſolitaire aſyle
Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille.
Je me vois exilée en ce cruel ſéjour,
Dans cet antre ſanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis ; je retourne à la tombe ſacrée
Où j'étais morte au monde, & du monde ignorée.
Qu'une autre ſe complaiſe à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour & toutes ſes fureurs,
A mêler ſans effroi ſes langueurs tyranniques
Aux tumultes ſanglans des diſcordes publiques ;
Qu'elle ſe faſſe un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attiſés par ſes mains ;
Qu'elle y mette à ſon gré ſa gloire & ſon mérite :
Cette gloire exécrable eſt tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la déteſte eſt encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui ſeule il eſt né ;
Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais loin de Tolède, & de ces grands naufrages,
M'enſevelir, vous plaindre, & ſervir à genoux
Un maître plus puiſſant & plus clément que vous.

(*elle ſort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, TRANSTAMARE, Suite.

DON PÈDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, & ſans peine !
J'ai ſoupçonné ſon cœur, j'ai mérité ſa haine.
(à ſa ſuite.)
Léonore !... Courez, qu'on vole ſur ſes pas ;
Mes amis, ſuivez-la, qu'on ne la quitte pas ;
Veillez avec les miens ſur elle & ſur ſa mère....
Toi, qui t'oſes parer du ſaint nom de mon frère ;
Va, rends grace à ce ſang par toi déshonoré,
Rends grace à mes ſermens : j'ai promis, j'ai juré
De reſpecter ici la liberté publique.
Tu m'oſais reprocher un pouvoir tyrannique !
Tu vis, c'en eſt aſſez pour me juſtifier ;
Tu vis, & je ſuis roi.... Garde-toi d'oublier
Qu'il me reſte en Eſpagne encor quelque puiſſance.
Cabale avec les tiens dans Rome & dans la France,
Intrigue en ton ſénat, ſoulève les Etats,
Va ; mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en ſortant avec ſa ſuite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguſte
Du frère le plus tendre, & du roi le plus juſte.

Digitized by Google

SCÈNE V.

DON PÈDRE, MENDOSE.

DON PÈDRE.

Tremblez, tyrans des rois; le châtiment vous ſuit.
Que dis-je! malheureux! à quoi ſuis-je réduit!
J'ai laiſſé de ſes pleurs Léonore abreuvée,
Ainſi que mes ſujets contre moi ſoulevée.
Quoi! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs!
C'était donc mon deſtin d'éloigner tous les cœurs!
J'ai d'une tendre épouſe affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne & le Français s'avance.
Prêt de faire une reine, & d'aller aux combats,
A tant de ſoins preſſans mon cœur ne ſuffit pas.
Allons.... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable
(Je haſarde ce nom ſi rare auprès des rois),
Libre en ſes ſentimens s'ouvre à vous quelquefois.
Vos ſoldats, il eſt vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le ſénat, que Tranſtamare obsède,
Les organes des loix du peuple révérés,
De la religion les miniſtres ſacrés,
Tout s'unit, tout menace: un dernier coup s'apprête.
Déjà même Gueſclin, dirigeant la tempête,
Marche aux rives du Tage, & vient y rallumer
La foudre qui s'y forme & va tout conſumer.

Digitized by Google

Peut-être il ſerait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque ;
Que vous attendiſſiez, chaque jour offenſé,
Le moment de punir ſans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourriſſant l'inſolence,
Vous les avertiſſez de ſe mettre en défenſe.
De Léonore ici je ne vous parle pas :
L'amour, bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais ſincère ;
Seigneur, un mot de vous calmera ſa colère.
Mais quand le péril preſſe & peut vous accabler,
Avec vos oppreſſeurs il faut diſſimuler.

DON PÈDRE.

A ma franchiſe, ami, cet art eſt trop contraire ;
C'eſt la vertu du lâche.... Ah ! d'un maître ſévère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confuſion.
Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux paſſions tranquilles !
Ma vie eſt un orage ; & dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abîme où je ſuis ſubmergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts ;
Voyez de vos rivaux la fatale induſtrie,
Par des bruits menſongers ſéduiſant la patrie,

Digitized by Google

S'appliquant ſans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entière, & croire armer les cieux;
Des ſuperſtitions faire parler l'idole,
Vous pourſuivre à Paris, vous perdre au Capitole:
Et par le ſeul mépris vous avez repouſſé
Tous ces traits qu'on vous lance, & qui vous ont bleſſé!
Vous laiſſez l'impoſture, attaquant votre gloire,
Juſques dans l'avenir flétrir votre mémoire!

DON PÈDRE.

Ah! dure iniquité des jugemens humains!
Fantômes élevés par des caprices vains!
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes eſprits
A chercher un ſuffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire.
Je ne me ſens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux eſt reſpecté;
Le vainqueur devient cher à la poſtérité,
Et les infortunés ſont condamnés par elle.
Rome de Tranſtamare embraſſe la querelle;
Rome ſera pour moi quand j'aurai combattu,
Quand on verra ce traître, à mes pieds abattu,
Me rendre en expirant ma puiſſance uſurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
Mais quel jour! Léonore!... Il devait être heureux....
Pour ſon couronnement quel appareil affreux!
Que ce triomphe, hélas! peut devenir horrible!
Je me faiſais, cruelle, un plaiſir trop ſenſible

Digitized by Google

De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'eſt là que j'aſpirais à régner en vainqueur....
On m'oſe diſputer mon trône & Léonore !
Allons, ils ſont à moi : je les poſsède encore.

SCÈNE VI.

DON PÈDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

Le ſénat Caſtillan vous demande, Seigneur.

DON PÈDRE.

Il me demande ? moi !

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir préſider à l'auguſte aſſemblée,
Par qui l'Eſpagne enfin ſe verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déjà préparé
L'édit qui ſous vos yeux doit être déclaré.

DON PÈDRE.

Qui ? mon frère !

ALVARE.

Au ſénat que faut-il que j'annonce ?

DON PÈDRE.

Je ſuis ſon roi. Sortez.... & voilà ma réponſe.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

DON PÈDRE, MENDOSE, Suite.

DON PÈDRE *à ſa ſuite.*

Eh bien, vous le voyez,
Les ordres de mes rois me ſont ſignifiés;
Tranſtamare les ſigne, il commande, il eſt maître;
On me traite en ſujet!... je ſerais fait pour l'être,
Pour ſervir enchaîné, ſi le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.
(à Moncade.)
Chef de ma garde, à moi!... Je connais ton audace.
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on oſe mépriſer?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis;
Mon cœur eſt indigné. Commandez, j'obéis.

DON PÈDRE.

Ne ménageons plus rien; fais ſaiſir Tranſtamare,
Et le perfide Almède, & l'inſolent Alvare:
Tu ſeras ſoutenu. Mes valeureux ſoldats
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruiſent l'Eſpagne & s'en diſent les pères.
Leur ſiège eſt-il un temple? & grace aux préjugés,
Eſt-ce le capitole où les rois ſont jugés?

Digitized by Google

Nous verrons aujourd'hui leur audace abaiſſée :
Va, d'autres intérêts occupent ma penſée.
Exécute mon ordre au milieu du ſénat
Où le traître à préſent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entrepriſe eſt juſte, auſſi-bien que hardie ;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DON PÈDRE.

A ce point confondu,
Si je ne riſque tout, crois-moi, tout eſt perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment.... daignez ſonger encore
Que vous bravez des loix qu'à Tolède on adore.

DON PÈDRE.

Moi ! je reſpecterais ces gothiques ramas
De privilèges vains que je ne connais pas,
Eternels alimens de troubles, de ſcandales,
Que l'on oſe appeller nos loix fondamentales ;
Ces tyrans féodaux, ces barons ſourcilleux,
Sous leurs ruſtiques toits indigens orgueilleux ;
Tous ces nobles nouveaux, ce ſénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique ;
Ces états déſunis dans leurs vaſtes projets,
Sous les débris du trône écraſant les ſujets !
Ils aiment Tranſtamare, ils flattent ſon audace ;
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.

Digitized by Google

Je les punirai tous. Les armes d'un ſénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatiſme inſpire un grand courage.

DON PÈDRE.

Ah! l'honneur & l'amour en donnent davantage.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PÈDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Il eſt entre vos mains ſurpris & déſarmé.
Diſpoſez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, ſi l'on briſe ſa chaîne.
Des grands de la Caſtille une troupe hautaine
Raſſemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vaſſaux qu'ils traînent après eux;
Reſtes encor puiſſans de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils ſe ſont réunis à ce grand tribunal
Qui penſe que leur prince eſt au plus leur égal;
Ils ſoulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DON PÈDRE.

Je le ſais.... Mes ſoldats ſont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraſer,
Frapper les citoyens, mais non les appaiſer.
Animé par les grands tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux & des armes;
Juſqu'en votre maiſon je vois autour de vous
Des courtiſans ingrats vous ſervant à genoux,
Mais ſervant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Tranſtamare au pur ſang de leurs maîtres:

Digitized by Google

La triſte vérité ne peut ſe déguiſer.

DON PÈDRE.

J'aime qu'on me la diſe, & ſais la mépriſer.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se diſſipe en grondant & ſe briſe au rivage ?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains ?
La ſeule Léonore eſt tout ce que je crains.
Léonore !... crois-tu que ſon ame offenſée
Rendue à mon amour ait pu dans ſa penſée
Etouffer pour jamais le cuiſant ſouvenir
D'un affront dont ſa haine aurait dû me punir ?

MENDOSE.

Vous l'avez aſſez vu, ſon retour eſt ſincère.

DON PÈDRE.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laiſſe échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à ſa ſimplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueuſe ſans art, ignorant l'impoſture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au ſein de la diſcorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'eſt pas né pour des temps ſi coupables
Se figurait des biens qui ſont impraticables ;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, & que devra-t-on faire
De cet inébranlable & terrible adverſaire

Digitized by Google

Qui dans ſa priſon même oſe encor vous braver?

DON PÈDRE.

Léonore!... à ce point as-tu ſu captiver
Un cœur ſi détrompé, ſi las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte & mes peines?
J'abjurais les amours & leurs folles erreurs.
Quoi! dans ces jours de ſang & parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve & ſa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puiſſance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui ſubjuguaient mes ſens de leurs fers enchantés,
Et des ſéductions déployant l'artifice
Egaraient ma raiſon ſoumiſe à leur caprice!
Padille m'enchaînait & me rendait cruel;
Pour venger ſes appas je devins criminel.
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inſpire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur, heureux de lui céder,
Tout ce que tu m'as dit ſans me perſuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle;
Et ſon ame à mes ſens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chaſtes nœuds,
Votre règne ſans doute eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les diſcordes civiles.
Padille les fit naître; & j'oſe préſumer
Que Léonore ſeule aurait pu les calmer.

Digitized by Google

C'eſt Don Pèdre, c'eſt vous, & non le roi qu'elle aime.
Les autres n'ont chéri que la grandeur ſuprême.
Elle revient vers vous, & je cours de ce pas
Contenir, ſi je puis, le peuple & les ſoldats;
A vos ordres ſacrés toujours prêt à me rendre.

DON PÈDRE.

Je te joindrai bientôt, chèr ami: va m'attendre.

SCÈNE II.

DON PÈDRE, LÉONORE.

DON PÈDRE.

Vous pardonnez enfin; vos mains daignent orner
Ce ſceptre que l'Eſpagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours trop orageux, trop ſombres,
Vous ſeule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches eſprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins Don Pèdre en vous voyant régner.
Dans ces murs ſoulevés, dans celui de leur maître,
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je ſuis loin maintenant d'offrir à vos deſirs
D'une brillante cour la pompe & les plaiſirs;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Eſt entouré du crime, aſſiégé par l'audace;
Mais s'il touche à ſa chûte, il ſera relevé,
Et dans un ſang impur heureuſement lavé:
Ecraſant ſous vos pieds la ligue terraſſée,
Il reprendra par vous ſa ſplendeur éclipſée.

Digitized by Google

LÉONORE.

Vous connaiſſez mon cœur ; il n'a rien de caché.
Lorſque j'ai vu le vôtre à la fin détaché
Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai ſans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père expirant dans mes bras,
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour ſon fils Tranſtamare aveugle en ſa tendreſſe,
Avait en ſa faveur exigé ma promeſſe.
Bientôt par ma raiſon ſon ordre fut trahi ;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin, j'aimais Don Pèdre en fuyant ſa couronne ;
Et je ne penſe pas que ſon cœur me ſoupçonne
D'avoir pu deſirer cette triſte grandeur,
Qui ſans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais ſi de mon hymen la fête eſt différée,
Si je ne règne pas, je ſuis déshonorée.
Vous pouvez par mépris pour la commune erreur
Braver la voix publique ; & je la crains, Seigneur.
Je veux qu'on me reſpecte, & qu'après vos faibleſſes
On ne me compte pas au rang de vos maîtreſſes.
Ma gloire s'en irrite ; & dans ces triſtes jours
La retraite ou le trône était mon ſeul recours.
Votre épouſe à vos yeux ſe ſent trop outragée.

DON PÈDRE.

Avant la fin du jour vous en ſerez vengée.

LÉONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez ſeulement
Tous les juſtes ſujets de mon reſſentiment.

J'ai

Digitized by Google

J'ai peu du cœur humain la fatale ſcience ;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la ſuite des rois.
Je vois comme on s'empreſſe à condamner leur choix:
On accuſe de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'eſtrade des grands deſcendant au vulgaire,
Le menſonge ſans frein, ſans pudeur, ſans raiſon,
S'accroît de bouche en bouche, & s'enfle de poiſon.
C'eſt moi, ſi l'on en croit votre cour téméraire,
C'eſt moi dont l'artifice a perdu votre frère,
C'eſt moi qui l'ai plongé dans la captivité,
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus ? une troupe effrénée,
Qui devrait ſouhaiter, bénir mon hyménée,
D'une voix menſongère inſulte à nos amours :
Mon oreille a frémi de leurs affreux diſcours.
Je vois lancer ſur vous des regards de colère.
On déteſte le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs,
De menaces, de cris, & ſur-tout tant de pleurs?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce ſpectacle odieux qui m'indigne & me tue.
Faut-il paſſer mes jours à gémir, à trembler ?
Détournez ces fléaux, unis pour m'accabler.
Il en eſt encor temps. Le Caſtillan rebelle,
Pour peu qu'il ſoit flatté, par orgueil eſt fidèle.
Ah ! ſi vous oppoſiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos ſujets !
En ſpectacle à l'Eſpagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis ſupporter l'horreur d'être haïe.

Digitized by Google

Je crains en vous parlant de réveiller en vous
L'affreuſe impreſſion d'un ſentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Conſultez votre gloire, & jugez-vous vous-même.

DON PÈDRE.

J'ai peſé chaque mot, & je prends mon parti.
(*à ſa ſuite.*)
Déchaînez Tranſtamare, & qu'on l'amène ici.

LÉONORE.

Prenez garde, cher prince, arrêtez.... ſa préſence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DON PÈDRE.

C'eſt trop de crainte; & vous vous abuſez.

LÉONORE.

J'en reſſens, il eſt vrai.... C'eſt vous qui la cauſez.

SCÈNE III.

DON PÈDRE, LÉONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DON PÈDRE.

APPROCHE, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur & ma vie,
Eſclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil ſe baiſſe enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends.... mais écoute.

Digitized by Google

Tu connais cet uſage en Eſpagne établi,
Qu'aucun roi de mon ſang n'oſe mettre en oubli.
A ſon couronnement une nouvelle reine,
Oppoſant ſa clémence à la juſtice humaine,
Peut ſauver à ſon gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reſte des mortels,
L'équité vengereſſe au ſupplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore!

DON PÈDRE.

Elle ordonne
Que, malgré tes forfaits, malgré toutes les loix,
Et malgré l'intérêt des peuples & des rois,
Ton monarque outragé daigne te laiſſer vivre;
J'y conſens.... Vous, ſoldats, ſoyez prêts à le ſuivre,
Vous conduirez ſes pas dès ce même moment
Juſqu'aux lieux deſtinés pour ſon banniſſement.
Veillez toujours ſur lui, mais ſans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon juſte avantage.
Tout indigne qu'il eſt du ſang dont il eſt né,
Ménagez de mon père un reſte infortuné....
En eſt-ce aſſez, Madame, êtes-vous ſatisfaite?

LÉONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier ſénat ſe jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une ſage clémence au juſte châtiment.
Le ſénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il ſaura révérer, & même aimer un maître;

Digitized by Google

Vous le verrez tomber aux genoux de ſon roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe; & le ſénat & moi
Nous ne deſcendrons point encore à ces baſſeſſes.
Vous pouvez, d'un tyran ménageant les tendreſſes,
Céder à cet éclat ſi trompeur & ſi vain
D'un ſceptre malheureux qui tombe de ſa main.
Il peut dans les débris d'un reſte de puiſſance
M'inſulter un moment par ſa fauſſe clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va ſe voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû ſe hâter. Jouiſſez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le ſort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle, il paſſe, il vous conduit
Dans le fond de l'abîme où votre erreur vous ſuit.

DON PÈDRE.

Qu'on le remène; allez; qu'il parte & qu'on le ſuive.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, LÉONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, Suite.

MONCADE.

SEIGNEUR, en ce moment, Gueſclin lui-même arrive.

LÉONORE.

O ciel!

TRANSTAMARE, *en ſe retournant vers Don Pèdre.*

Je ſuis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus Don Pèdre au rang des rois.
Frappe avant de tomber, verſe le ſang d'un frère:
Tu n'as que cet inſtant pour ſervir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Oſes-tu?

DON PÈDRE.

C'eſt en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main:
Tu n'en étais pas digne, & ton deſtin s'apprête;
C'eſt le glaive des loix que je tiens ſur ta tête.
(*on emmène Tranſtamare.*) (*à Moncade.*)
Qu'on l'entraîne.... Et Gueſclin?

MONCADE.

Il eſt près des remparts,
Le peuple impatient vole à ſes étendards.
Il invoque Gueſclin comme un dieu tutélaire.

LÉONORE.

Quoi! je vous implorais pour votre indigne frère!

Digitized by Google

Mes ſoins trop imprudens voulaient vous réunir!
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême?

DON PÈDRE.

Que faire? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, & dès ce même jour,
Au prix de tout mon ſang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier français en ces murs le devance,
Et pour ſon général il demande audience....

DON PÈDRE.

Cette offre me ſurprend, je ne puis le céler:
Quoi! lorſqu'il faut combattre, un Français veut parler?

MONCADE.

Il eſt ambaſſadeur & général d'armée.

DON PÈDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Eſpagne eſt ſemée,
Il eſt plus fier qu'habile; & dans cet entretien
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.
Je connais ſa valeur, & j'en prends peu d'alarmes;
En Caſtille, avec lui, j'ai meſuré mes armes;
Il doit s'en ſouvenir: mais puiſqu'il veut me voir
Je ſuis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, ſoit aux champs de la gloire.
(à Léonore.)
Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.

Digitized by Google

Je pouvais, j'aurais dû dans cette auguſte fête
De mon lâche ennemi vous préſenter la tête,
Sur ſon corps tout ſanglant recevoir votre main;
Mais je ne ſerai pas ce Don Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée:
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai ſu mériter
Ce trône & cette main qu'on m'oſe diſputer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PÈDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi ! vous vous exposiez à ce nouveau danger ?
Quoi ! Don Pèdre, autrefois si prompt à se venger,
De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête !

DON PÈDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût souillé du sang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Transtamare ;
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français
Dont le premier exploit & le premier succès
Sont de vous enlever, par un sanglant outrage,
Ce prisonnier d'Etat qui vous servait d'otage.
Jugez de quel espoir le sénat est flatté,
Comme il est insolent avec sécurité,
Comme au nom de Guesclin sa voix impérieuse
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuse !
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Présent si digne d'elle, & peut-être fatal),
Orné son front modeste où la vertu réside,
D'arrogans factieux une troupe perfide

Digitized by Google

Abjurait votre empire, & preſque ſous vos yeux
Elevait Tranſtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Gueſclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans ſon camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Caſtille envoyé de Paris.
Il commande, il s'érige un tribunal ſuprême,
Où lui ſeul va juger la Caſtille & vous-même.
Scipion fut moins fier & moins audacieux,
Quand il nous apporta ſes aigles & ſes dieux.
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'agiſſant en maître,
Il prétende appaiſer les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais, vous ayant inſulté,
Et qu'armé contre vous il propoſe un traité.

DON PÈDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Gueſclin ſe montre & ſe déploie
Comme un reſſort puiſſant avec art préparé,
Qu'un maître induſtrieux fait mouvoir à ſon gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu ſais comme on les nomme;
Charle a le nom de ſage, & Gueſclin de grand homme.
Et qui ſuis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambaſſadeur,
Qui, m'oſant outrager, à ma foi ſe confie.
Plus d'un roi s'eſt vengé par une perfidie:
Et les ſuccès heureux de ces grands coups d'Etat,
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.

Digitized by Google

Dans mes emportemens & dans mes passions
Je respecte plus qu'eux les droits des nations.
J'ai déjà sur Guesclin ce premier avantage ;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, & non m'humilier.
Je suis roi, cher ami, mais je suis chevalier ;
Et si la politique est l'art que je mépriſe,
On rendra pour le moins justice à ma franchise.
Mais sur-tout Léonore est-elle en sûreté ?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il est exécuté.
La garde castillane est rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi sur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés
En défendent l'approche aux mutins dispersés.
Vos soldats sont postés dans la ville sanglante ;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Transtamare, & d'un fier étranger.

DON PÈDRE.

Je n'ai point envoyé Transtamare au supplice !...
Mon épée est plus noble & m'en fera justice.
Sous les yeux de Guesclin je vais le prévenir.
Va, c'est dans les combats qu'il est beau de punir....
Je regrette, il est vrai, dans cette juste guerre,
Ce fameux Prince noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt & qui gémit,
Après tant de combats, d'expirer dans son lit.

Digitized by Google

C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme; & Don Pèdre aujourd'hui,
Heureux ou malheureux, ſera digne de lui....
Mais je vois s'avancer une foule étrangère
Qui ſe joint ſous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui ſemble annoncer un miniſtre de paix:
C'eſt Gueſclin qui s'avance au gré de mes ſouhaits.
Ami, près de ton roi, prends la première place.
Voyons quelle eſt ſon offre, & quelle eſt ſon audace.

SCÈNE II (a).

DON PÈDRE *ſe place ſur ſon trône*, MENDOSE *à côté de lui avec quelques grands d'Eſpagne.* GUESCLIN, *après avoir ſalué le roi qui ſe lève, s'aſſied vis-à-vis de lui. Les gardes ſont derrière le trône du roi, & des officiers français derrière la chaiſe de Gueſclin.*

GUESCLIN.

SIRE, avec sûreté, je me préſente à vous,
Au nom d'un roi puiſſant de ſon honneur jaloux,

(a) Si une très-belle ſcène & quelques détails heureux ont ſuffi pour conſerver juſqu'à nos jours au théâtre la tragédie de Sertorius, très-peu intéreſſante d'ailleurs, pourquoi cette belle ſcène entre du Gueſclin & Don Pèdre n'engagerait-elle pas les comédiens à repréſenter la pièce? Nous convenons qu'elle eſt faible, ſur-tout ſi on la com-

Digitized by Google

Qui d'un vaſte royaume eſt aujourd'hui le père,
Qui l'eſt de ſes voiſins, qui l'eſt de votre frère,
Et dont la généreuſe & prudente équité
N'a fait verſer de ſang que par néceſſité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre.
Faut-il enſanglanter, faut-il calmer la terre?
C'eſt à vous de choiſir. Je viens prendre vos loix.

DON PÈDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguſte maître,
Qui, ſans m'en avertir dévaſtant mes Etats,
Me demande la paix par vingt mille ſoldats.

---

pare aux meilleurs ouvrages de l'auteur: mais le mérite de Sertorius n'eſt-il pas auſſi très-inférieur aux chefs-d'œuvre de Corneille? Ne prenons pour objet de comparaiſons dans les tragédies de Voltaire, qu'Adélaïde du Gueſclin, par exemple, que l'on repréſente très-ſouvent: Don Pèdre eſt-il plus inférieur à cette pièce que Sertorius ne l'eſt à Cinna? il y a ſans doute plus de feu, plus de mouvement, plus de rapidité d'action dans Adélaïde; mais Voltaire eſt-il donc entiérement éclipſé dans Don Pèdre? N'y retrouve-t-on pas quelques traces de ſon grand caractère? Des idées philoſophiques, mûries par l'expérience, & toujours précieuſes à quiconque éprouve le beſoin de penſer; enfin la vieilleſſe d'un écrivain tel que lui, ne vaut-elle pas mieux que l'eſſor prématuré de tant de jeunes auteurs, qui ne ſe préſentent ſi intrépidement ſur la ſcène, que parce qu'ils en ignorent & les difficultés & les dangers?

Digitized by Google

Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare?...
(*il se lève, Guesclin se lève aussi.*)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, Seigneur, & je le sers.

DON PÈDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre?

GUESCLIN.

Mon roi l'est.

DON PÈDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous! qui vous fait juge entre mon peuple & moi?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
Que votre père Alfonse en fermant la paupière
Chargea d'exécuter sa volonté dernière.
Le vainqueur des Anglais sur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DON PÈDRE.

De l'amitié des rois l'univers se défie:
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il?

GUESCLIN.

La justice, Seigneur.

DON PÈDRE.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,

Digitized by Google

Ont des ſens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en ſerai l'interprète, & vous allez m'entendre.
Rendez à votre frère, injuſtement proſcrit,
Léonore & les biens qu'un père lui promit,
Tous ſes droits reconnus d'un ſénat toujours juſte,
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguſte;
Des états caſtillans n'uſurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix:
C'eſt-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle eſt à ce prix votre ami véritable.

DON PÈDRE.

Inſtruit de ſes deſſeins, & non pas effrayé,
Je préfère ſa haine à ſa fauſſe amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle inſolent qu'il appelle mon frère,
Je ſais qu'il n'a donné ces ſecours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Diviſez pour régner, voilà ſa politique:
Mais il en eſt une autre où Don Pèdre s'applique;
C'eſt de vaincre: & Gueſclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Tranſtamare, oſez-vous déclarer
Que vous lui deſtinez la main de Léonore?...
Léonore eſt ma femme.... Apprenez plus encore:
Sachez que votre roi, qui ſemble m'accabler,
Des ſecrets de mon lit ne doit point ſe mêler;
Que de l'hymen des rois Rome n'eſt point le juge.
Je demeure ſurpris que pour dernier refuge,

Digitized by Google

Au tribunal de Rome on oſe en appeller,
Et qu'un guerrier français s'abaiſſe à m'en parler.
Oubliez-vous, Monſieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome, & ſon pouvoir ſuprême,
Extorquer ſes tributs, rançonner ſes Etats,
Et forcer ſon pontife à payer vos ſoldats?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a ſu connaître
Et ſéparer les droits du monarque & du prêtre.
Mais peu fait pour toucher ces reſſorts délicats,
Je combats pour mon prince, & je ne l'inſtruis pas.
Qu'on ait lancé ſur vous ce qu'on nomme anathême,
Que l'épouſe d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidèle
D'un roi l'ami de Rome, & qui s'arme pour elle.
On va verſer le ſang, & l'on peut l'épargner :
Fléchiſſez, croyez-moi, ſi vous voulez régner.

DON PÈDRE.

J'entends : vous exigez ma prompte déférence
A ces reſcrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ſes pieds ſuivant ſes intérêts ;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice !
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéiſſe !
Ecoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris,

Digitized by Google

Si l'un de mes ſoldats diſait à votre maître :
« Sire, cédez le trône où Dieu vous a fait naître,
» Cédez le digne objet pour qui ſeul vous vivez ;
» Et de tous ces tréſors à vos mains enlevés
» Enrichiſſez un traître, un fils d'une étrangère,
» Indigne de la France, indigne de ſon père.
» Gardez-vous de donner vos ordres abſolus
» Pour former des ſoldats, pour lever des tributs,
» Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne ;
» Remettez au ſénat les droits de la couronne,
» Et Don Pèdre à ce prix veut bien vous protéger »....
Votre maître, à ce point ſe ſentant outrager,
Pourrait-il écouter ſans un peu de colère
Ce diſcours inſultant d'un ſoldat téméraire ?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambaſſadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne juſtifierait l'orgueil & l'imprudence
De donner des leçons & des loix à la France.
Charles s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonſe dictés ;
Ils ont rendu mon roi le tuteur & le père
De celui que Don Pèdre eût dû traiter en frère.

DON PÈDRE.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier,
Qu'il vous coûte en ſecret de le juſtifier !
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince eſt-il juſte ?

GUESCLIN.

Digitized by Google

GUESCLIN.

Un ſujet doit le croire.
Je ſuis ſon général, & le ſers contre tous,
Comme je ſervirais ſi j'étais né ſous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, & j'attends la réponſe;
Donnez-la ſans réſerve; il faut vous conſulter.
Je viens pour vous combattre, & non pour diſputer.
Vous m'appellez ſoldat; & je le ſuis ſans doute.
Ce n'eſt plus qu'en ſoldat que Gueſclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DON PÈDRE.

Vous l'aviez dû prévoir; & vous n'en doutez plus.
Je vous refuſe tout, excepté mon eſtime.
Je conſidère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour ſon roi par zèle & par honneur;
Mais je ne puis en vous ſouffrir l'ambaſſadeur.
Portez à vos Français les ordres deſpotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Sème en paix la diſcorde entre les étrangers.
Sa ſourde ambition, qu'on appelle prudence,
Croit ſur mon infortune établir ſa puiſſance.
Il viole chez moi les droits des ſouverains,
Qu'il a dans ſes Etats ſoutenus par vos mains.
Pour vous, noble inſtrument de ſa froide injuſtice,
Vous, dont il acheta le ſang & le ſervice,
Vous, chevalier breton, qui m'oſez préſenter
Un combat généreux qu'il n'oſerait tenter,

Digitized by Google

Votre valeur me plaît, quoique très-indiscrète;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, & m'y fit prisonnier;
Je ne l'oublierai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DON PÈDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,
Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix & des lieux & du temps;
La route a dû lasser vos braves combattans.
En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille (*)?

GUESCLIN.

Dès ce moment, Seigneur, & sous cette muraille.
A vous voir d'assez près j'ai su les préparer:
Et cet honneur si grand ne peut se différer.

(*) C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse, fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux Français envoyèrent demander le jour & le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. Bijorix, roi ou général des Cimbres, demanda le jour & le lieu de la bataille à Marius, qui, craignant qu'un refus ne parût aux barbares une marque de timidité & n'augmentât leur courage, lui assigna le sur-lendemain, & la plaine de Verceil.

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Marchons, & laiſſons-là ces diſputes frivoles,
Venez revoir encor les lances eſpagnoles.
Mais juſqu'à ce moment de nous deux ſouhaité,
Uſez ici des droits de l'hoſpitalité.....
Cher Mendoſe, ayez ſoin qu'une de vos eſcortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.
(*à Gueſclin*).
Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Eſt pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je puſſe avec quelque juſtice,
Sire, ne la tirer que pour votre ſervice!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Succomberai-je enfin ſous tant de coups du ſort?
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort....
Un époux que j'adore & que ſa deſtinée
Fait voler aux combats, du lit de l'hyménée....
Un peuple gémiſſant dont les cris inſenſés
M'imputent tous les maux ſur l'Eſpagne amaſſés....
De Tranſtamare enfin la déteſtable audace,
Dont le fer me pourſuit, dont l'amour me menace....
Ai-je une ame aſſez forte, un cœur aſſez altier
Pour contempler mes maux & pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeuneſſe,
Je ne me connaiſſais qu'en ſentant ma faibleſſe.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité,
Mon eſprit s'affermit contre l'adverſité.
Il me ſemble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime Don Pèdre & plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre ſexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Sur-tout l'amour en donne; & d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide:
Il développe en nous d'étonnantes vertus,
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.

Digitized by Google

L'amour élève l'ame ; & faibles que nous ſommes,
Nous avons ſu donner des exemples aux hommes.

LÉONORE.

Ah ! je me trompe, Elvire ; un noir abattement
A cette fermeté ſuccède à tout moment....
Don Pèdre, cher époux ! que n'ai-je pu te ſuivre,
Et tomber avec toi ſi tu ceſſes de vivre !

ELVIRE.

A vaincre Tranſtamare il eſt accoutumé.
Que votre cœur ſenſible un moment alarmé
Reprenne ſon courage & ſa mâle aſſurance.

LÉONORE.

Oui, Don Pèdre, il eſt vrai, me rend mon eſpérance.
Mais Gueſclin !

ELVIRE.

Vous pourriez redouter ſa valeur ?

LÉONORE.

Je brave Tranſtamare, & crains ſon protecteur.
Si Don Pèdre eſt vaincu, ſa mort eſt aſſurée.
Je le connais trop bien : ſa main déſeſpérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera ſon ſein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tombet dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel eſt juſte ; il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,
Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément ſon monarque & ſon frère.

Digitized by Google

LÉONORE.

Quoique le ciel ſoit juſte, il permet bien ſouvent
Que l'iniquité règne, & marche en triomphant:
Et ſi pour nous venger, Elvire, il ne nous reſte
Que le recours du faible au jugement céleſte,
Et l'eſpoir incertain qu'enfin dans l'avenir,
Quand nous ne ſerons plus, le ciel ſaura punir;
Cet avenir caché, ſi loin de notre vue,
Nous conſole bien peu quand le préſent nous tue.
Pardonne, je m'égare; & le trouble & l'effroi,
Plus forts que la raiſon, m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce paſſage rapide
De l'excès du courage au déſeſpoir timide.
Telle eſt donc la nature!... il me faut donc lutter
Contre tous ſes aſſauts!... & je veux l'emporter!
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulant dans la pouſſière,
Des peuples, des ſoldats, les confuſes clameurs,
Et les chants d'allégreſſe & les cris des vainqueurs?...
Le tumulte redouble, & l'on me laiſſe, Elvire....
Je ne me ſoutiens plus.... on vient à moi.... j'expire.

ELVIRE.

C'eſt Mendoſe, c'eſt lui; c'eſt l'ami de ſon roi.
Il paraît conſterné.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LÉONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, reine, cédez à nos destins contraires;
Fuyez, s'il en est temps, du palais de vos pères.
Il doit vous faire horreur.

LÉONORE.

Ah! c'en est fait enfin!
Transtamare est vainqueur!

MENDOSE.

Non, c'est le seul Guesclin;
C'est Guesclin dont le bras & le puissant génie
Ont soumis la Castille à la France ennemie.
Henri de Transtamare indigne d'être heureux
Ne fait qu'en abuser,... & par un crime affreux....

LÉONORE.

Quel crime? Ah, juste Dieu!
(*elle tombe dans son fauteuil.*)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffisait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu sous ses pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros français apprit de l'Angleterre.

Digitized by Google

Gueſclin avec le temps s'eſt formé dans cet art
Qui conduit la valeur, & commande au haſard.
Don Pèdre était guerrier, & Gueſclin capitaine.
Hélas! diſpenſez-moi, trop malheureuſe reine,
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triſte ſuccès à nos neveux fatal,
Faiſant paſſer le ſceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le ſort de la Caſtille.
Par ſa valeur trompé, Don Pèdre s'eſt perdu:
Sous ſon courſier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean ſubi la deſtinée.
Il tombe, on le ſaiſit.

LÉONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?
(*en ſe relevant.*)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Gueſclin le reçoit dans ſes bras,
Il étanche ſon ſang, il le plaint, le conſole,
Le ſert avec reſpect, engage ſa parole
Qu'il ſera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince abſolu de ſa cour entouré.
Alors il le préſente à l'heureux Tranſtamare....
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare,
Ivre de ſon bonheur, aveugle en ſon courroux,
A tiré ſon poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu ſur le ſable....
Fuyez, dis-je, évitez l'aſpect épouvantable

Digitized by Google

De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monstre assassin qui vous osait aimer.

LÉONORE.

Moi fuir !... & dans quels lieux !... O cher & saint asyle!
Où je devais mourir oubliée & tranquille,
Recevras-tû ma cendre ?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime & leur cacher vos pleurs.
Tout blessé que je suis, le courage & le zèle
Donnent à la faiblesse une force nouvelle.

LÉONORE.

C'en est trop.... cher Mendose.... ayez soin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps presse, acceptez mes fidèles secours,
Regagnons vos Etats, ces biens de vos ancêtres.

LÉONORE.

Moi des biens, des Etats !... Je n'ai plus que des maîtres.
Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, & que je meure en paix....
Ah ! Don Pèdre !...

(*elle retombe.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LÉONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

ARRÊTEZ. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendoſe, & qu'on veille autour d'elle....
Madame, c'eſt ici que je viens rappeller
Des ſermens qu'un tyran vous a fait violer.
Vous n'êtes plus ſoumiſe au joug honteux d'un traître,
Qui, perfide envers moi, vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Caſtille à tant d'autres Etats
Envahis par Don Pèdre & gagnés par mon bras:
Le diadême & vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main eſt toujours prête
A mettre à vos genoux trois ſceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur & le ſort m'ont remis.
Rome me les donnait par ſes décrets auguſtes
Que le ſuccès confirme & rend encor plus juſtes.
J'ai pour moi le ſénat, le pontife, les grands,
Le jugement de Dieu qui punit les tyrans....
C'eſt lui qui me conduit au trône de Caſtille,
C'eſt lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui ſanctifiera les droits que j'ai ſur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
Mais puiſqu'un ennemi m'enleva Léonore,

Digitized by Google

Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Lorſque j'ai combattu vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune ou ſervez ſous mes loix.

LÉONORE, *ſe ſoulevant ſur le ſiége où elle eſt penchée.*

Entre ces deux partis il eſt un autre choix,
Qui demande peut-être un peu plus de courage....
Il pourrait effrayer & mon ſexe & mon âge....
Il eſt coupable.... affreux.... mais vous m'y réduiſez....
Le voici.

(*elle ſe tue.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV & dernière.

LÉONORE *renverſée dans un fauteuil*, ELVIRE *la ſoutenant*, TRANSTAMARE & ALMÈDE *auprès d'elle*, GUESCLIN & *la Suite au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux ſeraient-ils abuſés?
Don Pèdre aſſaſſiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE, *courant à Léonore.*

Tu meurs!... ô jour ſanglant d'horreur & d'épouvante!

LÉONORE.

Laiſſe-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton ſecours....
(*elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)
A ta ſeule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'eſt lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où ſuis-je? & qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel (*a*)
Aurait dû prévenir d'un ſupplice éternel....

(*a*) Du Gueſclin fait éclater dans ces reproches toute la dignité d'un grand caractère; Tranſtamare eſt humilié & puni autant qu'un tyran peut l'être.

Digitized by Google

Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire aſſidus,
Des ſuppôts du menſonge à vos ordres vendus;
Qui tous diſſimulant une action ſi noire,
Se déshonoreront pour ſauver votre gloire:
Moi, qui n'ai jamais ſu ni feindre ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, & ce coup déteſtable
Envers l'honneur & moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avait pardonné!
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître;
Et je vous punirais ſi j'oſais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir,
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puiſſe Dieu par pitié pour vos triſtes ſujets
Vous donner des remords égaux à vos forfaits!
Puiſſiez-vous expier le ſang de votre frère!
Mais puiſque vous régnez, mon cœur en déſeſpère (*a*).

(*a*) Que ce vers plein de ſens fait bien ſentir la triſte condition des rois! Les occaſions, les moyens de faire le mal naiſſent, pour ainſi dire, autour d'eux; ils ne ſont impuiſſans que pour le réparer. En liſant dans les Scythes cet adieu de Sozame à Athamare:

Va, règne, malheureux!

nous nous étions rappellés l'adieu de du Gueſclin à Don Pèdre.

Digitized by Google

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné....
Léonore & mon frère, & Dieu m'ont condamné.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIETE,

Jouée à la campagne en 1767.

Digitized by Google

PREFACE

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

La célèbre Ninon l'Enclos, peinte par Voltaire qui avait pu en conſerver quelque ſouvenir, ſemblait promettre un ouvrage intéreſſant, & l'auteur n'en a pas fait de plus faible (voyez la note placée à la quatrième ſcène du troiſième acte). Le déclin de ſon âge ne s'était fait ſentir à ce degré dans aucune de ſes tragédies : c'eſt que ce dernier genre était véritablement le ſien, au lieu que la comédie ne fut jamais pour lui qu'un ſimple amuſement.

Si l'on conſidère, ſous le ſeul rapport commun qui pouvait être entre eux, Voltaire & Molière comme philoſophes, on ſentira que le caractère de leur philoſophie n'avait aucune reſſemblance. D'Alembert l'avait très-bien obſervé dans un parallèle qu'il fit de ces deux grands hommes, & dont on ne ſaiſit d'abord ni l'à-propos, ni la juſteſſe. Molière, dit-il, était au ſpectacle un philoſophe-obſervateur qui démêlait avec fineſſe les travers de ſes

Digitized by Google

ſemblables, & les corrigeait avec gaieté en les faiſant rire les uns des autres; Voltaire un philoſophe ſenſible qui compâtit à leurs erreurs, à leurs faibleſſes, qui les éclaire, les conſole, & leur apprend à s'aimer.

A cette différence très-marquée, M. de Condorcet en ajoute une autre qui nous ſemble expliquer plus heureuſement encore pourquoi Voltaire n'avait eu dans la comédie que des ſuccès médiocres : c'eſt qu'il avait à un très-haut degré le talent de ſaiſir le ridicule des opinions, mais non celui des caractères ; le ſeul pourtant qui, mis en action, ſoit vraiment propre au genre comique.

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'ABBÉ de Châteauneuf, auteur du Dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante :

« Molière nous cita mademoiſelle Ninon de » l'Enclos, comme la perſonne qu'il connaiſſait ſur » qui le ridicule faiſait une plus prompte impreſ- » ſion, & nous apprit qu'ayant été la veille lui » lire ſon Tartuffe (ſelon ſa coutume de la con- » ſulter ſur tout ce qu'il faiſait), elle l'avoit payé » en même monnaie par le récit d'une aventure » qui lui était arrivée avec un ſcélérat à-peu-près » de cette eſpèce, dont elle lui fit le portrait avec » des couleurs ſi vives & ſi naturelles, que ſi ſa » pièce n'eût pas été faite, nous diſait-il, il ne » l'auroit jamais entrepriſe, tant il ſe ſerait cru » incapable de rien mettre ſur le théâtre d'auſſi » parfait que le Tartuffe de mademoiſelle l'Enclos ».

Suppoſé que Molière ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot, ſi vive & ſi brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à compoſer ſa comédie du Tartuffe s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le ſien eût vu tout d'un coup dans le ſimple récit de Ninon de quoi conſtruire ſon inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la ſaine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs, il y a, comme on ſait, une prodigieuſe différence

Digitized by Google

entre raconter plaiſamment, & intriguer une comédie ſupérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, ſans être la matière d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui demandai ſi c'étaient des gages de ſes débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faiſait jamais de marché qu'en préſence du crucifix. Je lui répartis qu'en ce cas un ſeul ſuffiſait, & que je lui conſeillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi ſur l'eſcalier, & me dit, en faiſant le ſigne de la croix, que ſi je pouvais l'aſſurer que je n'avais point eu de mauvaiſes intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conſcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il ſe réſolut donc à me prêter ſur gages à dix pour cent pour ſix mois, retint les intérêts pardevers lui, & au bout des ſix mois il diſparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, ſon ton de voix, toutes ſes allures étaient ſi comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiſtoriette. Mais certainement ſi j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus inſipides.

Digitized by Google

Il en eſt peut-être ainſi de la comédie du Dépoſitaire. Le fonds de cette pièce eſt ce même conte que mademoiſelle l'Enclos fit à Molière. Tout le monde ſait que Gourville ayant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très-dévot (*a*), le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidellement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiſelle l'Enclos racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théatral; nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a

(*a*) C'était, dit-on, un pénitencier de Notre-Dame. Gourville, à ſon retour, alla d'abord chez le pénitencier, qui eut l'air de ne ſavoir de quel dépôt il voulait lui parler. D'après l'infidélité de ce ſaint homme, il n'oſait ſe préſenter chez Ninon; elle ſe douta de ce qui pouvait le retenir, & elle lui dit, en lui remettant ſon argent: « J'ai pu paſſer » pour une femme galante; mais vous ſaviez du moins » que je n'étais pas prêtre ».

Digitized by Google

plus d'ivrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On ſait que Chapelle s'enivrait preſque tous les jours. Boileau même, dans ſes premières ſatires, le ſobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers ; ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable (*a*).

Nous donnons ſeulement cette pièce comme un monument très-ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait Ninon ſur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 121 :

« Comme le premier uſage qu'elle a fait de ſa » raiſon a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, » elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y » avoir qu'une même morale pour les hommes » & pour les femmes. Suivant cette maxime qui » a toujours fait la règle de ſa conduite, il n'y » a ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'indiſcrétion, la malignité, l'envie, & tous les autres défauts, qui, » pour être ordinaires aux femmes, ne bleſſent » pas moins les premiers devoirs de la ſociété.

(*a*) Nous ne connaiſſons dans Boileau aucun de ces détails qui ſeraient aujourd'hui inſupportables, comme le prétend Voltaire. Horace parle, dans ſes ſatyres, de cabaretiers & de quelque choſe de pis ; il ne diſſimule pas ſon goût pour le vin de Falerne, & nous ne voyons pas qu'on lui en ait fait un reproche.

Digitized by Google

» Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger des » paſſions ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes, » l'engage auſſi, par une ſuite néceſſaire, à ne » les pas condamner plus ſévérement dans l'un » que dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par » exemple, qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'au- » torité de l'opinion dans l'injuſtice qu'ont les » hommes de tirer vanité de la même paſſion » à laquelle ils attachent la honte des femmes, » juſqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt leur » unique crime, de la même manière qu'on réduit » auſſi leurs vertus à une ſeule, & que la pro- » bité, qui comprend toutes les autres, eſt une » qualification auſſi inuſitée à leur égard que ſi » elles n'avaient aucun droit d'y prétendre ».

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, & ſur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle Ninon l'Enclos. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans; très-bien miſe, grand caractère du haut-comique (*a*).

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaiſe perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, peſant ſes paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empeſé, & déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mme AGNANT, habillée & coëffée à l'antique; bourgeoiſe acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien
PICARD, } goût.

La ſcène eſt chez mademoiſelle Ninon l'Enclos, au Marais.

(*a*) Voilà les coſtumes des différens perſonnages tracés avec beaucoup de ſoin; les lecteurs jugeront ſi la pièce méritait que l'auteur prît cette peine.

Digitized by Google

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſouffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe;
Je touche à mon hiver, & c'eſt mon paſſe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil; voilà tout ce que j'aime;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.

Digitized by Google

Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe;
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute vous flattez & le père & la mère,
Et juſqu'à l'avocat: c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du temps,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent,
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent;
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Digitized by Google

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pie-grièche;
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-ſots voiſins le fidèle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits:
C'eſt un mal néceſſaire, & que ſouvent j'eſſuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils ſoient, ſera toujours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage,
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en diſent l'Aſtrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite (*).
J'ai vu des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.

(*) Ce ſont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Digitized by Google

Je fus, & tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus conſtante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ſes ſoins; ſans lui je n'aurais rien.
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance :
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens,
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monſieur Garant, pourra ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bâiller.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

Digitized by Google

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime;
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,
Pour deux cents mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir; il l'a dit devant moi;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de ſermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je ſuis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je ſuis fidèle à mes promeſſes;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtreſſes;
Je bois ſans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

Digitized by Google

NINON.

Il eſt un temps pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage & profond, ſa conduite eſt auſtère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère;
Il mépriſe le monde : eh bien, qu'il ſoit un jour
Pour prix de ſes vertus marguillier à ſon tour;
Et que monſieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui ſeul me concerne,
C'eſt le plaiſir; l'argent, voyez-vous, ne m'eſt rien;
Je ſuis aſſez content d'un honnête entretien.
L'avarice eſt un monſtre; & pourvu que je puiſſe
Supplanter l'avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux & joyeux.
Pour monſieur votre aîné, c'eſt un fou ſérieux :
Un précepteur maudit, maîtriſant ſa jeuneſſe,
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.

Digitized by Google

Je ris lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait (*a*).

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige:.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

Je me ſuis fait attendre.
Le temps, vous le ſavez, eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

(*a*) Memnon conçut un jour le projet inſenſé d'être parfaitement ſage : voilà le début d'un conte charmant de Voltaire. On voit qu'il avait eu le deſſein de le mettre en action dans le perſonnage de l'aîné Gourville, & l'on ne conçoit pas comment d'un ſi joli conte il put faire un épiſode de comédie ſi inſipide.

Digitized by Google

M. GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

Le

Digitized by Google

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monſieur l'aumônier, vous ſavez que céans
Il eſt, ainſi qu'ailleurs, de jeunes indigens;
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.
Vous n'avez pas, ſans doute, oublié vos promeſſes?

M. GARANT.

Vous ſavez que mon cœur eſt toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monſieur Gourville,
Si bon pour ſes amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut ſi bon pour moi,
Si généreux!... je ſais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la juſtice,
Ordonnent qu'un ami ſans réſerve accompliſſe
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'eſt parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefaiſant.*

Je me flatte, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, & ſur-tout j'ai l'idée

Digitized by Google

Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami ſi cher, ès mains de ſes enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes;
L'hónneur, la probité, le ſens & la raiſon
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien conſidérer ſi le droit eſt léſé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui: ſon teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, & n'a point de replique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

Digitized by Google

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre!
Tout est réglé, Monsieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon-père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les loix de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Digitized by Google

M. GARANT.

J'en ſuis perſuadé, Madame, je le crois;
C'eſt mon opinion.... mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du ſuccès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs myſtères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Liſette
Qu'elle m'apporte ici cette grande caſſette.
Elle ſait ce que c'eſt.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

Digitized by Google

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train;
De mauvais ſentimens.... une allure mauvaiſe.
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe....
Il ne ſe confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

M. GARANT.

Il eſt fort libertin : une trop grande aiſance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence....
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe ;
Point d'excès, mais ſon bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère ?

Digitized by Google

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires ;
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc !...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom ;
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui....

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédierons ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai....
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez le monde....

NINON.

Ah, Monsieur !

M. GARANT.

Vous avez la science profonde

Digitized by Google

Des ſecrètes façons dont on peut ſe pouſſer,
Être conſidéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrète.

NINON.

Et ſur-tout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un Laquais.

LISETTE.

Ah! la lourde caſſette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'eſt un vrai coffre-fort.

NINON.

C'eſt le très-faible reſte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeſte,
Etant contraint de fuir, Gourville me laiſſa;
Long-temps à ſon retour dans ce coffre il puiſa,
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ſes enfans le peu qu'il en demeure:
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.

Digitized by Google

Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que Monſieur faſſe un plus grand partage.

(on remporte le coffre)

LISETTE.

J'y cours, je ſais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON *à M. Garant.*

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon;
Vous le voyez, Monſieur.

M. GARANT.

Cela n'eſt pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dreſſés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs ſi preſſés?

Digitized by Google

M. GRRANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémiſſent.
Lorſque je ſuis abſent, tous les ſecours languiſſent.
Adieu....

(*il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légérement.

NINON.

Eh, ſi donc!

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à Madame....

(*bas à Ninon.*)

Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà ſéduit notre voiſine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu! le méchant!
Courtiſer une fille! ô ciel! eſt-il poſſible?

Digitized by Google

M. GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémiſſible !

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'eſt mauvais ſigne....

NINON *à M. Garant qui ſort.*

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCÈNE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous diſait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me ſemble,
Par pure probité nous mettre mal enſemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penſer à la fin
Que cet original eſt un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penſer ſans ſcrupule:
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec ſon verbiage & ſes fades propos,
Ce fat dans le quartier ſéduit les idiots.

Digitized by Google

Sous un amas confus de paroles oiſeuſes
Il penſe déguiſer ſes trames ténébreuſes.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens ſenſés :
Quiconque en parle trop n'en eut jamais aſſez.
Plus il veut ſe cacher, plus on lit dans ſon ame :
Et que ceci ſoit dit & pour homme & pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce monſieur Garant (*a*).

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Liſette,
Ma petite ambaſſade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu ſon contingent ?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Eſt-il bien ſatisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

(*a*) Ninon avait trop d'eſprit pour ſe permettre de pareils jeux de mots.

Digitized by Google

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les ſavans ſont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il eſt triſte & ſec!
Vous l'euſſiez vu courbé ſur un vieux livre grec;
Un bonnet ſale & gras qui cachait ſa figure,
De l'encre au bout des doigts compoſaient ſa parure;
Dans un tas de papier il était enterré ;
Il ſe parlait tout bas comme un homme égaré ;
De lui dire deux mots je me ſuis haſardée ;
Madame, il ne m'a pas ſeulement regardée.
(en élevant la voix.)
J'apporte de l'argent, monſieur, qui vous eſt dû ;
Monſieur, c'eſt de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monſieur, que ma maîtreſſe avait pour vous reçus.
Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monſieur, ils ſont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris ſoudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'eſt ſi vilain
Que de s'accoutumer à boire ſi matin ?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre ;
Voilà les ſacs, dit-il, & vous pouvez y prendre.

Digitized by Google

Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion :
Nous avons pris, Madame, avec diſcrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête ;
Et nous ſommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus biſarre ?

NINON.

Il en faut convenir, ſon caractère eſt rare.
La nature a conçu des deſſeins différens,
Alors que ſon caprice a formé ces enfans.
Un contraſte parfait eſt dans leurs caractères ;
Et le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi de tout mon pouvoir, je l'aime auſſi, Monſieur :
J'ai toujours remarqué, ſans trop oſer le dire,
Que vous aimez aſſez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains ;
Il a le cœur très-bon, je le ſais ; mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs & du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite & cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce monſieur Garant ſa pleine confiance
Alarme ma tendreſſe, accroît ma défiance :

Digitized by Google

Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée (*a*) :
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébêté,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains & dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderèse & de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,

(*a*) Voltaire était naturel par-tout, excepté dans ses comédies. *Laver sa tête aînée* est du même style que ce vers si bisarre de l'Enfant prodigue :

Lavons la tête à ce large visage.

Mais du moins, dans l'Enfant prodigue, on était dédommagé de ces bisarreries par de grandes beautés.

Digitized by Google

Un eſſai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, ſous ſon nom j'écris tous mes billets,
En ſon nom prudemment les meſſages ſont faits:
C'eſt un fort grand plaiſir que ce petit myſtère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez:
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés;
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien déjà dans la maiſon;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon;
Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre; le jeune GOURVILLE. *Tous deux arrivent & continuent la converſation : l'aîné eſt vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave perſonnage ?
Tu forces ton inſtinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la ſtupidité.
Qui peut donc contre toi t'inſpirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraſer les fleurs de ſes jardins,
De peur d'en ſavourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal ſociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi ſe refuſer à tout ?
Être ſans amitié, ſans plaiſirs & ſans goût,
C'eſt être un homme mort. Oh, la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! le teint jaune & l'œil creux,
Penſes-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde en attendant ſois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en priſon :

Eſt-ce

Digitized by Google

Eſt-ce monſieur Garant qui par ſon éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, ſonge à te réjouir ;
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, Monſieur ; j'en prévois trop la ſuite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaiſe fin.
Je ne puis plus ſouffrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales,
Il en peut arriver des choſes bien fatales :
Déjà monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère
De probité, d'honneur.... de vertu... de....

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà ſon beau ſtyle a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met diſcrètement la paix dans les familles ;
Il garde la vertu des garçons & des filles ;
Je voudrais juſqu'à lui, s'il ſe peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter,

Digitized by Google

Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi! tout seul, dans un désert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuſe & ſavante,
D'un eſprit tranſcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non ; mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs myſtiques ;
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidèle,
Monſieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine ?

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même ; & je veux, après cet entretien,
Ne hanter déſormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, ſecs, durs, atrabilaires.

Digitized by Google

Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un hermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embraſſant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

Je pleure ſur ſon ſort; le voilà qui s'abîme;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*il s'aſſied & ouvre un livre.*)
Que Garaſſe a raiſon! qu'il peint bien à mon ſens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les paſſions qui tourmentent la vie!
(*il lit encore.*)
C'eſt bien dit; oui, voilà le plan que je ſuivrai.
Du ſentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amuſemens, les ſpectacles, les belles.
(*il ſe lève.*)
Quel plaiſir noble & doux de haïr les plaiſirs!
De ſe dire en ſecret, me voilà ſans deſirs,
Je ſuis maître de moi, juſte, inſenſible, ſage,
Et mon ame eſt un roc au milieu de l'orage!
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces converſations, ces ſoupers, ces amis.
Je ſouris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.

Digitized by Google

Il plaît à tout le monde, il eſt tout fait pour lui.
C'en eſt trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conſerve à Ninon de la reconnaiſſance ;
Elle eut ſoin de nous deux au ſortir de l'enfance ;
Et malgré ſes écarts, elle a des ſentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais....
(*il ſe mord le doigt & fait une grimace effroyable*) (*a*).

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'aſyle ?

GOURVILLE l'aîné.

J'y ſuis très-réſolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété ;
Sortez-en promptement.... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monſieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en diſpoſerez.

(*a*) Nous ne devinons ni l'à-propos ni la plaiſanterie de cette grimace effroyable.

Digitized by Google

M. GARANT.

L'argent eſt inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point eſt profonde :
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Eh ! eh !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laiſſe ;
Vous voulez bien encore en être embarraſſé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'eſt fort bien penſé.

M. GARANT.

Or çà, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très-juſte & très-bon ; mais il eſt inutile ;
La maiſon eſt à vous ; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.

Digitized by Google

Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée (*a*),
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux;
Mais je ne me ſens pas l'ame encore aſſez forte
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux; mais l'honneur a ſes droits;
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je ſans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice?
Cela n'eſt-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce... un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait... tant je m'en ſens troubler.

(*a*) Voltaire reprochait à Corneille d'avoir employé, dans Théodore, l'expreſſion d'épouſe *impollue*. La maiſon *polluée* eſt au moins auſſi étrange, & n'eſt point amenée, comme on peut le voir, par le beſoin de la rime.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi!

M. GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains!... Grace au ciel, je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premiérement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance.
Nous avons concerté que de cette maiſon
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien ſecret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits ſans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée eſt profonde; oui, les dévots, les ſages
Sur le reſte du monde ont de grands avantages.
Je ſignerai demain.

Digitized by Google

M. GARANT.

Ce ſoir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout ſe moque de vous, laquais, cocher, ſervante;
Ils traitent la vertu de choſe impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A ſoin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eſt dreſſé. Cet honnête artifice
Eſt, comme vous voyez, dans l'exacte juſtice.
Signez ſur mon genou.

(*il lève ſon genou.*)

GOURVILLE l'aîné, *en ſignant.*

Je ſigne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de ſi prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce ſoir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis ſortir dès à préſent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Digitized by Google

M. GARANT.

Tout eſt bien ; & puis chez ma couſine,
Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine...
Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle eſt la perle du quartier :
Il eſt dans ſa maiſon de doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'eſt-là juſtement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer : vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans & vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre ;
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON *à Gourville l'aîné.*

Ah! ah! Monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie:
La solitude accable, & cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais!... j'espère....
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez: c'est fort bien fait.

Digitized by Google

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur !
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur ;
En savez-vous la cause ?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était & bisarre & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais ; vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment ;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre ;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant.... au mal porté ;
Faux.... avec fausseté. Ses allures secrètes,
Sombres....

Digitized by Google

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine:
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir;
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite:

Digitized by Google

De ſes cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monſieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous ſommes à plaindre ! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe :
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté ;
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous ?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage.... Ecoutez.... Cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe
Etait-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort :
Vous le ſavez aſſez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

Digitized by Google

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,
Madame Eſther (*a*), vous garde une amitié conſtante;
Et ſi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour ! moi, Monſieur ! que le ciel m'en préſerve !
Si j'ai quelques amis, il faut avec réſerve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, Monſieur, n'en uſons guères.

M. GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame, oui, vous avez raiſon;
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.

(*il s'approche un peu d'elle, & après un moment de ſilence.*)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je ſuis riche, il eſt vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON,

Je le crois bonnement.

(*a*) On devine, par le nom d'Eſther, que c'eſt de madame de Maintenon que l'auteur a voulu parler ici : mais ce qu'on ne devine pas, c'eſt comment une pareille pièce & de pareils perſonnages ont été conçus dans la tête de Voltaire.

Digitized by Google

M. GARANT.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh, oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
Que des prudes sur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune :
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien ?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser ?

M.

Digitized by Google

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'attraits:
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inſpirations de ces deſirs puiſſans;
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt temps en effet que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance:
Son joug effarouchait ma libre indépendance:
C'eſt un frein reſpectable: & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeuneſſe un tant ſoit peu légère:
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.

Digitized by Google

Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, & je penſe au ſolide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi : vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

M. GARANT.

Eh, mon Dieu, c'eſt par-là qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie eſt fauſſe; elle a pourtant du cours.
Que me ſont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls, & ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Digitized by Google

M. GARANT.

Ah ! vous me raviſſez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort ;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit !... quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez.... n'abuſez point de ma faible conquête....
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! & mais oui.... vos deſſeins concertés
Ne ſauraient, à mon ſens, être trop conſtatés.

M. GARANT.

Nos faits ſont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

Digitized by Google

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

M. GARANT.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON, *le contrefaiſant.*

Ce ſoir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON *ſeule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue!
Il ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le joue;
Tout abſorbé qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule affreux:
J'ai vu de ces gens-là qui ſe croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés:
Le monde avec plaiſir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être ſans doute;
Mais l'intérêt l'eſt plus, & ſouvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'eſt un malheureux lot:
Bien ſouvent, quoi qu'on diſe, un fripon n'eſt qu'un ſot.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, ſais-tu la plaiſante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien ſu le premier ? quelle eſt-elle ?

LISETTE.

Notre maîtreſſe enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'eſt donc pour cela que Madame eſt ſortie !
C'eſt pour ſe marier ?... J'ai ſouvent même envie,
Tu le ſais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un ſi digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les meſſieurs qui ſont dans l'opulence ;
Peu de choſe avec rien ne fait pas de l'aiſance ;
Et nous ſommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de Madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Eſt-il bien vrai, Liſette ?

LISETTE.

Et je t'épouſerai dès qu'elle ſera faite.

Digitized by Google

PICARD.

Bon ! attendons-nous-y ! quand le bien te viendra ;
D'autres amans viendront ; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure :
Elles n'épouſent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc ſe réſoudre d'attendre.
Et quel eſt ce Monſieur que Madame va prendre ?

LISETTE.

La peſte ! c'eſt un homme extrêmement puiſſant ;
Marguillier de paroiſſe, ayant beaucoup d'argent :
Sur ſon large viſage on voit tout ſon mérite,
Homme de bon conſeil, & qui ſouvent hérite
De gens qui ne ſont pas ſeulement ſes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ſes talens ;
Il eſt le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aiſément beaucoup de bien aux filles.
C'eſt ce monſieur Garant qui vient dans la maiſon.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il eſt gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien, que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme ſe marie.
Il m'a promis beaucoup.

Digitized by Google

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi ! c'eſt lui qu'aujourd'hui Madame épouſera ?

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que Madame aime ?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours ;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce Monſieur l'a quittée,
Et Madame auſſi-tôt en carroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vîte à préſent !
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai ſouvent
Entendu ma maîtreſſe, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps ; on ne rit pas toujours ;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.
La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie ;
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'appuie.

Digitized by Google

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que Madame ait choisi Monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi, j'ai des yeux : j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours ; je n'en sais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, insolent !

PICARD.

A ton tour, ma mignone,
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

Digitized by Google

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point ; allons, rendons bien net
De notre cher ſavant le ſale cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déjà maître de la maiſon ;
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? Madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher... Cocher, chez le notaire.
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc eſt-il allé ?

Digitized by Google

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-pieuſe, & de Garant couſine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'eſt un grand ſavant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triſte!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eſt bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorſions!

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel! ô juſte Ciel!

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

Digitized by Google

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards & les gestes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, Monsieur, tombé par terre ?

GOURVILLE l'aîné.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Eh, quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

Digitized by Google

LISETTE.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures ?

GOURVILLE l'aîné *s'aſſied.*

Je ne puis me tenir : ah ! Liſette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs & mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(*ils ſe mettent à ſes côtés & alongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE l'aîné.

Voulant reſter chez moi, monſieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez ſa couſine Aubert.

PICARD.

C'eſt une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diableſſe d'enfer !
Il y devait venir de ſavans perſonnages,
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages ;
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent
La choſe eſt très-commune, & le mal n'eſt pas grand.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue ; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente ;
Il sort, je reste seul ; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coëffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuierais.... J'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie !

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.

Digitized by Google

Je l'entendais parler, je la voyais ſourire,
Avec cet agrément que Sapho ſut décrire.
Vous connaiſſez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poiſon
Par l'oreille & les yeux ſurprenait ma raiſon.
Nous nous attendriſſons : monſieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je ſuis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, Monſieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux eſt très-fâcheux.
Il m'applique un ſoufflet : je ſuis aſſez colère ;
J'en rends deux ſur le champ : nous nous roulons par terre ;
L'un ſur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Liſette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en ſoit, meurtriſſans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;

Digitized by Google

Des oiſifs du quartier une foule accourue
Rempliſſait la maiſon, l'eſcalier & la rue.
On crie, on nous ſépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris ſur lui le ſoin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le ſcandale avec les coups reçus,
Je lui ſigne un billet encor de mille écus.
Ah, Liſette ! ah, Picard ! le ſage eſt peu de choſe !

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphoſe !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'eſſuyer,
Comment revoir jamais monſieur le Marguillier ?
Comment revoir Madame ?

PICARD.

Oh, Madame eſt très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de ſévérité ?

Digitized by Google

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE, *tout eſſoufflé.*

Ah, mon frère ! ah, Liſette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE *à Liſette à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(prenant Liſette à part.)
Liſette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire ſortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel ! madame Aubert ſerait dans la maiſon ?
Elle a donc pris pour moi bien de la paſſion !
Ah ! de grace, oubliez ma ſottiſe effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! paſſez-moi ma faute, elle eſt très-excuſable.
(allant à Liſette.)
Liſette, à mon ſecours.

PICARD.

Digitized by Google

PICARD.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?
(*Liſette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné, *ſur le devant.*

Eſt-ce une illuſion ? eſt-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte & j'avoue
Que je ſuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Liſette, il lui parle à l'oreille.*)
Picard, garde la porte.... Et toi.... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez ſur moi.

Le jeune GOURVILLE *à Liſette.*

Par ton ſeul ſavoir-faire
Tu ſauras amuſer & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ! ſon père & ſa mère ont l'obſtination
De me pourſuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en ſuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Liſette ſaura la mettre en ſûreté.
(*revenant à Gourville l'aîné.*)
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté

Digitized by Google

Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'eſt un trait de jeuneſſe, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuſer ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laiſſons madame Aubert ; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a ſu cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit ſi violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'eſt rien paſſé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidèle,
Je cours la conſoler, & je vous réponds d'elle.
(*il ſort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère eſt un bon cœur ; il oublie aiſément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel eſt cet homme en robe ?

Digitized by Google

SCÈNE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET *en robe.*

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empeſé, & ſe rengorgeant* (*a*).

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adreſſer à monſieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

(*a*) Cet avocat Placet, cette famille Agnant, & cette pitoyable intrigue mettent le comble au dégoût. Jamais Voltaire n'était deſcendu ſi bas, & ce n'eſt qu'à regret que nous nous ſommes permis quelques remarques ſur un ouvrage de cette faibleſſe.

Comment les éditeurs de Khell ne l'ont-ils pas ſupprimé? ils ont craint (& c'eſt ce que nous avons craint nous-mêmes) qu'on ne leur reprochât d'avoir trop pris ſur eux, en ſacrifiant une pièce entière de Voltaire, une pièce que non-ſeulement il avait eu la faibleſſe de publier, mais qu'il avait envoyée aux comédiens pour la faire repréſenter. Nous avouons cependant que nous nous ſerions mis au-deſſus de cette crainte, & à l'égard de cette pièce, & à l'égard de quelques autres qui ne ſont pas beaucoup meilleures, ſi nos libraires n'euſſent pas exigé de nous le théâtre complet de Voltaire. Ce qui peut leur ſervir d'excuſe, c'eſt qu'on imprime encore le théâtre complet de Corneille, & que peut-être c'eſt à la poſtérité ſeule de fixer le moment où l'on ne conſervera d'un auteur que ce qui peut véritablement l'honorer.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble ſerviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt ſans doute un docteur
Que pour me conſoler monſieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monſieur, de ſa friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monſieur, vous charger de ma cauſe....

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit....

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

Digitized by Google

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établiſſement;
Et j'avais pourchaſſé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle vous ſavez, Monſieur, quelle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui? moi, Monſieur?

L'avocat PLACET.

Vous-même : & votre procédure
Par madame ſa mère eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, Monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour & tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clairvoyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monſieur, les vilains cas:
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas;
Elle a tout avoué.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'eſt une coquine ; & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, Monſieur, aux hypocrites ;
Et chez madame Aubert vos infames viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,
Un mari trop benin par vous de coups briſé,
Ont fait connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte ciel !

L'avocat PLACET.

Pourſuivons.... vous connaiſſez la mère ?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc ?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis
On la ſouffre par fois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille ; & très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

Digitized by Google

L'avocat PLACET.

Vous ſavez ſur l'honneur
Combien elle eſt terrible, & quelle eſt ſon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en ſais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger ſon injure,
Sa main de deux ſoufflets a doué ma future
Devant monſieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée eſt féconde en ſoufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel ſoudain s'eſt évadée.
On ſait qu'elle eſt chez vous, & je m'en doutais bien.
Monſieur, il faut la rendre, & ma femme eſt mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de ſcrupules.
Rendez-moi ſur le champ ſes petits billets doux;
Que tout ceci ſe paſſe en ſecret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Meſſieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets:
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une ſi déteſtable & ſi lourde impoſture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monſieur, raviſſeur & parjure?

Digitized by Google

GOURVILLÉ l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche :
Mais, puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monſieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les loix ſauront punir ces excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'avocats.
(*il ſort.*)

SCÈNE V.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

Que voilà pour m'inſtruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi ; ma ſageſſe obſtinée
Se complaiſait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ſes filets par ſa mine hypocrite.
Je bois, on m'aſſaſſine : en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat ; dans cette conjoncture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,

Digitized by Google

Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laisse ; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O sagesse ! à quel sort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés ? quel bruit, quel tintamarre !
Que fait-on donc là-bas ? est-ce une autre bagarre ?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler ?

PICARD, *accourant.*

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

Digitized by Google

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du ſoir juſqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que ſa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards ſeulement m'ont fait trembler de peur :
Et pour ſon premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, ſont avec elle entrés.
Déjà l'on verbaliſe.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jetter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Allons, ſi j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monſieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier & ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma ſimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais ſottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y ſonge, j'y reſonge, & tout cela, Liſette,
Me paraît impoſſible.

LISETTE.

Oui ; mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd point la raiſon.

LISETTE.

Bon ! je la perds bien moi, Monſieur, moi qui raiſonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne ;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah, la femme eſt ſi faible !

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine ;
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine :
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

Digitized by Google

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières:
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matières.
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette:
Quand elle eſt neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle ſe fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère:
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie;
Tout paſſe & tout renaît: chaque jour ſa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle y reviendra!

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet & de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie
Ait à mon frère aîné cauſé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont-là des leçons pour un grand philoſophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe:
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon; tout s'appaiſera;
Car enfin tout s'appaiſe : un quartaut ſuffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père;
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

Digitized by Google

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné, *poursuivi par* Mme AGNANT, M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

Au secours !

Mme AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

M. AGNANT, *courant après madame Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(*ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez cassé !

Mme AGNANT.

Je suis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

Mme AGNANT, *à Gourville l'aîné.*

Non.... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon!

Mme AGNANT.

Déteſtable hypocrite!

L'avocat PLACET.

Race de débauchés.

Mme AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai ſi-tôt que je l'aurai.

Mme AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encore!... Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous.... Monſieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, & non ſe quereller.

Le

Digitized by Google

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

M. AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà;
Aſſeyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.
(*il s'aſſied auprès de la table.*)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peſer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.
(*ils ſe rangent autour de M. Agnant, qui reſte aſſis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez,
Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Mme AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE, *à part à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Mme Agnant à part.*

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

Digitized by Google

M. AGNANT.

Il n'eſt point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE, *à ſon frère.*

Paix donc ; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif, pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh, le plaiſant viſage!

Mme AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis....

Le jeune GOURVILLE, *faiſant ſigne à ſon frère.*

Chut !

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage !

L'avocat PLACET.

Cette excuſe louable eſt d'un cœur fraternel ;
Mais, Monſieur, votre aîné n'eſt pas moins criminel.
Tenez, Monſieur, voilà ſes miſſives infames,
Et ſes inſtructions pour diriger les ames.

(*il tire des lettres de deſſous ſa robe.*)

Digitized by Google

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*
Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.
Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.
D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur & le disposítif.

L'avocat PLACET.
Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.
Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*il met les lettres dans sa poche, madame Agnant se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.
Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme AGNANT, *à Gourville l'aîné.*
Fripon,
Nieras-tu tes écrits ? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.
Nous devons les déposer au greffe.

Mme AGNANT, *prenant des lunettes.*
Ecoute.... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide....
Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide.

Digitized by Google

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces ſottiſes.

Le jeune GOURVILLE *verſant à boire à M. Agnant, Voiſin.*

M. AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(à madame Agnant.)

Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, *ayant bu.*

Peſte ! il eſt admirable !

Le jeune GOURVILLE *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table :
On vous porte un quartaut dont vous ſerez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE *à l'avocat Placet.*

Et vous ?

L'avocat PLACET *boit un coup.*

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je ſuis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en préſente à ſon frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.

Digitized by Google

Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.
(*à madame Agnant.*)
Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :
Ni vos yeux ni les ſiens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture ;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Mme AGNANT.

Oh ! c'eſt un honnête homme !

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Digitized by Google

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

M. AGNANT, *en buvant & le regardant enſuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires,
Très-charitablement, des filles & des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur; elle penſe, & n'eſt plus une enfant;
Vous l'avez ſoufflettée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

M. AGNANT, *toujours aſſis, & le verre à la main.*

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu, c'eſt peu de choſe.

Digitized by Google

Allez, tout ira bien.... J'entends monſieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILLE l'aîné.

Perſuader ! Eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi ?

Mme AGNANT.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien.....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(*il ſort.*)

Digitized by Google

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage;

SCÈNE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE, *prenant par la main* M. & Mme AGNANT, *& ſe mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe; & j'excuſais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous haſardons tous la réputation
D'une fille nubile, & ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant;
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Mme AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:

Digitized by Google

Vous ſentez bien, Madame, & vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

M. AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de monſieur l'avocat.
Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé ?.... fi ! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, Monſieur, c'eſt moi ſeul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout cenſurer.
Dix mille écus comptant ſont à conſidérer.

M. AGNANT, *toujours bien fixe & l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingénuement
Qu'on devait reſpecter un tel engagement.

Digitized by Google

Mon frère a fait ſans doute une grande ſottiſe
D'enlever la future à ce futur promiſe.
Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jalouſie & de diſſenſion.
Les deux futurs enſemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deſtin fatal,
Vous voyez que mon frère a ſeul fait tout le mal.
C'eſt votre propre ſang, c'eſt l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'eſt à moi de réparer ſa faute.
Pour Sophie, il eſt vrai, je n'eus aucun deſir;
Mais je l'épouſerai pour vous faire plaiſir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien : un cadet de baſſe-Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement

Digitized by Google

Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſés mon père ;
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé,
Mais je ſuis à ſa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Mme AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant ?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT, *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher !

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !
Ah ! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va juſqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque choſe avec.

M. AGNANT.

Il eſt plein de mérite, & d'ailleurs il boit ſec.

Digitized by Google

L'avocat PLACET.

Mais ſongez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même !

Mme AGNANT.

Ils ne le ſeront plus.
(elle le pouſſe.)
Cent mille francs!.. Allez.

M. AGNANT, *le pouſſant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Mme AGNANT, *lui faiſant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui faiſant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire aſſigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon ſoir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.
(l'avocat Placet ſort.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire :
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère ?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que j'en ſuis aſſuré.
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

M. AGNANT.

C'eſt comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : & ma fille ? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſoufflets, je vous prie,
Cela cabre un eſprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Digitized by Google

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus.... c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement:
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(il fait un pas pour ſortir.)

Mme AGNANT, *l'embraſſant.*

Il faut que je t'embraſſe.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Mme AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter... va, mon fils... ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle?

GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu, comme je l'aime!

Digitized by Google

SCÈNE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

PAR ma foi, notre gendre eſt un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela ! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

M. AGNANT.

Ah, ah !

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſi-tôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont : comment, cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

Eh bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, & le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux : & puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit ?
Quels discours !

Mme

Mme AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille :
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon ;
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment ! vous épouſez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, & qu'elle en va ſortir
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendreſſe,
Cent mille francs comptant que vous avez en caiſſe.

Digitized by Google

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

Mme. AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour à tour les filles du Marais;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot: & je ne lui dois rien.
Monsieur son frère & lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

Digitized by Google

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'eſt dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après-dîné chez vous ne s'était pas ſauvée ?

M. GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avouerai, les méchans caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raiſon,
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

M. GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne ?
Allons, courons bien vîte après notre avocat ;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geſte d'un homme ivre.*

Ma femme, il eſt bien plat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, Madame, quel train! quel bruit dans votre abſence!
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance!

NINON.

Je ſais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée:
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre ſa fille! ah! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu,
Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

Digitized by Google

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voiſins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le ſecret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, ſi douce, ſi gentille.

NINON.

Dès la première fois, ſon maintien me ſurprit,
Sa grace me charma, j'aimai ſon tour d'eſprit.
Des femmes quelquefois aſſez extravagantes,
Ayant de ſots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien ſouffrir de ſes très-ſots parens
La viſite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voiſinage;
Sa fille était tout autre : elle obtint mon ſuffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épouſant,
N'eſt point forcé de vivre avec madame Agnant.
On reſpecte beaucoup ſa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie eſt bonne par le cœur :
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce ſoir bacler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre, & puis le mien.
Madame, en un ſeul jour c'eſt faire aſſez de bien;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième :
Le mariage forme & dégourdit les gens.

Digitized by Google

NINON.

Il en a grand beſoin : tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raiſonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être ſupportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet eſprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, & ton affaire eſt prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Liſette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, eſt-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence eſt entre ſa perſonne
Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.
Prends cinquante louis, pour ſubvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah, Picard ! quels bienfaits !
(*en montrant la bourſe.*)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur eſt grand.... & que je ne deſire

Digitized by Google

Rien plus.... ſinon qu'il dure.... & que Liſette & moi.
Nous ſommes obligés.... Mais aide-moi donc, toi,
Je ne ſais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaiſſance.

PICARD.

Ah, Madame! à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous:
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec monſieur Garant; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme!

Digitized by Google

NINON.

Oh, oui.... mais dis-moi, je te prie;
Que fait madame Agnant ?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie;
Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on eſt ſans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, & que ſa fille eſt priſe;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe:
Et puis elle s'appaiſe & convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raiſon, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monſieur ſon époux ?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit ſans ſourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire attendant le ſoupér.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante
Il les amuſe tous, & boit & rit & chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

Digitized by Google

NINON.

Ah ! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux ſe montrans.
Monſieur le marguillier eſt bien le ſeul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré ſa modeſtie on le découvre aſſez....
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement, mieux coëffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges criſes
Bien ſot & bien confus de toutes mes bêtiſes :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaiſantant mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les viſions de ma ſombre folie,
Me ſéparer de vous & donner la maiſon,
Que vos propres bienfaits ont miſe ſous mon nom.

NINON.

Tout eſt raccommodé. J'avais pris mes meſures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable & ſot.

Digitized by Google

NINON.

Ah! vos yeux ſont ouverts.
Vous démêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes
Qui penſent être bons quand ils ne ſont que triſtes;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu,
Ces eſcrocs recueillis, & leurs plates bigotes
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de ſens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainſi la politeſſe
Déjà dans votre eſprit ſuccède à la rudeſſe.
Je vous vois dans le train de la converſion.
Vous deviendrez aimable, & j'en ſuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perſonnage
Que mon biſarre ſort me donne en mariage?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un ſentiment:
Tout ce que vous ferez ſera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union ſi chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'oſe plus blâmer; mais quand je conſidère
Que pour nous ſéparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,

Digitized by Google

Qu'il voulait vous chaſſer de votre maiſon même....

NINON.

Oh ! c'était par vertu : dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'eſt un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent ;
Et ſur-tout gardez-vous un peu de ſes couſines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que ces prudes-là ſont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! & cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouſer le couſin ?

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez ſur-tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien :
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables ;
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi ;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préfererez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, *amenant M. & Mme* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliſer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiſer.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh, mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſureté.

Mme AGNANT.

Eſt-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! ſoyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Digitized by Google

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaiſant, ſans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente ;
Je prétends qu'il revienne, & veux qu'il inſtrumente
Contre toi pour ma fille ; & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace;
Souffrez ſans vous fâcher que je vous ſatisfaſſe.

Mme AGNANT.

Ah! ſouffrez que je crie ; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons ſans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voiſins, daignez d'abord m'inſtruire
Si c'eſt votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & ſa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs ſa fortune ſe monte ?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voiſine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette ſomme.

Digitized by Google

Mme AGNANT.

Ah! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien ſans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce tréſor.

M. & Mme AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'eſpère,
Que vous me laiſſerez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monſieur Garant.

Mme AGNANT.

Oui, paſſe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne auſſi.

M. AGNANT.

C'eſt une comédie;
Perſonne ne s'entend & chacun ſe marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt. Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)
J'y ſuis bien neuf encore... A tout ce grand myſtère
Ma préſence, Madame, eſt-elle néceſſaire?

Digitized by Google

NINON.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monſieur Garant veut bien faire pour vous :
Et nous aurons beſoin de votre ſignature.

LISETTE.

Je ſais ſigner auſſi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, & je l'avais bien dit,
Que madame Ninon, avec ſon grand eſprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monſieur Garant, vous allez tout connaître.

Digitized by Google

SCÈNE V & dernière.

Les perſonnages précédens, M. GARANT; *après avoir ſalué la compagnie qui ſe range d'un côté, tandis que M. Garant & Ninon ſe mettent de l'autre; les domeſtiques derrière.*

M. GARANT, *en ſerrant la main de Ninon.*

La raiſon, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dreſſé congrument,
Avec meſure & poids, d'une manière ſage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'uſage.
(*à Mme Agnant.*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez.... Un moment, mon voiſin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y ſouſcrire
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur eſt ſi plein de tous vos tendres ſoins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins:
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix & tout votre mérite.
Nous ſouperons enſemble: ils ſeront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.

Sans

Digitized by Google

Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui ſont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ſtipulations entre nous énoncées.
Ce ſont, vous le ſavez, des affaires paſſées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille auſſi! ſortons de ce franc coupe-gorge,
(montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)
Et c'eſt vous, grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'affronts:
Ma fille paiera cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la criſe.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. & Mme Agnant, & les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne ſortez point; reſtez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puiſſe arriver, tout finira gaiement.

Digitized by Google

NINON, *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reſte des acteurs eſt de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne diſent rien, là.... des raiſons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiſſez-moi m'expliquer:
Et ſi dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas ſemblant.

M. GARANT.

Ah, vraiment, je n'ai garde.

Mme AGNANT, *à M. Agnant.*

Que diſent-ils de nous?

NINON, *à M. Garant.*

Et ſi je me haſarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels ſont mes ſentimens, & quelles ſont mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, juſqu'à préſent elles ſont peu connues.

NINON, *à madame Agnant.*

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant?

Mme AGNANT.

Oui; mais rien ne nous vient.

Digitized by Google

NINON.

Il faut premiérement
Vous mettre tous au fait... Feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage,
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entre eux :
Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt Monſieur.

M. GARANT, *faiſant la révérence à la compagnie.*

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.

Digitized by Google

Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent;
C'eſt un crime effroyable & que les loix puniſſent.
(*à M. Garant.*)
N'eſt-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéi-commis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. AGNANT.

Et Monſieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en eſt trop.

Digitized by Google

NINON.

Soyez moins effrayée.
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres personnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh, mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;

Digitized by Google

Et peut-être trompé, mais ſain d'entendement,
Il fait, ſans en rien dire, un ſecond teſtament:
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire appoſer les formes néceſſaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus;
Et ſi j'avais tardé les miens étaient perdus:
Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez: voilà, je penſe, un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé; monſieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour!

Mme AGNANT.

La brave femme!

NINON, *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainſi que je le dois, le petit héritage.
Je ſouhaite à Monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, *à madame Agnant.*

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

Digitized by Google

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE *lui ſerrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le ſaiſiſſant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reſte avec nous pour boire.

M. GARANT *ſe débarraſſant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui faiſant la révérence, & lui montrant la bourſe de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,
Vous les gardez ſi bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laiſſons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE, *à Ninon.*

Ah! je ſuis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démaſqué, vilipendé le traître!

Mme AGNANT.

Et ma fille?

Digitized by Google

NINON.

Ah ! croyez que dès qu'elle ſaura
Qu'on va la marier elle reparaîtra.

LISETTE, *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtreſſe
A plus d'eſprit qu'eux tous, d'honneur & de ſageſſe?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

Tragédie non repréſentée.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

DANS le fragment placé par Voltaire à la tête des Pélopides, on trouve quelques observations de goût sur la tragédie d'Atrée; mais en général la critique en est beaucoup trop sévère. Cette tragédie, malgré ses défauts, est un des ouvrages qui honore le plus la mémoire de Crébillon; & c'est ce que Voltaire voulait en vain se dissimuler.

Il était trop instruit pour ignorer à quels excès, dans les temps que nous nommons héroïques, l'homme encore sauvage portait la barbarie & l'atrocité des vengeances. L'injure faite par Thieste à son frère, ne laissait entre eux aucun espoir de réconciliation; de nos jours même, le ressentiment d'une pareille injure serait implacable. La colère d'Atrée, quoiqu'assoupie en apparence par le temps, devait donc se réveiller plus impétueuse que jamais à la vue de Thieste jetté dans ses Etats par une tempête: il n'est rien là qui ne soit dans la nature d'une passion violente.

D'un autre côté, le long intervalle qui s'est écoulé depuis le crime de Thieste jusqu'au moment où il est jetté dans l'Argolide avec Théodamie sa fille, sollicite la compassion en sa faveur; il paraît assez puni & par les remords qu'il n'a cessé d'éprouver, & par cette dernière infortune. Recueilli sur le rivage par son propre fils qu'il ne connaît pas, qui ne se connaît pas lui-même, & qui se croit

Digitized by Google

le fils d'Atrée, Thieſte ſe félicite de la pitié qu'il inſpire à Pliſthène (c'eſt le nom de ce jeune prince), & ſe flatte de ſe dérober, par ſon appui, à la vengeance de ſon frère. Pliſthène éprouve pour Thieſte le plus tendre intérêt, ſans ſe douter que ce ſoit un mouvement de la nature : il éprouve un ſentiment plus doux encore pour Théodamie, & il prend pour de l'amour ce penchant qui l'entraîne vers ſa ſœur ſans la connaître. Telle eſt la ſituation des perſonnages ; &, quoi qu'en diſe Voltaire, il y a certainement dans cette ſituation un intérêt que l'on chercherait vainement dans les Pélopides. Cependant Atrée reconnaît Thieſte avec une joie barbare. Il s'applaudit d'avoir en ſa puiſſance ce Pliſthène, qu'il n'a conſervé que pour en faire un jour l'inſtrument de ſa vengeance. Il le deſtine à tuer Thieſte, comme Mahomet deſtine Séïde à tuer Zopire ; il flatte, pour l'encourager au meurtre, la paſſion que ce jeune prince croit reſſentir pour Théodamie, de même que Mahomet laiſſe eſpérer la main de Palmire à Séïde, s'il remplit l'affreux devoir qui lui eſt impoſé. Dans l'une & l'autre pièce l'*inceſte eſt le prix du parricide*, & cet emprunt fait par Voltaire à la tragédie d'Atrée, ſemblait exiger qu'il parlât de cette pièce avec un peu plus de ménagement. On connaît la cataſtrophe terrible qui la termine, & ce mot ſublime de Thieſte à la vue du ſang qu'Atrée lui préſente :

Je reconnais mon frère :

Digitized by Google

mot qui eſt préciſément l'*agnoſco fratrem* de la tragédie de Sénèque.

Il faut avouer que ce n'était pas ſans témérité que Voltaire, à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans, oſait lutter contre un ouvrage de la jeuneſſe de Crébillon, ouvrage plein de force tragique, & d'un ſtyle mâle & ſoutenu, malgré quelques incorrections que nous ne prétendons ni diſſimuler ni juſtifier.

Nous avons ailleurs rendu hommage à la ſupériorité inconteſtable du génie de Voltaire; nous avons fait obſerver combien dans les ſujets d'Electre, de Catilina, & ſur-tout de Sémiramis, il s'était élevé au-deſſus de Crébillon; mais le temps de ſes triomphes était paſſé. Nous oſons dire que dans toute la tragédie des Pélopides, on ne trouverait pas un vers comparable à ce beau vers de Thieſte dans Atrée :

Et nous ſommes perdus s'il invoque les dieux.

Voltaire conſervait encore avec amertume le ſouvenir des injuſtes préférences que Crébillon avait obtenues ſur lui : mais en abuſant de la vengeance, il s'expoſait enfin à ſe compromettre. Heureuſement pour lui, les Pélopides ne furent point repréſentés. Il ne put cependant éviter une ironie à laquelle il fut très-ſenſible. Le fils de Crébillon, l'un des cenſeurs du théâtre depuis la mort de ſon père, exprima, avec non moins de fineſſe que de malignité, dans la

Digitized by Google

formule d'approbation qu'il mit à la fin de la pièce, le plaisir qu'elle lui avait causé ; & cette épigramme n'avait pas besoin d'explication.

Disons pourtant à la gloire de Voltaire, que lui-même a souvent reconnu que l'auteur de Rhadamiste & d'Electre était né avec un génie fortement tragique, & qu'il ne lui avait manqué que cette culture sans laquelle le plus heureux naturel reste toujours beaucoup au-dessous de sa valeur.

La justice que nous venons de rendre à la tragédie d'Atrée est d'autant plus impartiale, que nous n'en avons jamais aimé le sujet. Nous croyons même que s'il n'eût consulté que le caractère de son génie, Voltaire ne l'eût jamais traité. Quoiqu'il dise, dans la lettre qui précède les Pélopides, « qu'il a tou-» jours regardé la famille d'Atrée comme l'attelier » où l'on a dû forger les poignards de Melpomène », la sensibilité douce & tendre, l'humanité, la philosophie qui respire dans presque tous ses ouvrages, devaient lui inspirer peu de goût pour ces personnages forcenés, & son coloris brillant ne l'invitait pas à peindre des monstres.

On a pu observer que par un sentiment de respect pour sa mémoire, nous avons graduellement diminué le nombre de nos remarques à mesure que son déclin nous a paru plus sensible ; nous nous dispenserons, par le même sentiment, de rien ajouter à ce que nous venons de dire sur les Pélopides.

Digitized by Google

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR.

JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-roſe. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle madame Henriette d'Angleterre fit travailler Corneille & Racine, était indigne du théâtre tragique : auſſi Corneille n'en fit qu'un ouvrage ridicule; & ce grand maître Racine eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de ſa diction éloquente, à ſauver la ſtérile petiteſſe du ſujet. J'ai toujours regardé la famille d'Atrée, depuis Pélops juſqu'à Iphigénie, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de Melpomène. Il lui faut des paſſions furieuſes, des grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuſe, ni raiſonneuſe. Si elle n'eſt pas terrible, ſi elle ne tranſporte pas nos ames, elle m'eſt inſipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être ſi bien inſtruits par la poétique d'Horace, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'Atrée & de Thieſte une déclamation ſi plate & ſi faſtidieuſe. J'aime mieux l'horreur dont Crébillon a rempli ſa pièce.

Cette horreur aurait fort réuſſi ſans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'eſt la rage qu'un homme montre de ſe venger d'une

Digitized by Google

offenſe qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéreſſons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons que quand elles ſont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offenſé, & qui émeut la nôtre.

Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteſtable, & qui, ſans aucune intrigue, ſans obſtacle & ſans danger, l'exécute au cinquième, eſt beaucoup plus froid encore qu'il n'eſt horrible. Et quand il mangerait le fils de ſon frère, & ſon frère même, tout crus ſur le théâtre, il n'en ſerait que plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune paſſion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Le troiſième défaut eſt un amour inutile, qui a paru froid, & qui ne ſert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, & le plus révoltant de tous, eſt la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, eſt de bien écrire. Quand votre pièce ſerait conduite comme l'Iphigénie de Racine, les vers ſont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; ſi je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des

Digitized by Google

des muſes, leur donner l'abſolution ; j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à compoſer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art eſt difficile. Mais Dieu me préſerve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs & des actrices ! leur art n'eſt pas moins rare que celui de la poéſie.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THIESTE.

ÉROPE, fille d'Euristhée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, veuve de Pélops.

POLÉMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'Atrée & de Thieste.

MÉGARE, nourrice d'Erope.

IDAS, officier d'Atrée.

La scène est dans le parvis du temple.

Digitized by Google

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

Voila donc tout le fruit de tes ſoins vigilans!
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte & d'Atrée:
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie; ils ont creuſé ma tombe;
Je me meurs!

Digitized by Google

POLÉMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.
Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer,
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop; Thieſte eſt trop coupable;
Le ſombre & dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les dieux,
Thieſte n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête il oſe s'obſtiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Erope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime,
Attendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas;
Et moi dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins reſpectent votre aſyle;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ſerait toujours ſacré.

Digitized by Google

J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le ſénat me ſeconde ; on propoſe un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage ;
Thieſte dans Micène, & ſon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus ſous leurs yeux
Cet éternel objet de diſcorde & d'envie
Qui déſole une mère ainſi que la patrie.
L'abſence affaiblira leurs ſentimens jaloux :
On rendra dès ce jour Erope à ſon époux :
On rétablit des loix le ſacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce ſont-là nos deſſeins. Puiſſent les dieux plus doux
Favoriſer mon zèle & s'appaiſer pour vous !

HIPPODAMIE.

Eſpérons : mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins & ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc en naiſſant des races condamnées (*a*),
Par un triſte aſcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels !
La maiſon de Tantale eut ce noir caractère :
Il s'étendit ſur moi..... Le trépas de mon père

(*a*) Voilà encore de beaux vers dont l'expérience ne prouve que trop la triſte vérité. . .

Digitized by Google

Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait friſſonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la ſageſſe a maîtriſé le ſort;
C'eſt le tyran du faible & l'eſclave du fort.
Nous faiſons nos deſtins, quoi que vous puiſſiez dire:
L'homme, par ſa raiſon, ſur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin,
Ou bien cet univers eſclave du deſtin,
Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires
Ne ſerait qu'un amas de crimes néceſſaires.
Parlez en reine, en mère; & ce double pouvoir
Rappellera Thieſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eſt-là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée il eſt moins intraitable;
Il connaît ſon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais ſon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLÉMON.

Mais la cauſe fatale
Du malheur qui pourſuit la race de Tantale,
Erope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviſſeur,

Digitized by Google

Qui met la Grèce en feu par ſes funeſtes charmes ?

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes :
Je m'en ſuis ſéparée ; &, fuyant les mortels,
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agiſſons point, les dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reſte de faveur ;
Le ſénat me conſulte, & nos triſtes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes :
Il eſt temps que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'aſſembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce ſang qui crie,
Autant que pour mes rois ſera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puiſſante que nous,
La haine renaiſſante, éveillant leur courroux,
N'oppoſe à nos conſeils ſes trames homicides.
Les méchans ſont hardis ; les ſages ſont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat ;
Et pour ſervir les rois, je revole au ſénat.

HIPPODAMIE.

Tu ſerviras leur mère. Ah ! cours, & que ton zèle
Lui rende ſes enfans qui ſont perdus pour elle.

Digitized by Google

SCÈNE II.

HIPPODAMIE *seule.*

Mes fils, mon seul espoir, & mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille & consolée!
Venez fermer les yeux d'une mère accablée!
Qu'elle expire en vos bras sans trouble & sans horreur;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-temps me consume;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCÈNE III.

HIPPODAMIE, ÉROPE, MÉGARE.

ÉROPE, *en entrant, pleurant & embrassant Mégare.*

Va, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Erope, est-ce vous? qui? vous dans ces asyles!

ÉROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène, hélas! dans ce temple funeste,
Ménacé par Atrée & souillé par Thieste?

Digitized by Google

L'aſpect de ce lieu ſaint doit vous épouvanter.

ÉROPE.

A vos enfans du moins il ſe fait reſpecter.
Laiſſez-moi ce refuge ; il eſt inviolable ;
N'enviez pas, ma mère, un aſyle au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop ; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr ; vous m'êtes toujours chère ;
Je vous plains ; vos malheurs accroiſſent ma misère.
Parlez : vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de ſang où l'on combat pour vous :
De quelque ombre de paix avez-vous l'eſpérance ?

ÉROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par ſa prudence
Polémon qui ſe jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains :
Ils ſont tous deux plus fiers & plus impitoyables :
Je cherche ainſi que vous des dieux moins implacables ;
Souffrez, en m'accuſant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémiſſemens j'oſe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne !

HIPPODAMIE.

Ah ! trop chère ennemie,
Eſt-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie ?
A vous qui les cauſez ! Plût au ciel qu'en vos yeux
Ces pleurs euſſent éteint le feu pernicieux
Dont le poiſon trop sûr & les funeſtes charmes
Ont fait couler long-temps tant de ſang & de larmes !

Digitized by Google

Peut-être que ſans vous, ceſſant de ſe haïr,
Deux frères malheureux que le ſang doit unir
N'auraient point rejetté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſu plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois ?

ÉROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieſte
Outragea ſous vos yeux la juſtice céleſte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ſes amours
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes ſentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère ; & c'eſt à ce ſaint titre
Que mon cœur déſolé recevra votre loi :
Vous jugerez, ô Reine ! entre Thieſte & moi.
Après ſon attentat, de troubles entourée,
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée :
Mais plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux ſans doute Erope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

ÉROPE.

Vous avez ſur un fils encor quelque puiſſance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit ;
L'enfance nous la donne, & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eſt ſourd à ma prière.
Hélas ! c'eſt quelquefois un malheur d'être mère.

Digitized by Google

ÉROPE.

Madame.... il eſt trop vrai.... mais dans ce lieu ſacré
Le ſage Polémon tout-à-l'heure eſt entré.
N'a-t-il point conſolé vos alarmes cruelles ?
N'aurait-il apporté que de triſtes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous ſes ſoins,
Mes tranſports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale & Pélops, & mes deux fils & vous,
Les enfers déchaînés, & les dieux en courroux,
Tout préſente à mes yeux les ſanglantes images
De mes malheurs paſſés & des plus noirs préſages :
Le ſommeil fuit de moi, la terreur me pourſuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés aſſiégent les penſées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Œnomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive eſt ſur ma tête ; on m'abreuve de ſang ;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feſtin que prépara Tantale,
Son ſupplice aux enfers, & ces champs déſolés
Qui n'offrent à ſa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah ! ſi mes fils ſavaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité ;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

Digitized by Google

ÉROPE.

Madame, un ſort plus triſte empoiſonne ma vie;
Les monſtres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en eſt fait.... Votre fils & l'amour m'ont perdue.
J'ai ſemé la diſcorde en ces lieux répandue.
Je ſuis, je l'avouerai, criminelle en effet;
Un Dieu vengeur me ſuit.... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, & les dieux vous puniſſent!
Sur vous comme ſur moi leurs coups s'appeſantiſſent!
Hélas! c'étâit à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés ſur les triſtes humains;
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCÈNE IV.

HIPPODAMIE, ÉROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

PRINCESSE.... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

ÉROPE.

Quoi!... Thieſte!... ce temple!... Ah! qu'eſt-ce que j'entends?

MÉGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

ÉROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires....

Digitized by Google

Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifieront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, ÉROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

Ou courez-vous?... rentrez... que vos larmes tariſſent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent:
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change:
La paix revient.

ÉROPE.

Comment?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en ſon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée;
Son courroux ſacrilége oubliait ſes ſermens:
Il en avait l'exemple; & ſes fiers combattans
Prompts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.
(à Erope.)
Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.

Digitized by Google

Il le peut ; mais il doit reſpecter ſa parole.
Thieſte eſt alarmé, vers lui Thieſte vole ;
On combat, le ſang coule ; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main ſaiſit leur main barbare ;
Je me livre à leurs coups ; enfin je les ſépare :
Le ſénat qui me ſuit, ſeconde mes efforts.
En atteſtant les loix nous marchons ſur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laiſſe tomber le fer à leur auguſte aſpect.
Il a bientôt paſſé des fureurs au reſpect.
Il conjure à grands cris la diſcorde farouche ;
Et le ſaint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous ſauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats ſoit l'exemple des rois.
Lorſque enfin la raiſon ſe fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront ; vous les verrez ſe rendre ;
Le ſang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à ſe montrer ;
Mais elle eſt chancelante ; il la faut aſſurer.
Thieſte en poſſédant la fertile Micène
Pourra faire à ſon gré, dans Sparte ou dans Athène ;

Digitized by Google

Des filles des héros qui leur donnent des loix
Sans remords & ſans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops, heureuſe & triomphante,
Voyant de tous côtés ſa race floriſſante,
N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,
Le dieu qui de ſon ſang eſt le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grace, & non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Uniſſez vos tranſports & mes remercimens;
Aux dieux dont nous ſortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille & raſſurée,
Remette Erope heureuſe entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à ſon frère.

ÉROPE.

Ah, dieux!... & croyez-vous
Qu'il ſache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ſes tranſports jaloux,
Il ſait que par Thieſte en tout temps reſpectée
Il n'a point outragé la fille d'Euriſthée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeſte bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité ſa pourſuite.

ÉROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'eſt là que je reviens implorer leur clémence :
J'y veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thieſte; il eſt perdu pour vous.

ÉROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieſte!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÉROPE.

En eſt-il temps?... mon ſort eſt trop funeſte.
(*elle ſort.*)

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, POLÉMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Oſez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

J'y viens.... chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au déſeſpoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe,
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

Digitized by Google

POLÉMON.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On suit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à sortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice & des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices;
Le crime dans Tidée a souillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout.... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot : si vous persévériez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encore Erope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie; elle est cruelle assez.

Digitized by Google

Madame, croyez-moi, je vois dans quel abîme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait deſcendre,
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux ſacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolatrais la fille d'Euriſthée;
Que par mes vœux ardens long-temps ſollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on oſa la ravir;
Que ſi le déſeſpoir fut jamais excuſable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuſe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Erope, & la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne;
C'eſt la paix que je veux, il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous eſt mon ſang, eſt mon fils:
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime,
Tenir ſans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, & nous réunir tous.

Digitized by Google

SCÈNE III.

THIESTE *seul.*

Que deviens-tu, Thieſte! Eh quoi, cette paix même,
Cette paix, qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort!
Cette paix pour Erope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Erope on me ſépare,
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare :
Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis;
On m'arrache ma femme; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Micène a des guerriers; mon amour les attend;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſyle.

SCÈNE IV.

THIESTE, MÉGARE.

THIESTE.

Mégare, qu'a-t-on fait? ce temple eſt-il tranquille?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſûreté?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté,
Au milieu des tombeaux recèle ſon enfance!

Digitized by Google

THIESTE.

L'asyle de la mort est sa seule assurance!

MÉGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante; & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la blessure en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître;
Elle craint dans Atrée un implacable maître;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THIESTE.

Enfant de l'infortune & mère malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer.

SCÈNE V.

THIESTE, ÉROPE, MÉGARE.

ÉROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne.... & je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;
Un enfant malheureux qui sera découvert.

THIESTE.

Tout nous poursuit ici; cet asyle nous perd.

Digitized by Google

ÉROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite!

THIESTE.

Hélas! je vois l'abîme où je vous ai conduite:
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats.
Mon amour, mon courage; & c'est à vous de croire
Que si je meurs ici, je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.
Ne me reprochez plus ma criminelle audace;
Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis;
Et Micène bientôt, à son prince fidèle,
En pourra célébrer la fête solennelle.

ÉROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, & l'hymen.... ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... Tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice.... & la fatalité,
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée;

Digitized by Google

Que le ſang de ton ſang, qui s'eſt formé dans moi ;
Ce gage de ton crime eſt celui de ma foi ;
Qu'il rend indiſſoluble un nœud que je déteſte....
Et qu'il n'eſt plus pour moi d'autre époux que Thieſte.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever :
La mort & les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCÈNE VI.

ÉROPE, THIESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive ; il a quitté ſes armes ;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes.
Des oliviers heureux les feſtons deſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.

Digitized by Google

Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'eſſuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÉROPE.

Mon ſang devait couler.... vous le ſavez, grands dieux!

THIESTE *à Polémon.*

Il me faut rendre Erope!

POLÉMON.

Oui, Thieſte, & ſur l'heure:
C'eſt la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monſtres des enfers mes mânes ſoient livrés!...

POLÉMON.

Quoi! vous avez promis, & vous vous parjurez!

THIESTE.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

POLÉMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la diſcorde civile?

THIESTE.

La diſcorde vaut mieux qu'un ſi fatal accord.
Il redemande Erope; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la juſtice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon ſupplice;
Je ne le puis ſouffrir.

Digitized by Google

POLÉMON.

Ah! c'eſt trop de fureurs,
C'eſt trop d'égaremens & de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui ſe laſſe & s'irrite,
Plaignait votre jeuneſſe imprudente & ſéduite;
Je vous tins lieu de père; & ce père offenſé
Ne voit qu'avec horreur un amour inſenſé.
Je ſers Atrée & vous, mais l'Etat davantage;
Et ſi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille en ſes bras réunie.

(*il ſort.*)

SCÈNE VII.

ÉROPE, THIESTE.

ÉROPE.

C'EN eſt donc fait, Thieſte, il faut nous ſéparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils!... quel trouble a pu vous égarer?
Quel eſt votre deſſein?

ÉROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,

Digitized by Google

A tous ces vains honneurs de la grandeur ſuprême,
Au redoutable Atrée, & ſur-tout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :
Je vous diſputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

ÉROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes ;
C'eſt-là votre partage, amours illégitimes !

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÉMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, dieux long-temps ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux... je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes;
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.
(*à Hippodamie.*)
Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux.
A peine encor ſortis de nos temps orageux,

Digitized by Google

D'Argos enſanglantée à peine encor le maître ;
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thieſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait :
Il a promis la paix ; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée ?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos myſtères divins, dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute appaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous, après tant de ſouffrance,
Un peu moins de reſpects & plus de complaiſance.

Digitized by Google

J'attendais de mon fils une juſte pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié;
Je ſais que la nature en a peu ſur votre ame.

ATRÉE.

Thieſte vous eſt cher; il vous ſuffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans aſſez long-temps bleſſé....
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudeſſe;
Vous avez en tout temps repouſſé ma tendreſſe;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne ſe rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes deſirs empreſſés.
Connaiſſez votre mère, ingrat, & rougiſſez.

SCÈNE II.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au Peuple, à Polémon, & à Idas.*

Qu'on ſe retire.... Et vous, au fond de ma penſée,
Voyez tous les tourmens de mon ame offenſée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut céler;
Et jugez ſi ce trône a pu me conſoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils ſoient, vous ſavez ſi mon zèle eſt ſincère.
Il peut vous irriter; mais, Seigneur, une mère

Digitized by Google

Dans ce temple, à l'aſpect des mortels & des dieux,
Devait-elle eſſuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confuſion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans ſa colère.
Tous les deux ſont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de triſtes chemins.
C'était de vous ſur-tout qu'elle devait attendre
Et la reconnaiſſance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieſte en conſerve : elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieſte un appui déclaré.
Contre mes intérêts puiſqu'on le favoriſe,
Puiſqu'on n'a point puni ſon indigne entrepriſe,
Que Micène eſt le prix de ſes emportemens,
Lui ſeul à ſes bontés doit des remercîmens.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux; & la reine & moi-même,
Nous avons de Pélops ſuivi l'ordre ſuprême.
Ne vous ſouvient-il plus qu'au jour de ſon trépas
Pélops entre ſes fils partagea ſes Etats?
Et vous en poſſédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aîneſſe à vous ſeul aſſurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le ſoutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt ſans négliger le ſien.
La loi ſeule a parlé, ſeule elle a mon ſuffrage.

ATRÉE.

On récompenſe en lui le crime qui m'outrage.

Digitized by Google

POLÉMON.

On déteſte ſon crime, on le doit condamner;
Et vous, s'il ſe repent, vous devez pardonner.
Vous n'êtes point placé ſur un trône d'Aſie,
Ce ſiège de l'orgueil & de la jalouſie,
Appuyé ſur la crainte & ſur la cruauté,
Et du ſang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un deſpote ignorant la juſtice,
Foulant ſon peuple aux pieds, ſuit en paix ſon caprice.
Ici nous commençons à mieux ſentir nos droits.
L'Aſie a ſes tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïſſe....
Petit-fils de Tantale, écoutez la juſtice.

ATRÉE.

Polémon, c'eſt aſſez, je conçois vos raiſons;
Je n'avais pas beſoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inſtruire.
Vos ſoins dans ma jeuneſſe ont daigné me conduire;
Je dois m'en ſouvenir, mais il eſt d'autres temps:
Le ciel ouvre à mes pas des ſentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le ſais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je ſuis votre maître.

POLÉMON.

Puiſſe ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puiſſent dans Argos vos vertus l'honorer!

Digitized by Google

SCÈNE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'est à toi seul, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poison qui nourrit ma haine & mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer ?

ATRÉE.

Erope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière est donc mon ennemie !

IDAS.

Ce peuple sous vos loix ne s'est-il pas rangé ?
N'êtes-vous pas roi ?

ATRÉE.

Non, je ne suis pas vengé.
Tu me vois déchiré par d'étranges supplices.
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices ;
J'en parle avec horreur ; & je ne puis juger
Dans quel sang odieux il faudra me plonger....
Je veux croire, & je crois qu'Erope avec mon frère
N'a point osé former un hymen adultère....
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des dieux.

Mais

Digitized by Google

Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hyménée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer?
L'abſolu ſouverain d'Erope & de l'empire,
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il deſire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; & de troubles laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble & juſte; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mère inſultait à ma douleur jalouſe;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouſe.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jetter;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

Digitized by Google

ATRÉE.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère :
Je l'aimai, j'en rougis.... J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Erope eſt l'aſſemblage ;
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage ;
Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter & chérir mon erreur ;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage :
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſur-tout d'avoir à la punir.
S'il eſt vrai qu'en ce temple à ſon devoir fidelle
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival inſolent qui m'oſait outrager,
Je puis éteindre encor la ſoif de me venger ;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau ſur ma vue égarée.
Mais je veux que Thieſte avant la fin du jour
De ſon coupable aſpect purge enfin ce ſéjour ;
Qu'il reſpecte s'il peut cette paix ſi douteuſe....
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuſe.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ATRÉE, MÉGARE.

ATRÉE.

MÉGARE, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,
Ma malheureuſe épouſe à mes bras arrachée
Eſt toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a ſouſtrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux,
Cet objet criminel, autrefois plein de charmes,
Qui devrait arroſer mes genoux de ſes larmes?
Ce ſeul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaiſſe encore à demander?
Quoi! ma femme à mes yeux n'a point oſé paraître!

MÉGARE.

Elle attend en tremblant ſon époux & ſon maître.
Dans cet aſyle ſaint elle invoque à genoux
La faveur de ſes dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne.... Apprenez qu'un refuge
N'eſt qu'un crime nouveau commis contre ſon juge.
Juſqu'à quand mon épouſe, en ſon indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre ſes dieux & moi?
J'abhorre ces complots de prêtres & de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,

Digitized by Google

De ſecrets intérêts, de ſourde ambition,
De vanité, de fraude & de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais ſans nul artifice;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma ſeule juſtice;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchiſſe en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MÉGARE.

J'en connais l'importance: elle la ſait aſſez.

ATRÉE.

Il y va de la vie: allez, obéiſſez.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉROPE, THIESTE.

ÉROPE.

DANS ces aſyles ſaints j'étais enſevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
C'eſt donc toi qui me rends à ce jour que je hais !
Thieſte, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeſte deſſein nous faiſait trop d'outrage.

ÉROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi ! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoiſonner des jours que vous rendiez heureux !

ÉROPE.

Nous heureux ! nous, cruel ! ah, dans mon ſort funeſte,
Le bonheur eſt-il fait pour Erope & Thieſte ?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

ÉROPE.

Raviſſeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thieſte, il t'a donné des droits inviolables ;
Et les nœuds les plus ſaints ont uni deux coupables.

Digitized by Google

Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne saurais rester :
Je ne puis soutenir la présence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue est encor différée.

ÉROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Etarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs est-elle résolue ?

THIESTE.

Cette paix est promise, elle n'est point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenseurs ;
Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

ÉROPE.

Me préservent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le sang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'est que par le sang qu'en cette extrémité
Je puis soustraire Erope à son autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'est parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un passage.

ÉROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je ressens pour moi.
Thieste, garde-toi d'oser rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

Digitized by Google

THIESTE.

Lui, vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu ?

ÉROPE.

De n'être point à lui....
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refuſé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on oſe exiger que Thieſte vous cède !
Vaincu je ſais mourir, vainqueur je vous poſsède.
Je vais donner mon ordre; & mon ſort en tout temps
Eſt d'arracher Erope aux mains de nos tyrans.

SCÈNE II.

ÉROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

Ah ! Madame, le ſang va-t-il couler encore ?

ÉROPE.

J'attends mon ſort ici, Mégare, & je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible & quelle triſte paix!
On borde de ſoldats le temple & le palais :
J'ai vu le fier Atrée; il ſemble qu'il médite
Quelque profond deſſein qui le trouble & l'agite.

Digitized by Google

ÉROPE.

Je dois m'attendre à tout ſans me plaindre de lui.
Mégare! contre moi tout conſpire aujourd'hui!
Ce temple eſt un aſyle, & je m'y réfugie.
J'attendris ſur mes maux le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils ſont malheureux,
Que tant d'autres, hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réſervée;
Thieſte m'y pourſuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un reſte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de ſon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diſſimuler.
A ſon trône, à ſon lit il oſe m'appeler.
Dans quel état, grands dieux! quand le ſort qui m'opprime
Peut remettre en ſes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir ſans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour!

MÉGARE.

Puiſqu'il veut vous parler, croyez que ſa colère
S'appaiſe enfin pour vous, & n'en veut qu'à ſon frère.
Vous êtes ſa conquête.... il a ſu l'obtenir.

ÉROPE.

C'en eſt fait, ſous ſes loix je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère;
Je ne lui rendrai point une épouſe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:

Digitized by Google

Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en ſes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge; il faut ſubir mon ſort;
Je ſuis entre la honte & le coup de la mort;
Mon cœur eſt à Thieſte; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCÈNE III.

ÉROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'appaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thieſte, engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point différer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence.

Digitized by Google

ÉROPE.

L'intérêt de ma vie eſt peu cher à mes yeux.
Peut-être il en eſt un plus grand, plus précieux!
Allez, digne ſoutien de nos triſtes contrées,
Que ma ſeule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais ſeconder vos auguſtes deſſeins;
J'admire vos vertus; je cède à mes deſtins.
Puiſſé-je mériter la pitié courageuſe
Que garde encor pour moi cette ame généreuſe!
La reine a juſqu'ici conſolé mon malheur....
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle; & pour grace dernière
Je vous conjure encor d'écouter ſa prière.

SCÈNE IV.

ÉROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible & jaloux;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

ÉROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais ſon injure;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvoit en avoir),
Ne me réduira point juſques à la faibleſſe
De flatter, de tromper ſa fatale tendreſſe.

Digitized by Google

Je fus coupable assez sans encor m'avilir.

MÉGARE.

Il va bientôt paraître.

ÉROPE.

Ah ! tu me fais mourir.

MÉGARE

L'abîme est sous vos pas.

ÉROPE.

Je le sais ; mais n'importe.
Je connais mon danger ; la vérité l'emporte.

MÉGARE.

Madame, le voici.

ÉROPE.

Je commence à trembler :
Quoi ! c'est Atrée ! ô ciel ! & j'ose lui parler.

SCÈNE V.

ÉROPE, MÉGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE *fait signe à ses gardes & à Mégare de se retirer.*

Laissez-nous. Je la vois interdite, éperdue :
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

ÉROPE.

La lumière à mes yeux semble se dérober....
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez : une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.

Digitized by Google

Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits ;
Ceux d'un époux, d'un maître & des plus ſaintes loix :
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embraſait l'Argolide & Micène ;
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs !

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux ;
Qu'attendez-vous d'Atrée, & que méritez-vous ?

ÉROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juſte vengeance
De Thieſte & de vous eût égalé l'offenſe,
Les pervers auraient vu comme je ſais punir,
J'aurais épouvanté les ſiècles à venir.
Mais quelque ſentiment, quelque ſoin qui me preſſe,
Vous pourriez déſarmer cette main vengereſſe ;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les ſerpens dont il eſt dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,

Digitized by Google

Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, oſez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut ſouillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains ſe joignaient.... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promeſſes
Qui nous garantiſſaient les plus ſaintes tendreſſes.
Jurez-y maintenant d'expier ſes forfaits,
Et de haïr Thieſte autant que je le hais.
Si vous me refuſez, vous êtes ſa complice;
A tous deux en un mot, venez rendre juſtice.
Je pardonne à ce prix : répondez-moi.

ÉROPE.

Seigneur,
C'eſt vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal ſecret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point ſi les dieux offenſés
Scellèrent mes ſermens à peine commencés.
J'étais à vous, ſans doute, & mon père Euriſthée
M'entraîna vers l'autel où je fus préſentée.
Sans feinte & ſans deſſeins, ſoumiſe à ſon pouvoir,
Je me livrais entière aux loix de mon devoir.
Votre frère enivré de ſa fureur jalouſe,
A vous, à ma famille arracha votre épouſe;
Et bientôt Euriſthée, en terminant ſes jours,
Aux mains qui me gardaient me laiſſa ſans ſecours.
Je reſtai ſans parens. Je vis que votre gloire
De votre ſouvenir banniſſait ma mémoire;

Digitized by Google

Que disputant un trône, & prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, & ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas.... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Erope; abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

ÉROPE.

Je ne saurais tromper; je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère:
Thieste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

ÉROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il est après tout le sang de vos aïeux;
Il est, ainsi que vous, de la race des dieux:
Seigneur, avec son père on vous réconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie:
Il suffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

Digitized by Google

ATRÉE.

Raſſurez-vous.... le doute était mon ſeul ſupplice....
Je crains peu qu'on m'éclaire.... & je me rends juſtice....
Mon frère en tout l'emporte.... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône, & vous-même avec lui....
De Micène & d'Erope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître....
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ſa félicité.
Je ne puis m'oppoſer au nœud qui vous enchaîne,
Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.
Aux ordres du deſtin je ſais me conformer....
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer....
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreſſe
Deux fois pour une femme enſanglante la Grèce.
Je reconnais ſon fils pour ſon ſeul heritier....
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

ÉROPE.

Ah, Seigneur! ce changement extrême,
Ce paſſage inoui du courroux aux bontés,
Ont ſaiſi mes eſprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourrais-je oppoſer à des maux ſans remède?
Après tout, c'eſt mon frère.... & ſon front couronné
A la fille des rois peut être deſtiné....

Digitized by Google

Vous auriez dû plutôt m'apprendre ſa victoire (*a*),
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thieſte eſt ſans doute en ces lieux?

ÉROPE.

Mon fils.... eſt loin de moi.... ſous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il ſera ſous la mienne.

ÉROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ſes parens, à vous, les chemins ſont ouverts;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en eſt plus aſſurée.
Allez....

ÉROPE, *en partant.*

Dieux! s'il eſt vrai.... mais dois-je croire Atrée?

(*a*) La faibleſſe humaine eſt d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas ſavoir.

Telle eſt ici la ſituation d'Atrée; elle eſt très-délicate, & il faut convenir qu'il était très-difficile de faire de cette explication une ſcène tragique: Voltaire cependant a lutté avec génie contre cette difficulté, & cette ſcène nous paraît une des meilleures de la pièce. Cet amour d'Erope pour Thieſte, devenu pour elle une fatale néceſſité, & les remords que cette paſſion lui inſpire, jettent ſur elle un intérêt digne encore de la tragédie; enfin, on retrouve du moins quelque trace de Voltaire dans cette pièce, mais nous doutons qu'on eût pu le deviner dans la comédie du Dépoſitaire.

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ATRÉE *seul.*

Enfin, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait son lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle eſt toute à Thieſte :
Du ſaint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceſte ;
Ils jouiſſent en paix du fils qui leur eſt né ;
Le vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux !
Polémon réprouvait l'excès de ma colère ;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère ;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs ;
On était attendri de leurs perfides pleurs ;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendreſſes
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faibleſſes.
Et je ſuis la victime & la fable à la fois
D'un peuple qui mépriſe & les mœurs & les loix.
Vous en allez frémir, Grèce légère & vaine,
Déteſtable Thieſte, inſolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur !
Ceſſez, filles du Styx, ceſſez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale :
Sur Thieſte & ſur moi venez vous acharner.
Paraiſſez, dieux vengeurs, je vais vous étonner.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉROPE, THIESTE, MÉGARE.

THIESTE *à Erope.*

Je ne puis vous blâmer de cet aveu ſincère.
Injurieux, terrible, & pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

ÉROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

ÉROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les temps du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de trouble, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes deſtins ont vaincu; je triomphe aujourd'hui.

ÉROPE.

Quel triomphe! Êtes-vous hors de ſa dépendance?
Votre frère avec vous eſt-il d'intelligence?

Digitized by Google

Atrée en me parlant s'eſt-il bien expliqué ?
Dans ſes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude ?
Polémon de ſon ame a long-temps fait l'étude ;
Il ſemble être peu sûr de ſa ſincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la néceſſité.
C'était le ſeul moyen (du moins j'oſe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÉROPE.

Il eſt maître d'Argos ; nous ſommes dans ſes mains.

THIESTE.

Dans l'aſyle où je ſuis les dieux ſont ſouverains.

ÉROPE.

Eh, qui nous répondra que ces dieux nous protègent ?
Peut-être en ce moment les périls nous aſſiègent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple eſt partagé,
Et même autour du temple il eſt déjà rangé.
Mes amis raſſemblés arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine :
Mais il n'eſt pas beſoin de ce nouveau ſecours :
Le ciel avec la paix veille ici ſur vos jours ;
La reine & Polémon, dans ce temple tranquille,
Impoſent le reſpect qu'on doit à cet aſyle.

ÉROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous reſpecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eſt pure.

Digitized by Google

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, ÉROPE, THIESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cède à la nature.
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeſſes
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauſſeté
L'eſpoir qu'il vient de rendre au ſein qui l'a porté?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frère,
Il approuve un hymen devenu néceſſaire;
Il y conſent du moins: la première des loix,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Conſolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreſſé,
Lié par ſes ſermens, oubliant ſon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eſt point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jetter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous eſt connu; vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

Digitized by Google

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'eſt de moi qu'il la prend;
Il doit me l'apporter. Il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.
(*à Erope & à Thieſte.*)
C'eſt trop ſe défier: goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis,
Et je puis à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Erope, & j'en réponds.

THIESTE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, Thieſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous, ma mère, & les dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÉROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah! Princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

ÉROPE.

Va, dis-je, ne crains rien... ſur vos ſacrés genoux,

Digitized by Google

En préſence des dieux, je mettrai ſans alarmes
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THIESTE.

Voyez ce que vous haſardez.

POLÉMON.

Je veillerai ſur lui.

ÉROPE.

Soyez ſa protectrice :
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice,
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous ſavez, belle Erope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCÈNE III.

HIPPODAMIE, ÉROPE, THIESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

REINES, on vous attend. Atrée eſt à l'autel.

ÉROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour ſolennel,

Digitized by Google

Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices;
(*à Erope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ſes pères,
Ce gage auguſte & ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thieſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus preſſé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a diſpenſé.
Vous ſavez que les dieux ſont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les ſacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit ſont jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Erope.... A côté d'un époux
Suivez, ſans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÉROPE.

Pardonne, cher époux, ſi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le ſang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

Digitized by Google

IDAS.

Non, Madame; au courroux dont il fut poſſédé
Par degrés à mes yeux le calme a ſuccédé.
La paix eſt dans le cœur du redoutable Atrée:
Lui-même il veut remplir cette coupe ſacrée
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le ſerment ſolennel.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre;
De ce ſaint appareil, la pompe ſe découvre (*).
Enfin je vois Atrée: il avance à pas lents,
Interdit, égaré....

SCÈNE IV & dernière.

Tous les perſonnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

Ecoutez nos ſermens.
Dieux qui rendez enfin dans ce jour ſalutaire
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère,
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup-d'œil les rois & les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Erope & Thieſte ſe mettent à un des côtés; Polémon & Idas, en la ſaluant, ſe placent de l'autre: on place la coupe ſur la table. On voit venir de loin Atrée, qui s'arrête à l'entrée de la ſcène.

Digitized by Google

(*à Atrée.*)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah ! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs;
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.

(*à Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez !

ÉROPE.

Ah ! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils !

MÉGARE, *ſe plaçant près d'Erope.*

De farouches ſoldats
Ont ſaiſi cet enfant dans mes débiles bras....

ÉROPE.

On m'arrache mon ſang !

MÉGARE.

Interdite & tremblante,
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

ÉROPE.

Ah ! courons....

Digitized by Google

THIESTE.

Volons, ſauvons mon fils...

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de ſa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Erope derrière la ſcène.*)

ÉROPE.

Je meurs!

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thieſte,
Suis ton infame épouſe, & l'enfant de l'inceſte.
Je n'ai pu t'abreuver de ce ſang criminel;
Mais tu le rejoindras.

THIESTE, *derrière la ſcène.*

Dieux! c'eſt à votre autel....
Mais je l'avais ſouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance!
Ciel qui la réſervais! implacable puiſſance!
Monſtre que j'ai nourri, monſtre de cruauté,
Achève, ouvre ce ſein, ces flancs qui t'ont porté.

(*on entend le tonnerre, & les ténèbres couvrent la terre.*)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Deſtin, tu l'as voulu! c'eſt d'abîme en abîme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, & le ſoleil me fuit!
L'enfer s'ouvre!... je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

IRENE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois,
le 16 mars 1778.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

C'EST ici la dernière de ſes tragédies que l'auteur ait vue repréſenter. Après un long exil (car pourquoi diſſimulerions-nous ce qui n'eſt humiliant que pour ſes perſécuteurs), le deſir de revoir ſa patrie l'avait ramené à Paris dans ſa quatre-vingt-cinquième année. Nous avons dit comment il y fut accueilli, & l'hommage, juſques-là ſans exemple, que lui rendit le public à une des repréſentations d'Irène. Cette eſpèce d'apothéoſe, que l'envie n'oſa troubler, fut le prix de ſoixante années de gloire. Alors on put lui appliquer ce que Corneille avait dit de Sophocle :

Tel Sophocle, à cent ans, charmait encore Athènes.

Quel mérite n'ajoutait pas la préſence de Voltaire à ce dernier fruit de ſon génie! Non-ſeulement la pièce n'avait aucun des défauts que lui-même peut-être avait reprochés trop durement à la vieilleſſe de Corneille; mais on y retrouvait encore

Digitized by Google

quelques étincelles du feu de ſes premières années. On y remarqua, comme une ſingularité piquante, le perſonnage de Léonce, déſabuſé de l'ambition & des intrigues orageuſes des cours, retiré dans un cloître, & ayant puiſé loin du monde cette rigide auſtérité qui remplace les paſſions dans l'ame d'un cénobite : ainſi, même en finiſſant ſa carrière, l'auteur s'occupait encore d'agrandir celle de l'art; il nous enhardiſſait, par cet exemple, à introduire ſur notre ſcène de nouveaux coſtumes & de nouvelles mœurs.

Le caractère impétueux & tendre d'Alexis Comnène rappellait du moins le ſouvenir du peintre qui avait tracé avec plus de vigueur ceux d'Oroſmane & de Vendôme.

Mais Irène, placée entre un devoir inexorable & un ſentiment qui a pris ſur elle d'autant plus d'empire, qu'elle a toujours été forcée de le combattre; Irène ſacrifiant le plus tendre amour à ce devoir ſi cruel, à la piété filiale, aux pré-

Digitized by Google

jugés de la religion, & ne pouvant le ſacrifier qu'en s'ôtant la vie, était, nous l'oſons dire, un perſonnage digne des pinceaux de ſa jeuneſſe. Secondé de l'illuſion du théâtre & des talens d'une actrice célèbre, ce perſonnage, d'un caractère vraiment tragique, quoique faiblement prononcé, obtint encore le plus flatteur de tous les ſuffrages: Voltaire eut la ſatisfaction de voir couler des larmes.

Ce n'était plus ſans doute la marche rapide & le ſtyle brûlant de ſes belles années; mais toujours pur, à quelques négligences près, & ne s'écartant jamais du naturel, c'était, comme on le dit alors, les derniers accens du cygne; & la Nation les entendit avec reſpect. Bientôt elle eut à pleurer ce même homme qui, par ſon génie, avait régné ſi long-temps ſur elle, & dont l'influence inappréciable s'eſt répandue ſur l'Europe entière. Nous avons parlé ailleurs, & de l'injure que le fanatiſme oſa faire à ſa cendre, & des honneurs que lui décerna la France dès

Digitized by Google

qu'elle fut libre : honneurs non moins glorieux pour elle que pour lui, & dont la mémoire ne s'éteindra jamais.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE (a)

DE M. DE VOLTAIRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1778.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres & reſpectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut néceſſaire à la France par ſon inſtitution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un ſtyle pur & noble, elle eſt plus néceſſaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'eſt permis à aucun membre de l'académie

(a) Cette lettre, que l'auteur écrivit peu de jours avant ſa mort, eſt encore un modèle de raiſon, d'élégance & de goût. Lui ſeul ſavait raſſembler, en un ſi court eſpace, un ſi grand nombre d'obſervations judicieuſes, & parler avec cet intérêt d'un art qui avait fait ſa gloire. Jamais, dans ces leçons que lui dictait ſon goût pour le plus beau des arts, on ne s'apperçut du déclin de ſes années. Ce que nous remarquons ici, nous aurions pu le remarquer de tous les diſcours qui précèdent ſes pièces. En les réuniſſant, on pourrait en former une excellente poétique; il n'en eſt pas où l'agréable ne ſoit mêlé à l'utile, & c'eſt ce qu'Horace appellait le point de perfection.

Digitized by Google

de la Cruſca, de prendre ce titre à la tête de ſon livre, ſi l'académie ne l'a déclaré écrit avec la pureté de la langue toſcane. Autrefois, quand j'oſais cultiver, quoique faiblement, l'art des Sophocle, je conſultais toujours M. l'abbé d'Olivet, notre confrère, qui, ſans me nommer, vous propoſait mes doutes; & lorſque je commentai le grand Corneille, j'envoyai toutes mes remarques à M. Duclos, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; & cette édition de Corneille ſemble être aujourd'hui regardée comme un livre claſſique pour les remarques que je n'ai données que ſur votre déciſion.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons ſur les fautes où je ſuis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous conſulter, & pour ſuivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieilleſſe paſſe pour incorrigible; & moi, Meſſieurs, je crois qu'on doit penſer à ſe corriger à cent ans. On ne peut ſe donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ſes fautes à tout âge. Peut-être cette méthode eſt la ſeule qui puiſſe préſerver la langue françaiſe de la corruption qui ſemble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poètes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage ſans avoir écouté les conſeils de Boileau & de Patru : auſſi c'eſt ce véritablement grand

Digitized by Google

homme qui nous enſeigna, par ſon exemple, l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieuſe de la rime; de faire parler le cœur avec eſprit ſans la moindre ombre d'affectation; d'employer toujours le mot propre ſouvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit ſi bien Pétrone: il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poéſie dramatique cette élégance, cette harmonie continue qui nous manquait abſolument, ce charme ſecret & inexprimable, égal à celui du quatrième livre de Virgile; cette douceur enchantereſſe qui fait que quand vous liſez au haſard dix ou douze vers d'une de ſes pièces, un attrait irréſiſtible vous force de lire tout le reſte.

C'eſt lui qui a proſcrit chez tous les gens de goût, & malheureuſement chez eux ſeuls, ces idées gigantesques & vuides de ſens, ces apoſtrophes continuelles aux dieux, quand on ne ſait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un ſtyle ſauvage; ces épithètes fauſſes & inutiles; ces idées obſcures, plus obſcurément rendues; ce ſtyle auſſi dur que négligé, incorrect & barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre compoſé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de Racine, de ſon grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens

Digitized by Google

délicats; de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur Boileau a donné ce précepte :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul Racine, depuis Andromaque jusqu'au chef-d'œuvre d'Athalie (*).

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. Cheminais, Massillon ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de Racine. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable Fénélon votre autre confrère, tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées, & si cher à la postérité par ses persécutions mêmes, forma sa prose élégante sur la poésie de Racine (*a*), ne pouvant l'imiter en

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

(*a*) Quel magnifique éloge de Racine! il est à méditer d'un bout à l'autre; & l'on pourra juger s'il était vrai que Voltaire fût jaloux.

Digitized by Google

vers : car les vers ſont une langue qu'il eſt donné à très-peu d'eſprits de poſſéder ; & quand les plus éloquens & les plus ſavans hommes, les ſublimes Boſſuet, les touchans Fénélon, les érudits Huet ont voulu faire des vers français, ils ſont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur ſcience, dans cette triſte claſſe qui eſt au-deſſous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de proſe dans leſquels on a le mieux imité le ſtyle de Racine, ſont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai ſuccès aujourd'hui ſans cette correction, ſans cette pureté qui ſeule met le génie dans tout ſon jour, & ſans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monſtrueuſe, tombant à chaque pas dans une faibleſſe plus monſtrueuſe encore, & du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu ſacré, Meſſieurs ; c'eſt par vos ſoins que depuis quelques années les compoſitions pour les prix décernés par vous ſont enfin devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la ſaine littérature s'eſt tellement déployé, qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages ſuſpendre vos jugemens, & partager vos ſuffrages ainſi que ceux du public.

Je ſens combien il eſt peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'oſer arrêter un moment vos regards ſur un des fruits dégénérés de ma vieilleſſe. La tragédie d'Irène ne peut être

Digitized by Google

digne de vous ni du théâtre français ; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'Alexandre, & adoptées chez les Français par le génie de Corneille, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de Corneille, Messieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décisions souveraines sur l'éclat éternel qu'il sut donner à cette langue française peu connue avant lui, & devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, & vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos assemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire sur Corneille & sur Shakespéare. Je rougis de joindre ensemble ces deux noms : mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable dispute. On s'appuie de l'opinion de madame Montagu, estimable citoyenne de Londres, qui montre pour sa patrie une passion si pardonnable. Elle préfère Shakespéare aux auteurs d'Iphigénie & d'Athalie, de Polyeucte & de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui assurer cette supériorité ; & ce livre est écrit avec la sorte d'enthousiasme que la nation anglaise retrouve dans quelques beaux morceaux de Shakespéare, échappés à la grossièreté de son siècle. Elle met Shakespéare au-dessus de tout, en faveur de ces morceaux qui sont en effet naturels & énergiques, quoique défigurés presque toujours par une sami-

Digitized by Google

liarité baſſe. Mais eſt-il permis de préférer deux vers d'Ennius à tout Virgile, ou de Lycophron à tout Homère ?

On a repréſenté, Meſſieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, & dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale juſqu'à la mer qui ſépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on faſſe le même honneur à une ſeule pièce de Shakeſpéare, & alors nous pourrons diſputer.

Qu'un Chinois vienne nous dire : « Nos tragédies compoſées ſous la dynaſtie des Yven font » encore nos délices après cinq cents années. Nous » avons ſur le théâtre des ſcènes en proſe, d'autres » en vers rimés, d'autres en vers non rimés. Les » diſcours de politique & les grands ſentimens y » ſont interrompus par des chanſons, comme dans » votre Athalie. Nous avons de plus des ſorciers » qui deſcendent des airs ſur un manche à balai, » des vendeurs d'orviétan & des gilles qui, au mi- » lieu d'un entretien ſérieux, viennent faire leurs » grimaces, de peur que vous ne preniez à la pièce » un intérêt trop tendre qui pourrait vous attriſ- » ter. Nous faiſons paraître des ſavetiers avec des » mandarins, & des foſſoyeurs avec des princes, » pour rappeller aux hommes leur égalité primi- » tive. Nos tragédies n'ont ni expoſition, ni » nœud, ni dénouement. Une de nos pièces dure » cinq cents années, & un payſan qui eſt né au

Digitized by Google

» premier acte eſt pendu au dernier. Tous nos » princes parlent en crocheteurs, & nos croche- » teurs quelquefois en princes. Nos reines y pro- » noncent des mots de turpitude qui n'échappe- » raient pas à des revendeuſes entre les bras des » derniers des hommes, &c. &c. ».

Je leur dirais : Meſſieurs, jouez ces pièces à Nankin ; mais ne vous aviſez pas de les repréſenter aujourd'hui à Paris ou à Florence, quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame Montagu relève avec juſtice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna & ceux de Rodogune. Tout n'eſt pas toujours ni bien deſſiné, ni bien exprimé dans ces fameuſes pièces, je l'avoue. Je ſuis même obligé de vous dire, Meſſieurs, que cette dame ſpirituelle & éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorſque je vous conſultai ſur le commentaire de Corneille. Je me ſuis entiérement rencontré avec elle dans les juſtes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'eſt toujours en admirant ſon génie que j'ai remarqué ſes écarts. Eh, quelle différence entre les défauts de Corneille dans ſes bonnes pièces, & ceux de Shakeſpeare dans tous ſes ouvrages !

Que peut-on reprocher à Corneille dans les tragédies de ce génie ſublime, qui ſont reſtées à l'Europe ? (car il ne faut pas parler des autres)

Digitized by Google

c'eſt d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur; de s'être permis quelques raiſonnemens que la tragédie ne peut admettre; de s'être aſſervi dans preſque toutes ſes pièces à l'uſage de ſon temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus inſipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies paſſions, excepté dans la pièce eſpagnole du Cid; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger ſon modèle en trente endroits, dans un temps où les bienſéances théatrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne ſur-tout pour avoir trop négligé ſa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'eſprit ſur un grand homme ſont épuiſées; & l'on joue Cinna & Polyeucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Ruſſie, devant le doge & les ſénateurs de Veniſe, comme devant le roi & la reine de France.

Que reproche-t-on à Shakeſpéare? Vous le ſavez, Meſſieurs; tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce ſont, comme dit M. de Fontenelle dans ſes Mondes, preſque d'autres principes de raiſonnement. Mais ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'alors le théâtre eſpagnol, qui infectait l'Europe, en était le légiſlateur. Lopez de Vega avouait cet opprobre; mais Shakeſpéare n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les

Digitized by Google

Anglais ? ce qu'on a fait en France ; se corriger.

Madame Montagu condamne dans la perfection de Racine, cet amour continuel qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Esther & dans Athalie. Il est beau, sans doute, à une dame de réprouver cette passion universelle qui fait régner son sexe ; mais qu'elle examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuse. Que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que mademoiselle Gaussin, alors je réponds que madame Montagu versera des larmes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de Bérénice, qu'on faisait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe ? la seule magie du style de ce vrai poète, *qui invenit verba quibus deberent loqui.*

Les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme Racine tant qu'elle voudra, le cœur vous ramenera toujours à ses pièces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes, & la délicatesse de la langue française, voudront toujours lire & entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d'être le poète de l'amour, il faut donc condamner le

Digitized by Google

quatrième livre de Virgile. On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caractères & dans son style ; c'est ce qu'on a dit de Virgile ; mais on admire dans l'un & dans l'autre une élégance continue.

Madame Montagu s'efforce d'être touchée des beautés d'Euripide, pour tâcher d'être insensible aux perfections de Racine. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre française, & de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît estimer beaucoup Brumoy, parce que Brumoy, en qualité de traducteur d'Euripide, semble donner au poète grec la préférence sur le poète français. Mais si elle savait que Brumoy traduit le grec très-infidellement ; si elle savait que, *vous y ſerez, ma fille*, n'est pas dans Euripide ; si elle savait que Clytemnestre embrasse les genoux d'Achille dans la pièce grecque comme dans la française (quoique Brumoy ose supposer le contraire) ; enfin si son oreille était accoutumée à cette mélodie enchantereſſe qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez Racine seul, alors madame Montagu changerait de sentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, ressemble à un jeune amant qui a du courage : & pourtant l'Iphigénie est une des meilleures tragédies françaises. Je lui dirais : & pourtant, Madame elle est un chef-d'œuvre qui honorera éternellement

Digitized by Google

ce beau ſiècle de Louis XIV, ce ſiècle, notre gloire, notre modèle & notre déſeſpoir. Si nous avons été indignés contre madame de Sévigné qui écrivait ſi bien, & qui jugeait ſi mal ; ſi nous ſommes révoltés de cet eſprit miſérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que la mode d'aimer Racine paſſera comme la mode du café : jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une perſonne auſſi inſtruite que vous ne rende pas juſtice à l'extrême mérite d'un ſi grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration & d'attendriſſement que la centième lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare & moins ſenti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime & de la meſure, au point de ne pas laiſſer échapper une ſeule ligne, un ſeul mot qui ſente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'eſt à ce coin que ſont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame Montagu compte pour rien cette difficulté ſurmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu ſur la terre aucun art, aucun amuſement même où le prix ne fût attaché à la difficulté ? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois ſe propoſaient les uns

Digitized by Google

aux autres ? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le disque jusqu'à la course des chars ? Nos tournois, nos carrousels étaient-ils si faciles ? Que dis-je ? aujourd'hui dans la molle oisiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, le seul attrait qui les pique dans leurs misérables jeux de cartes, n'est-ce pas la difficulté de la combinaison, sans quoi leur ame languirait assoupie ?

Il est donc bien étrange, & j'ose dire bien barbare, de vouloir ôter à la poésie ce qui la distingue du discours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la paresse & l'impuissance de faire des vers rimés, comme le célèbre Pope me l'a avoué vingt fois. Insérer dans une tragédie des scènes entières en prose, c'est l'aveu d'une impuissance encore plus honteuse.

Il est bien certain que les Grecs ne placèrent les Muses sur le haut du Parnasse que pour marquer le mérite & le plaisir de pouvoir aborder jusqu'à elles à travers des obstacles. Ne supprimez donc point ces obstacles, Madame ; laissez subsister les barrières qui séparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan & de leurs gilles. Souffrez que Pope imite les véritables génies Italiens, les Arioste, les Tasse, qui se sont soumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand Boileau a prononcé :

Digitized by Google

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aiſément les penſées dans la mémoire ?

Je ne me flatte pas que mon diſcours & ma ſenſibilité paſſent dans le cœur de madame Montagu, & que je ſois deſtiné à convertir *diviſos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature ? Les Anglais n'ont-ils pas aſſez de diſſenſions chez eux ? & n'avons-nous pas aſſez de tracaſſeries chez nous ? ou plutôt l'une & l'autre nation n'ont-elles pas eu aſſez de grands hommes dans tous les genres pour ne ſe rien envier, pour ne ſe rien reprocher ?

Hélas ! Meſſieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai paſſé une partie de ma vie à faire connaître en France les paſſages le plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de Shakeſpéare avoit été plongé par ſon ſiècle. J'ai rendu juſtice à l'anglais Shakeſpéare, comme à l'eſpagnol Caldéron ; & je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'oſe dire que c'eſt de ma ſeule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine & pédanteſque, cet amour-propre révoltant qui ſe déguiſe ſous l'amour de ſon pays, & qui ne préfère les heureux génies

Digitized by Google

de ſes anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux Bacon, aux Kepler, aux Copernic, ſans même y mêler d'abord aucune émulation ! Que n'avons-nous pas dit du grand Galilée, le reſtaurateur & la victime de la raiſon en Italie, ce premier maître de la philoſophie, que Deſcartes eut le malheur de ne citer jamais !

Nous ſommes tous à préſent les diſciples de Newton : nous le remercions d'avoir ſeul trouvé & prouvé le vrai ſyſtême du monde ; d'avoir ſeul enſeigné au genre humain à voir la lumière ; & nous lui pardonnons d'avoir commenté les viſions de Daniel & l'Apocalypſe.

Nous admirons dans Locke la ſeule métaphyſique qui ait paru dans le monde depuis que Platon la chercha ; & nous n'avons rien à pardonner à Locke. N'en ferions-nous pas autant pour Shakeſpéare, s'il avait reſſuſcité l'art des Sophocles, comme madame Montagu, ou ſon traducteur oſe le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. de la Harpe, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raiſon, élever ſa voix en faveur de cet homme ſingulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans ſon judicieux journal ce que tout le monde ſent : que Shakeſpéare eſt un ſauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Digitized by Google

Que l'Angleterre ſe contente de ſes grands hommes en tant de genres : elle a aſſez de gloire. La patrie du Prince noir & de Newton peut ſe paſſer du mérite des Sophocle, des Zeuxis, des Phidias, des Timothée qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en ſouhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre ſoient toujours remplies par des ſucceſſeurs dignes d'eux ; que les ſiècles à venir égalent le grand ſiècle de Louis XIV, & qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le ſurpaſſer.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéiſſant & très-obligé ſerviteur & confrère, &c.

NOTE.

Digitized by Google

NOTE.

(1) Le P. Brumoy, dans son discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : « Ce n'est que le sang-» froid qui applaudit la beauté des vers ». Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang-froid des maximes vraies ou fausses ; tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe ; & qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits & raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appellée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges & si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, & te nommer seigneur.

Comme si le mot seigneur était, sur notre théâtre, autre chose qu'un terme de politesse ; & comme si la jeune Cornélie avait pu s'avilir en parlant décemment à César. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois soumis
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis ;
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.

Digitized by Google

Va, ne perds point le temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous ſentez bien aujourd'hui qu'il n'eſt guère convenable qu'une jeune femme abſolument dépendante de Céſar, protégée, ſecourue, vengée par lui, & qui doit être à ſes pieds, le menace en antithèſes ſi recherchées, & dans un ſtyle ſi obſcur, de le faire condamner à la mort pour ſervir d'exemple, & finiſſe enfin par lui dire: « Adieu, » Céſar, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour » toi une fois en ma vie ». Avez-vous pu ſeulement entendre ce froid raiſonnement, auſſi faux qu'alambiqué: « Comme autre qu'un Romain n'a pu aſſervir Rome, autre » qu'un Romain ne l'en peut garantir » ?

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne ſente combien de tels vers ſont contraires à toutes les bienſéances, à la nature, à la raiſon, & même aux règles de la poéſie, qui veulent que tout ſoit clair, & que rien ne ſoit forcé dans l'expreſſion.

Dites-moi donc par quel preſtige vous avez applaudi ſans ceſſe des tirades auſſi embrouillées, auſſi obſcures, auſſi déplacées? Mais dites-moi ſur-tout pourquoi vous n'avez jamais marqué, par la moindre acclamation, votre juſte contentement des véritables beaux vers que débite Andromaque, dans une ſituation encore plus douloureuſe que celle de Cornélie?

Je confie à tes ſoins mon unique tréſor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector....
Fais connaître à mon fils les héros de ſa race;
Autant que tu pourras conduis-le ſur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Qu'il ait de ſes aïeux un ſouvenir modeſte.
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte;
Et pour ce reſte enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon ſang, ma haine & mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchiſſent, les femmes qui ont une ſenſibilité ſi fine & ſi juſte, les gens de lettres

Digitized by Google

les plus gâtés par un vain ſavoir, les barbares même des écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers ſi ſimples d'Andromaque. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre ?

Cet homme de bon ſens & de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de Cornélie, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions ſaiſis de vénération à l'aſpect du S. Chriſtophe de Notre-Dame. Il nous fallait du giganteſque. A la fin nous nous apperçûmes, à la vérité, que ces figures coloſſales étaient bien mal deſſinées ; mais enfin elles étaient coloſſales, & cela ſuffiſait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de Racine étaient parfaitement écrits ; ils reſpiraient la bienſéance, la vérité, la modeſtie, la molleſſe élégante : nous le ſentions ; mais la modeſtie & la bienſéance ne tranſportent jamais l'ame. Donnez-moi une groſſe actrice d'une phyſionomie frappante, qui ait une voix forte, qui ſoit bien impérieuſe, bien inſolente, qui parle à Céſar comme à un petit garçon, qui accompagne ſes diſcours injurieux d'un geſte mépriſant, & qui ſur-tout termine ſon couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore ; & ſi vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme eſt ſubjugué par ſes organes & par l'exemple.

De pareils preſtiges peuvent durer un ſiècle entier ; & l'aveuglement le plus abſurde a quelquefois duré pluſieurs ſiècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour & la ville ont élevées juſqu'au ciel avec des tranſports inouis, & qui ſont enſuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie paſſagère qui attaque une nation, & qui ſe guérit enfin de ſoi-même.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

NICÉPHORE, empereur de Conſtantinople.
IRÈNE, femme de Nicéphore.
ALEXIS COMNÈNE, prince de Grèce.
LÉONCE, père d'Irène.
MEMNON, attaché au prince Alexis.
ZOÉ, favorite, ſuivante d'Irène.
Un officier de l'empereur.
Gardes.

La ſcène eſt dans un ſalon de l'ancien palais de Conſtantin.

Digitized by Google

IRENE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÈNE, ZOÉ.

IRÈNE.

Quel changement nouveau, quelle ſombre terreur
Ont écarté de nous la cour & l'empereur?
Au palais des ſept tours une garde inconnue
Dans un ſilence morne étonne ici ma vue;
En un vaſte déſert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conſtantin trop ſouvent un beau jour
Eſt ſuivi des horreurs du plus funeſte orage.
La cour n'eſt pas long-temps le bruyant aſſemblage
De tous nos vains plaiſirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs ſoulagemens des cœurs infortunés;
De la foule importune il faut qu'on ſe retire.
Nos Etats aſſemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être; & ces fiers Muſulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,

Digitized by Google

Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRÈNE.

De ſes chagrins ſecrets, qu'il veut diſſimuler,
Je connais trop la cauſe; elle va m'accabler.
Je ſais par quels ſoupçons ſa dureté jalouſe,
Dans ſon inquiétude outrage ſon épouſe.
Il écoute en ſecret ces obſcurs impoſteurs,
D'un eſprit défiant déteſtables flatteurs,
Trafiquant du menſonge & de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour Céſar! & quels ſoins douloureux!
Je le plains, je gémis... il fait deux malheureux...
Ah! que n'ai-je embraſſé cette retraite auſtère
Où depuis mon hymen s'eſt enfermé mon père!
Il a fui pour jamais l'illuſion des cours,
L'eſpoir qui nous ſéduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, & la peine cruelle
De ſe faire à ſoi-même une guerre éternelle,
Que ne foulais-je aux pieds ma funeſte grandeur!
Je montai ſur le trône au faîte du malheur.
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute deſtinée;
Et je pleure ſur-tout ce fatal ſouvenir
Que mon devoir condamne, & qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on reſpire empoiſonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la ſombre jalouſie

Digitized by Google

Par d'indiſcrets éclats n'a point manifeſté
Le ſentiment honteux dont il eſt tourmenté :
Il le cache au vulgaire, à ſa cour, à lui-même ;
Il ſait vous reſpecter, & peut-être il vous aime.
Vous cherchez à nourrir une injuſte douleur.
Que craignez-vous ?

IRÈNE.

Le ciel, Alexis & mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur & vous ſans vous inquiéter,
Fidèle à ſes ſermens juſqu'à vous éviter.

IRÈNE.

Je ſais que ce héros ne cherche que la gloire :
Je ne ſaurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRÈNE.

Ah ! j'ai trop admiré ſes exploits éclatans :
Sa gloire de ſi loin m'a trop intéreſſée.
Céſar aura ſurpris au fond de ma penſée
Quelques vœux indiſcrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître :
Des antiques Céſars nous avons reçu l'être ;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'eſt dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis :

Digitized by Google

C'eſt avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquiſe & lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir ſa promeſſe avec impunité,
Ce fantôme effrayant ſubjugua ma famille;
Ma mère à ſon orgueil ſacrifia ſa fille.
Du bandeau des Céſars on crut cacher mes pleurs:
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher,
De moi-même en pleurant j'oſai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faibleſſe en ce combat pénible;
Et de ce grand ſecours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux ſerment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai... Ce mot te fait aſſez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'expoſer
M'aurait par ſes vertus appris à l'appaiſer:
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre;
Et je n'ai que toi ſeule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible & bleſſé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

Digitized by Google

SCÈNE II.

IRÈNE, ZOÉ, MEMNON.

IRÈNE.

Eh bien! en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admiſe aujourd'hui
Parmi les courtiſans qu'il approche de lui?

MEMNON.

Madame, j'avouerai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de ſon ame abattue.
Je ne ſuis point compté parmi les courtiſans,
De ſes deſſeins ſecrets ſuperbes confidens:
Du conſeil de Céſar on me ferme l'entrée.
Commandant de ſa garde à la porte ſacrée,
Militaire oublié par ſes maîtres altiers,
Relégué dans mon poſte ainſi que mes guerriers,
J'ai ſeulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Boriſthène,
Qu'il vogue vers Byſance, & que Céſar troublé
Ecoute en frémiſſant ſon conſeil aſſemblé.

IRÈNE.

Alexis, dites-vous?

MEMNON.

Il revole au Boſphore.

IRÈNE.

Il pourrait à ce point offenſer Nicéphore!
Revenir ſans ſon ordre!

Digitized by Google

MEMNON.

On l'assure, & la cour
S'alarme, se divise & tremble à son retour.
Il a brisé, dit-on, l'honorable esclavage
Où l'empereur jaloux retenait son courage ;
Il vient jouir ici des honneurs & des droits
Que lui donnent son rang, sa naissance & nos loix.
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
Et qui de bouche en bouche armant les factions,
Vont préparer Byzance aux révolutions.
Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois suivre, & qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens,
Leurs fausses amitiés, leurs indiscrètes haines :
Attaché sans réserve au pur sang des Comnènes,
Je le sers, & sur-tout dans ces extrémités,
Memnon sera fidèle au sang dont vous sortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage....
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(*il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

IRÈNE, ZOÉ.

IRÈNE.

Qu'a-t-il osé me dire ? & quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger ?
Il ne s'explique point : je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre.
Je le connais ; le sang d'assez près nous unit.
Contre nos courtisans exhalant son dépit,
Il détesta toujours leur frivole insolence,
Leurs animosités qui partagent Byzance,
Leurs tristes vanités que suit le déshonneur ;
Mais son esprit altier hait sur-tout l'empereur.
D'Alexis, en secret, son cœur est idolâtre ;
Et s'il en était cru, Byzance est un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand sa sombre colère
S'échappe en vous parlant, & peint son caractère.

IRÈNE.

Mais Alexis revient.... César est irrité :
Le courtisan surpris murmure épouvanté.
Les Etats convoqués dans Byzance incertaine,
Fatiguant dès-long-temps la grandeur souveraine,

Digitized by Google

Troublent l'empire entier par leurs diviſions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
Des diſcours de Memnon que veux-tu que j'eſpère?
Il commande au palais une garde étrangère :
D'Alexis, en ſecret, eſt-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent!
Les deſſeins du ſénat, des peuples le délire,
Et l'orage naiſſant qui gronde ſur l'empire!
Que je me crains ſur-tout dans ma juſte douleur!
Je conſulte en tremblant le ſecret de mon cœur :
Peut-être il me prépare un avenir terrible :
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop ſenſible.
Si jamais Alexis en ce funeſte lieu,
Trahiſſant ſes ſermens.... Que vois-je? juſte Dieu!

SCÈNE IV.

IRÈNE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ ſouffrir ma vue, & banniſſez vos craintes...
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien ſe doit ſacrifier,
Et rappeller des temps qu'il nous faut oublier.
Le deſtin me ravit la grandeur ſouveraine;
Il m'a fait plus d'outrage : il m'a privé d'Irène....
Dans l'Orient ſoumis mes ſervices rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus;
Mais lorſque ſur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore;

Digitized by Google

Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébiſonde entre nos mains remiſe,
Les Scythes repouſſés, la Tauride conquiſe,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappellé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé (*a*)!
Le ſuis-je encor par vous? n'oſez-vous reconnaître
Dans le ſang dont je ſuis le ſang qui vous fit naître?

IRÈNE.

Prince, que dites-vous? dans quel temps, dans quels lieux,
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux?
Vous connaiſſez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos ſermens, & ſur-tout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de Céſar l'injuſte défiance,
Il vous aurait ſuffi d'éviter ma préſence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous haſardez.
Vous me faites frémir : Seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je ſerais plus coupable;
Ma préſence à Céſar ſerait plus redoutable.
Quoi donc? ſuis-je à Byſance? eſt-ce vous que je vois?
Eſt-ce un ſultan jaloux qui vous tient ſous ſes lois?

(*a*) Ce vers fut appliqué à Voltaire, qui avait été obligé pluſieurs fois de quitter ſa patrie; & du moins il fut vengé par la voix publique.

Digitized by Google

Êtes-vous dans la Grèce une eſclave d'Aſie,
Qu'un deſpote, un barbare achète en Circaſſie,
Qu'on rejette en priſon ſous des monſtres cruels,
A jamais inviſible au reſte des mortels?
Céſar a-t-il changé, dans ſa ſombre rudeſſe,
L'eſprit de l'Occident & les mœurs de la Grèce?

IRÈNE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le ſavez aſſez, tout eſt changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le deſtin le forma pour Irène:
Il brave des Céſars la puiſſance & la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi! vos derniers ſujets
Vers leur impératrice auront un libre accès,
Tout mortel jouira du bonheur de ſa vue,
Nicéphore à moi ſeul l'aurait-il défendue?
Et ſuis-je un criminel à ſes regards jaloux
Dès qu'on l'a fait Céſar, & qu'il eſt votre époux?
Enorgueilli ſur-tout de cet hymen auguſte,
L'excès de ſon bonheur le rend-il plus injuſte?

IRÈNE.

Il eſt mon ſouverain.

ALEXIS.

Non: il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était deſtiné:
Il n'en était pas digne; & le ſang des Comnènes
Ne vous fut point tranſmis pour ſervir dans ſes chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ſes ſévères mains
Cet empire, autrefois l'empire des Romains,

Digitized by Google

Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébiſonde,
Tranſporta Conſtantin pour le malheur du monde (*a*),
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut; je n'en ſuis point jaloux:
Je le ſuis de vous ſeule; & jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne eſclavage.
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs ſont garans;
Et les uſurpateurs ſont toujours des tyrans.
Mais ſi le ciel eſt juſte, il ſe ſouvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRÈNE.

Trop vains regrets! je ſuis eſclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée: elle n'eſt plus à moi.

ALEXIS.

Ah! vous me la deviez.

IRÈNE.

Et c'eſt à vous de croire
Qu'il ne m'eſt pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, & vous m'épouvantez.

(*a*) Conſtantin a toujours été accuſé d'avoir préparé la décadence de l'Empire par la tranſlation qu'il en fit de Rome à Conſtantinople. Peut-être y contribua-t-il davantage en donnant trop d'importance aux diſputes d'une nouvelle religion qu'il voulut élever ſur les débris de l'ancienne religion des Romains. C'eſt en préſidant au concile de Nicée qu'il donna le ſignal du fanatiſme & de l'intolérance.

Digitized by Google

SCÈNE V.

IRÈNE, ALEXIS, ZOÉ, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, Céſar vous mande.

ALEXIS.

Il me verra : ſortez.

(à Irène.)

Il me verra, Madame ; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi :
A ſon rang comme au mien je ſais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille & raſſurée.

(il ſort.)

SCÈNE VI.

IRÈNE, ZOÉ.

IRÈNE.

DE quel ſaiſiſſement mon ame eſt pénétrée !
Que je ſens à la fois de faibleſſe & d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il ? Va, Zoé, commande que ſur l'heure
On parcoure en ſecret cette triſte demeure,
Ces ſept affreuſes tours qui, depuis Conſtantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible deſtin.
Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

Digitized by Google

ZOÉ.

J'irai, j'obſerverai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous : un maître ſoupçonneux
Vous condamne peut-être, & vous proſcrit tous deux.
Parmi tant de dangers, que prétendez-vous faire ?

IRÈNE.

Garder à mon époux ma foi pure & ſincère,
Vaincre un fatal amour (ſi ſon feu rallumé
Renaiſſait dans ce cœur autrefois enflammé),
Demeurer de mes ſens maîtreſſe ſouveraine,
(Si la force eſt poſſible à la faibleſſe humaine),
Ne point combattre en vain mon devoir & mon ſort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé ; mais César délibère.
Dans son inquiétude il consulte, il diffère,
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé ;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irène, & je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci ;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
Comptez sur vos amis : vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte ;
Et les autres armés sous un habit de paix,
Inconnus à César, rempliſſent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense :
Dans ce château funeste il met sa confiance :
Là, dans un plein repos, d'un mot ou d'un coup-d'œil,
Il condamne à l'exil, aux tourmens, au cercueil.
Il ose me compter parmi les mercenaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires :

Digitized by Google

Il ſe trompe.... Seigneur, quel ſecret embarras,
Quand j'ai tout diſpoſé, ſemble arrêter vos pas ?

ALEXIS.

Le remords... Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naiſſance, mon rang, la faveur du ſénat,
Tout me criait : Venez, montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me preſſe,
Ma paſſion fatale, entraînaient ma jeuneſſe ;
Je venais oppoſer la gloire à la grandeur,
Partager les eſprits & braver l'empereur....
J'arrive, & j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle ?
La honte eſt attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?

MEMNON.

La honte ! elle eſt pour vous de ſervir ſous un maître.

ALEXIS.

J'oſe être ſon rival : je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez ſon ennemi dans les champs de l'honneur,
Diſputez-lui l'empire, & ſoyez ſon vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Boſphore, & la ſuperbe Thrace,
Et ces Grecs inconſtans ſerviraient tant d'audace ?
Je ſais que les Etats ſont pleins de ſénateurs
Attachés à ma race, & dont j'aurai les cœurs :
Ils pourraient ſoutenir ma ſanglante querelle :
Mais le peuple ?

Digitized by Google

MEMNON.

Il vous aime : au trône il vous appelle.
Sa fougue eſt paſſagère, elle éclate à grand bruit :
Un inſtant la fait naître, un inſtant la détruit.
J'enflamme cette ardeur ; & j'oſe encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraîſſez ſeulement, mon Prince, & vous ferez
Du ſénat & du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais ſanglant, ſéjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a ſuffi pour changer tout l'Etat
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un ſoldat (*a*).
Ces ſoudains changemens ſont des coups de tonnerre
Qui dans des jours ſereins éclatent ſur la terre.
Plus ils ſont imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorans dont on ſe ſent frapper.
Nous avons vu paſſer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés ſur nos rives ;
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli (*b*),
Où leur nom d'un moment ſe perd enſeveli.
Il eſt temps qu'à Byſance on reconnaiſſe un homme
Digne des vrais Céſars, & des beaux jours de Rome.

(*a*) Telles furent en effet les révolutions ſi fréquentes dans le bas empire : ainſi, en une ſeule nuit, Michel-le-Bègue fut porté de la priſon au trône de Léon l'Arménien. A cette époque, tout l'Orient était en feu pour des querelles de moines ſur les images.

(*b*) Ces beaux vers ne ſont pas les ſeuls qui rappellent, dans la pièce, le ſouvenir des beaux jours de Voltaire.

Digitized by Google

Byſance offre à vos mains le ſouverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre & du ſceptre d'un maître ;
Au temple de Sophie un prêtre les ſacrait,
Et Byſance à genoux ſoudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis & de courage ;
Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage,
Recueillez les débris de leurs ſceptres briſés :
Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, ſi vous l'oſez.

ALEXIS.

Ami, tu me connais : j'oſe tout pour Irène :
Seule elle m'a banni, ſeule elle me ramène ;
Seule ſur mon eſprit encore irréſolu
Irène a conſervé ſon pouvoir abſolu.
Rien ne me retient plus : on la menace, & j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ſes loix dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déjà paraît ſa garde : elle m'eſt confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques ſecrets deſſeins,
Nous ſervons ſous Comnène, & nous ſommes Romains.
Je vous laiſſe avec lui.
(il ſe retire dans le fond, & ſe met à la tête de la garde.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

NICÉPHORE *ſuivi de deux officiers*, ALEXIS, MEMNON, Gardes *au fond.*

NICÉPHORE.

PRINCE, votre préſence
A jetté dans ma cour un peu de défiance.
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien ſervi;
Mais quand Céſar commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Conſtantin
Que ſur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire
Connaiſſent peu ces loix que vous voulez preſcrire;
Et j'ai pu, ſans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguſte & ſaint, & par vous reſpecté.

NICÉPHORE.

Je le protégerai tant qu'il ſera fidèle;
Soyez-le, croyez-moi : mais puiſqu'il vous rappelle,
C'eſt moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Conſtantin.
Vous n'avez plus d'excuſe : & ſi vers le Boſphore
L'aſtre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un ſujet révolté.
Vous ne le ſerez pas avec impunité....
Voilà ce que Céſar a prétendu vous dire.

Digitized by Google

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaiſſent mon nom, mon rang & mon ſervice;
Et vous-même avec eux vous me rendrez juſtice.
Vous me laiſſerez vivre entre ces murs ſacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

NICÉPHORE.

Vous oſez le prétendre?

ALEXIS.

Un ſimple citoyen
L'oſerait, le devrait; & mon droit eſt le ſien,
Celui de tout mortel, dont le ſort qui m'outrage
N'a point marqué le front du ſceau de l'eſclavage:
C'eſt le droit d'Alexis; & je crois qu'il eſt dû
Au ſang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au ſang dont ſa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (ſans trop m'en faire accroire)
Le ſang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICÉPHORE.

Je connais votre race, & plus votre arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
N'obéirez-vous point?

ALEXIS.

Non, Seigneur.

Digitized by Google

NICÉPHORE.

C'eſt aſſez.

(*il appelle Memnon à lui par un ſigne, & lui donne un billet dans le fond du théâtre.*)

Servez l'empire & moi, vous qui m'obéiſſez.

(*il ſort.*)

SCÈNE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, ſervir Nicéphore!

ALEXIS, *après avoir obſervé le lieu où il ſe trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Voyez.

ALEXIS, *après avoir lu une partie du billet de ſang-froid.*

Dans ſon conſeil l'arrêt était porté!
Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité;
Il ſe flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a ſigné ma mort.

MEMNON.

Il a ſigné la ſienne.
D'eſclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce deſpote aveuglé m'a cru lâche comme eux,

Digitized by Google

Tant ce palais funeſte a produit l'habitude
Et de la barbarie & de la ſervitude !
Tant ſur leur trône affreux nos Céſars chancelans
Penſent régner ſans loix, & parler en ſultans !
Mais achevez, liſez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *reliſant.*

Plus que je ne penſais ce deſpote eſt coupable :
Irène priſonnière ! Eſt-il bien vrai, Memnon ?

MEMNON.

Le tombeau pour les grands eſt près de la priſon.

ALEXIS.

O ciel !... de tes projets Irène eſt-elle inſtruite ?

MEMNON.

Elle en peut ſoupçonner & la cauſe & la ſuite :
Le reſte eſt inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et ſur-tout, cher ami, cachons-lui ſon danger.
L'entrepriſe bientôt doit être découverte ;
Mais c'eſt quand on ſaura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont ſe joindre à ces braves ſoldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas :
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un paſſage.
Croyez que l'amitié, le zèle & le courage

Digitized by Google

Sont d'un plus grand ſervice en ces périls preſſans
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte Sacrée :
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.
Du peuple ſoulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :
Le ſort en eſt jetté. Prévenons Nicéphore.
(*aux ſoldats.*)
Venez, braves amis, dont mon deſtin m'honore,
Sous Memnon & ſous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, & vengez ſa vertu.
Irène m'appartient, je ne puis la reprendre
Que dans des flots de ſang & ſous des murs en cendre :
Marchons ſans balancer.

SCÈNE IV.

ALEXIS, IRÈNE, MEMNON.

IRÈNE.

Ou courez-vous ? ô ciel !
Alexis, arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
Demeurez, rendez-vous à mes ſoins légitimes ;
Prévenez votre perte, épargnez-vous des crimes.
Au ſeul nom de révolte on me glace d'effroi :
On me parle du ſang qui va couler pour moi.
Il ne m'eſt plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.

Digitized by Google

Mon père en ce moment par le peuple excité
Revient vers ce palais qu'il avait déſerté.
Le pontife le ſuit, &, dans ſon miniſtère,
Du Dieu que l'on outrage atteſte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls preſſans.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irène, il n'eſt plus temps :
La querelle eſt trop grande, elle eſt trop engagée.
Je les écouterai quand vous ſerez vengée.

SCÈNE V.

IRÈNE *ſeule.*

Il me fuit! que deviens-je! ô ciel, & quel moment!
Mon époux va périr ou frapper mon amant!
Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon deſtin, qui me donnas pour maître
Un mortel reſpectable & qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il ſe peut, malgré moi.
J'écoutai ma raiſon : mais mon ame infidelle,
En voulant t'obéir, ſe ſouleva contre elle.
Conduis mes pas, ſoutiens cette faible raiſon,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de ſon poiſon;
Rends la paix à l'empire auſſi-bien qu'à moi-même.
Conſerve mon époux! commande que je l'aime (*a*)!

(*a*) Cette peinture des ſentimens oppoſés qui ſe combattent dans le cœur d'Irène; cette prière qu'elle adreſſe

Digitized by Google

Le cœur dépend de toi : les malheureux humains
Sont les vils inſtrumens de tes divines mains.
Dans ce déſordre affreux veille ſur Nicéphore !
Et quand pour mon époux mon déſeſpoir t'implore,
Si d'autres ſentimens me ſont encor permis,
Dieu, qui ſais pardonner, veille ſur Alexis !

SCÈNE VI.

IRÈNE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils ſont aux mains : rentrez.

IRÈNE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive ;
Il fend les flots du peuple, & la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras
Pouſſent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife ſacré, par un ſecours utile,
Aux bleſſés, aux mourans en vain donne un aſyle.
Les vainqueurs acharnés immolent ſur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.

à Dieu de ſi bonne foi pour Nicéphore & pour ſon amant, intéreſſa d'autant plus, qu'elle n'a rien que de naturel. Ce qui eſt dans la paſſion, ce qui a le mérite d'être vrai, eſt toujours vivement ſenti.

Digitized by Google

Ne vous expoſez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Byſance, & périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever;
Mais ne vous perdez pas en la voulant ſauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRÈNE.

Non, Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
Non : je ne dois point vivre en nos murs embraſés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creuſés.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÈNE, ZOÉ.

ZOÉ.

Votre unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le deſtin va rendre.
Une Scythe aurait pu, dans les rangs des ſoldats,
Appeller les dangers & chercher le trépas;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats ſauvages,
La dureté des mœurs a produit ces uſages.
La nature a pour nous établi d'autres loix:
Soumettons-nous au ſort; &, quel que ſoit ſon choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis en naiſſant touchait à la couronne;
Sa valeur la mérite; il porte à ce combat
Ce grand cœur & ce bras qui défendit l'Etat;
Sur-tout en ſa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteſte un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puiſqu'on l'aime.

IRÈNE.

Eh, que ſert d'être aimé?
On eſt plus malheureux. Je ſens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il eſt vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, & d'oſer ſeulement
Demander du combat quel eſt l'événement;

Digitized by Google

Quel ſang a pu couler, quelles ſont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai raſſemblé de crimes!
Ils ſont tous mon ouvrage!

ZOÉ.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs?
Votre père a quitté la retraite ſacrée
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée.
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde : il rentre pour ſa fille
Dans ce même palais où régna ſa famille.
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jettez-vous dans ſes bras.

IRÈNE.

M'en trouvera-t-il digne?
Aurai-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour?
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour?

SCÈNE II.

IRÈNE, LÉONCE, ZOÉ.

IRÈNE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon déſeſpoir contemple?
Soutien des malheureux, mon père! mon exemple!

Digitized by Google

Quoi ! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix !
Hélas ! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits?

LÉONCE.

Les murs de Conſtantin ſont un champ de carnage.
J'ignore, grace aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, & quelles factions
Ont enfanté ſoudain ces déſolations.
On m'apprend qu'Alexis, armé contre ſon maître,
Avec les conjurés avait oſé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui ſon empereur fuyait.
On croit Céſar bleſſé : le combat dure encore,
Des portes des ſept tours au canal du Boſphore:
Le tumulte, la mort, le crime eſt dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeſte
Un empire, un époux, que la vertu vous reſte.
J'ai vu trop de Céſars en ce ſanglant ſéjour
De ce trône avili renverſés tour à tour....
Celui de Dieu, ma fille, eſt ſeul inébranlable.

IRÈNE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon ſort.

SCÈNE

SCÈNE III.

IRÈNE, LÉONCE, ZOÉ, MEMNON, Suite.

MEMNON.

Il n'eſt plus de tyran : c'en eſt fait, il eſt mort ;
Je l'ai vu. C'eſt en vain qu'étouffant ſa colère,
Et tenant ſous ſes pieds ce fatal adverſaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans ſon ſang brûlaient de ſe baigner.
(*s'approchant.*)
Madame, Alexis règne ; à mes vœux tout conſpire.
Un ſeul jour a changé le deſtin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ſes mains le trône des Céſars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète & témoin de la publique joie.
Pardonnez ſi ſa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement ;
Si le ſoin d'arrêter le ſang & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe ſon courage ;
S'il n'a pu rapporter à vos ſacrés genoux
Des lauriers que ſes mains n'ont cueillis que pour vous.
Je vole à l'hippodrome, au temple de Sophie,
Aux états aſſemblés pour ſauver la patrie.
Nous allons tous nommer du ſaint nom d'empereur
Le héros de Byſance, & ſon libérateur.
(*il ſort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

IRÈNE, LÉONCE, ZOÉ.

IRÈNE.

QUE dois-je faire? ô Dieu!

LÉONCE.

Croire un père & le ſuivre.
Dans ce ſéjour de ſang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la poſtérité.
Je ſais que Nicéphore eut trop de dureté:
Mais il fut votre époux. Reſpectez ſa mémoire....
Les devoirs d'une femme, & ſur-tout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le ſang le ſang de votre époux:
Ce n'eſt qu'un droit barbare, un pouvoir qui ſe fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'eſt un crime affreux, qui ne peut s'expier,
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état: d'un côté ſe préſente
Un jeune audacieux de qui la main ſanglante
Vient d'immoler ſon maître à ſon ambition:
De l'autre eſt le devoir, & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime;
C'eſt vous que j'en veux croire; écoutez votre cœur.

IRÈNE.

J'écoute vos conſeils; ils ſont juſtes, Seigneur:

Digitized by Google

Ils ſont ſacrés ; je ſais qu'un reſpectable uſage
Preſcrit la ſolitude à mon fatal veuvage.
Dans votre aſyle ſaint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais ſanglant je ne connus jamais.
J'ai trop beſoin de fuir, & ce monde que j'aime,
Et ſon preſtige horrible.... & de me fuir moi-même.

LÉONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité :
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
Croyez qu'il eſt encore au ſein de la retraite
Des conſolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :
Je vous y conduirai ; j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer !.... Jurez à votre père,
Par le Dieu qui m'amène, & dont l'œil vous éclaire,
Que vous accomplirez dans ces triſtes remparts
Les devoirs impoſés aux veuves des Céſars.

IRÈNE.

Ces devoirs, il eſt vrai, peuvent ſembler auſtères :
Mais s'ils ſont rigoureux, ils me ſont néceſſaires.

LÉONCE.

Qu'Alexis pour jamais ſoit oublié de nous.

IRÈNE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous (*a*) ?
Je ſais que j'aurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embraſſe.

(*a*) Ce vers, plein de paſſion & de naturel, fut très-applaudi, & devait l'être.

Digitized by Google

Après l'orage affreux que je viens d'eſſuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorſqu'une cour flatteuſe
M'offrait de vains plaiſirs, & me croyait heureuſe.
Quand il eſt teint de ſang, je le dois déteſter.
Eh ! quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter ?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :
Je lui vais obéir, je vais vous ſatisfaire ;
J'en fais entre vos mains un ſerment ſolennel....
Je deſcends de ce trône, & je marche à l'autel.

LÉONCE.

Adieu : ſouvenez-vous de ce ſerment terrible.

(*il ſort.*)

SCÈNE V.

IRÈNE, ZOÉ.

ZOÉ.

QUEL eſt ce joug nouveau qu'à votre cœur ſenſible
Un père impoſe encore en ce jour effrayant ?

IRÈNE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ſerment ;
Oui, je veux conſommer mon fatal ſacrifice.
Je change de priſon ; je change de ſupplice.
Toi qui, toujours préſente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis & de douleurs ſecrètes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites

Digitized by Google

Où mes jours malheureux vont être enſevelis ?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage :
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillans, ſi courts & ſi trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître ;
Et quand vous êtes libre, & que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité !
Les uſages, les loix, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRÈNE.

Je porterai ma chaîne.... Il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis :
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire.
Qu'il ſoit à d'autres yeux le ſauveur de l'empire,
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.
Il n'eſt qu'un parricide ! Et mon ame eſt forcée
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée.
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'alarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fut aimable....
Qu'il était un héros.... je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ :
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.

Digitized by Google

Je vais trouver ſoudain le pontife & mon père,
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.
(*en voyant Alexis.*)
Ciel!

SCÈNE VI.

IRÈNE, ALEXIS, Gardes *qui ſe retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.*

ALEXIS.

Je mets à vos pieds en ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois; un empire, & mon cœur.
Je n'ai point diſputé cet empire funeſte;
Il n'était rien ſans vous. La juſtice céleſte
N'en devait dépouiller d'indignes ſouverains
Que pour le rétablir par vos auguſtes mains.
Régnez, puiſque je règne: & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & celui de Byſance.

IRÈNE.

Quel bonheur effroyable! Ah, Prince, oubliez-vous
Que vous êtes couvert du ſang de mon époux?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer ſa mémoire,
Que ſon nom ſoit perdu dans l'éclat de ma gloire;
Que l'empire Romain, dans ſa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je ſais que ces grands coups la première journée,
Font murmurer la Grèce & l'Aſie étonnée:

Digitized by Google

Il s'élève ſoudain des cenſeurs, des rivaux;
Bientôt on s'accoutume à ſes maîtres nouveaux;
On finit par aimer leur puiſſance établie.
Qu'on ſache gouverner, Madame, & tout s'oublie.
Après quelques momens d'une juſte rigueur
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuſe Livie
Fit adorer Auguſte à ſa terre aſſervie.

IRÈNE.

Alexis! Alexis! ne nous abuſons pas:
Les forfaits & la mort ont marché ſur nos pas;
Le ſang crie: il s'élève, il demande juſtice.
Meurtrier de Céſar, ſuis-je votre complice?

ALEXIS.

Ce ſang ſauvait le vôtre, & vous m'en puniſſez!
Qui? moi! je ſuis coupable à vos yeux offenſés!
Un deſpote jaloux, un maître impitoyable,
Grace au ſeul nom d'époux, eſt pour vous reſpectable?
Ses jours vous ſont ſacrés! & votre défenſeur
N'était donc qu'un rebelle, & n'eſt qu'un raviſſeur!
Contre votre tyran quand j'oſais vous défendre,
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre?

IRÈNE.

Je n'étais point ingrate: un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes ſens déchirés,
Vous plaindrez une femme en qui, dès ſon enfance,
Son cœur & ſes parens formèrent l'eſpérance
De couler de ſes ans l'inaltérable cours
Sous les loix, ſous les yeux du héros de nos jours:

Digitized by Google

Vous ſaurez qu'il en coûte alors qu'on ſacrifie
A des devoirs ſacrés le bonheur de ſa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRÈNE.

A nous fuir pour jamais nous ſommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un reſpect inſenſé pour un uſage antique,
Embraſſé par un peuple amoureux des erreurs,
Mépriſé des Céſars, & ſur-tout des vainqueurs !

IRÈNE.

Nicéphore au tombeau me retient aſſervie :
Et ſa mort nous ſépare encor plus que ſa vie (*a*).

ALEXIS.

Chère & fatale Irène, arbitre de mon ſort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort !

IRÈNE.

Vivez, régnez ſans moi, rendez heureux l'empire.
Le deſtin vous ſeconde ; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
Et vous vous obſtinez à tant de cruauté !
Que m'offrirait de pis la haine & la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?

(*a*) Et ſa mort nous ſépare encor plus que ſa vie, eſt un vers très-heureux ; & le peintre des paſſions ſe fait encore ſentir dans cette ſcène.

Digitized by Google

Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

IRÈNE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuſe victoire ;
Vous ne renoncez point au ſang dont vous ſortez,
A vos ſujets ſoumis, à vos proſpérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obſcur d'une priſon ſacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir ſéduit, a ſéduit votre cœur.
C'eſt un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même & vous fait ſa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de ſon tombeau pour nous perſécuter ?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il aſſaſſiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, Madame, & je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des loix dans mes Etats.
S'il mépriſe la cour, & ſi ſon cœur l'abhorre,
Je ne ſouffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de ſon eſprit l'imprudente rigueur
Perſécute ſon ſang, ſon maître & ſon vengeur.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

IRÈNE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

MADAME, on vous attend : Léonce votre père,
Le miniſtre du Dieu qui règne au ſanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas ! ſelon vos vœux,
A cet auguſte aſyle.... heureux ou malheureux.

IRÈNE.

Tout eſt prêt : je vous ſuis....

ALEXIS.

Et moi je vous devance ;
Je vais de ces ingrats réprimer l'inſolence,
M'aſſurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCÈNE VIII.

IRÈNE *ſeule.*

QUE vais-je devenir ? comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piège
Où mes pas égarés ſont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux & mon roi !
Et ſur ſon corps ſanglant cette main forcenée
Oſe allumer pour moi les flambeaux d'hyménée !
Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à ſon meurtrier un amour éternel !

Digitized by Google

Oui, grand Dieu, je l'aimais, & mon ame égarée
De ce poiſon fatal eſt encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris:
Me forcez-vous au crime? & voulez-vous encore
Être plus mon tyran que ne fut Nicéphore?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÈNE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi! vous n'avez osé, timide & confondue,
D'un père & d'un amant soutenir l'entrevue ?
Ah! Madame! en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir!

IRÈNE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche étonne le courage.
La nature s'effraie, & nos secrets penchans
Se réveillent dans nous, plus forts & plus puissans.

IRÈNE.

Non, je n'ai point changé; je suis toujours la même;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment
Soutenir les regards d'un père & d'un amant :
Je ne pouvais parler. Tremblante, évanouie,
Le jour se refusait à ma vue obscurcie :
Mon sang s'était glacé; sans force & sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
Rendrai-je grace aux mains dont je suis secourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on m'a rendue ?

Digitized by Google

Si Léonce paraît, je ſens couler mes pleurs ;
Si je vois Alexis, je frémis & je meurs :
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes ſentimens, ma crainte, & les maux que j'endure.
Ah ! que fait Alexis ?

ZOÉ.

Il veut en ſouverain
Vous replacer au trône, & vous donner ſa main.
A Léonce, au pontife il s'expliquait en maître :
Dans ſes emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne ſouffrira point que vous oſiez jamais
Diſpoſer de vous-même, & ſortir du palais.

IRÈNE.

Ciel, qui lis dans mon cœur, qui vois mon ſacrifice,
Tu ne ſouffriras pas que je ſois ſa complice !

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de triſtes combats !

IRÈNE.

Tu les connais ; plains-moi : ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour ſe punir ſoi-même, & pour régner ſur elle,
Je l'ai fait, tu le ſais ; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes aſſidues ;
Il repouſſe mes mains vers ſon trône étendues ;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

Digitized by Google

IRÈNE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois réſiſter au feu qui vous dévore.

IRÈNE.

En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore ?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre & régner que pour vous.

IRÈNE.

Non, jamais Alexis ne ſera mon époux.

ZOÉ.

Eh bien, ſi dans la Grèce un uſage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement ſépare
Du reſte des humains les veuves des Céſars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuſe, eſt-ce un ordre ſuprême
Que du haut de ſon trône ait prononcé Dieu même ?
Contre vous de ſa foudre a-t-il voulu s'armer ?

IRÈNE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer (*a*).

ZOÉ.

Ainſi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie !

IRÈNE.

Je ne ſais où je vais !... humains ! faibles humains !
Réglons-nous notre ſort ? eſt-il entre nos mains ?

(*a*) Ce trait de paſſion n'eût point été déplacé dans Zaïre.

Digitized by Google

SCÈNE II.

IRÈNE, LÉONCE, ZÔÉ.

LÉONCE.

Ma fille, il faut me ſuivre & fuir en diligence
Ce ſéjour odieux fatal à l'innocence.
Ceſſez de redouter, en marchant ſur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'auguſte & d'invincible,
Un mot au nom du ciel eſt une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous (*a*)
Leur met un frein ſacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte ſur ſa pourpre, & lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus ſûrs & plus conſtans
Des volages humains ſeront indépendans;
Ils n'auront pas beſoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle eſt à dédaigner.
C'eſt loin du trône enfin que vous allez régner.

IRÈNE.

Je vous l'ai déjà dit, ſans regret je le quitte.

(*a*) Voilà comment les rois ſont punis de l'autorité qu'ils donnent aux prêtres; ils ſe ſervent du fanatiſme pour mieux aſſervir les peuples; mais telle eſt auſſi la réaction du fanatiſme ſur eux mêmes.

Digitized by Google

Le nouveau Céſar vient ; je pars, & je l'évite.

(*elle ſort.*)

LÉONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCÈNE III.

ALEXIS, LÉONCE.

ALEXIS.

C'en eſt trop ; arrêtez :
Pour la dernière fois, père injuſte, écoutez ;
Ecoutez votre maître à qui le ſang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué ſa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous déſeſpérez.
Le ſouverain ſacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altière à la vôtre eſt unie,
Contre moi vous ſecondé, & croit impunément
Ravir au nom du ciel Irène à ſon amant.
Je vous ai tous ſervis, vous, Irène & Byſance :
Votre fille en était la juſte récompenſe,
Le ſeul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le ſeul objet enfin qui ſoit digne de moi.
Mon cœur vous eſt ouvert, & vous ſavez ſi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui, dès le berceau nous uniſſant tous deux,
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds ;
Vous par qui tant de fois elle me fut promiſe,
Vous me la raviſſez lorſque je l'ai conquiſe !

Lorſque

Digitized by Google

Lorſque je l'ai ſauvée, & vous, & tout l'Etat!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'oſez propoſer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.
Embraſſez un fils tendre, & né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LÉONCE.

Ne ſoyez l'un ni l'autre, & tâchez d'être juſte.
Rapidement porté juſqu'à ce trône auguſte,
Méritez vos ſuccès.... Ecoutez-moi, Seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
Je n'ai point déſerté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde.
Aux paſſions des grands, à leurs vœux emportés:
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne ſert que ſon Dieu n'en a point d'autre à dire:
Je vous parle en ſon nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé; je dois vous découvrir
Le crime & les dangers où vous voulez courir.
Sachez que ſur la terre il n'eſt point de contrée,
De nation féroce & du monde abhorrée,
De climat ſi ſauvage, où jamais un mortel
D'un pareil ſacrilège oſât ſouiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, & la terre qui crie:
« Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;
» N'épouſe point ſa veuve ». Ou ſi de cette voix
Vous oſez dédaigner les éternelles loix,
Allez ravir ma fille, & cherchez à lui plaire,
Teint du ſang d'un époux, & de celui d'un père:
Frappez....

Digitized by Google

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis... & malgré mon courroux,
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable ?
Et regretterez-vous votre persécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur ?
Tendre père d'Irène ! hélas ! soyez mon père !
D'un juge sans pitié quittez le caractère ;
Ne sacrifiez point & votre fille & moi
Aux superstitions qui vous servent de loi.
N'en faites point une arme odieuse & cruelle ;
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu se plaît à déchirer.
Tant de sévérité n'est point dans la nature :
D'un affreux préjugé laissez là l'imposture ;
Cessez...

LÉONCE.

Dans quelle erreur votre esprit est plongé !
La voix de l'univers est-elle un préjugé (*a*) ?

ALEXIS.

Vous disputez, Léonce, & moi je suis sensible.

LÉONCE.

Je le suis comme vous,.. le ciel est inflexible.

(*a*) Ce vers fut remarqué, & c'est en effet un des plus beaux de la pièce. La réponse d'Alexis nous paraît plus belle encore.

Digitized by Google

ALEXIS.

Vous le faites parler ; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois & mon père & le ciel.
Plus de sang va couler pour cette injuste Irène
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager ;
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadême,
Ce fatal instrument de tant de passions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du sang & des tombeaux.

LÉONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,
Alors qu'elle est sans frein, s'abandonne elle-même !
Je vous plains de régner !

ALEXIS.

Je me suis emporté ;
Je le sens, j'en rougis. Mais votre cruauté,
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art & porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LÉONCE.

J'attendrai donc, Seigneur,
Que l'équité m'appelle, & parle à votre cœur.

Digitized by Google

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point : décidez tout-à-l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LÉONCE.

Voilà mon ſang, vous dis-je, & je l'offre à vos coups.
Reſpectez mon devoir ; il eſt plus fort que vous.
(*il ſort.*)

SCÈNE IV.

ALEXIS *ſeul.*

Que ſon ſort eſt heureux ! aſſis ſur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triſte règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme & l'horreur de mes jours.
Sa faibleſſe m'immole aux erreurs de ſon père,
Aux diſcours inſenſés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'eſpérais ſont tous mes ennemis.
J'aime, je ſuis Céſar, & rien ne m'eſt ſoumis !
Quoi ! je puis ſans rougir, dans les champs du carnage,
Lorſqu'un Scythe, un Germain ſuccombe à mon courage,
Sur ſon corps tout ſanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever ſon épouſe à l'aſpect de ſes dieux,
Sans qu'un prêtre, un ſoldat, oſe lever la tête !
Aucun n'oſe douter du droit de ma conquête ;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.
Entrons.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Eh bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ.

Dans ſon appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce & le pontife épouvantent ſon cœur :
Leur voix ſainte & funeſte y porte la terreur.
Gémiſſante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos triſtes ſoins à peine ont rappellé ſa vie.
Des murs de ce palais ils oſent l'arracher.
Une triſte retraite à jamais va cacher
Du reſte de la terre Irène abandonnée.
Des veuves des Céſars telle eſt la deſtinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un ſoldat ſacrilège, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces uſages ſiniſtres,
De la religion vous braviez les miniſtres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laiſſer remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres ſacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres ? où je ſuis !... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, Gardes, venez.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, & les Gardes.

ALEXIS.

Mes ordres abſolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne ſorte.
Qu'on ſoit armé par-tout ; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi ;
Qui de nous eſt Céſar, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez : avertiſſez Irène
Qu'on lui doit obéir, & qu'elle s'en ſouvienne.
(*à Memnon.*)
Ami, c'eſt avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briſer en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore eſt tombé ; chaſſons ceux qui nous reſtent ;
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace & moins d'autorité,
Qu'éloigné de ſa fille & réduit au ſilence
Il ne ſéduiſe plus les peuples de Byſance.
Que cet ardent pontife au palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé,
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe en ont trouvé ſans peine.
Plus criminels que moi dans ce triſte ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

Digitized by Google

MEMNON.

Céſar, y penſez-vous ? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, eſt pourtant reſpectable.
Il eſt de ces vertus que, forcés d'eſtimer,
Même en les déteſtant, nous tremblons d'opprimer.
Eh, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offenſe ?

ALEXIS.

Non, j'y ſuis réſolu.... je vous dois ma grandeur.
Et mon trône, & ma gloire... il manque le bonheur.
Je ſuccombe, en régnant, au deſtin qui m'outrage.
Secondez mes tranſports : achevez votre ouvrage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois ſans doute il eſt plus difficile
De s'aſſurer chez ſoi d'un ſort pur & tranquille
Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos ſoldats.
Je vous l'ai dit: Irène en ſa juſte colère
Ne pardonnera point l'attentat ſur ſon père.

ALEXIS.

Mais quoi! laiſſer près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ſes yeux!
Qui, lui faiſant ſur-tout un crime de me plaire,
Et tournant à ſon gré ce cœur ſouple & ſincère,
Gouvernant ſa faibleſſe, & trompant ſa candeur,
Va changer par degré ſa tendreſſe en horreur!
Je veux régner ſur elle ainſi que ſur Byſance,
La couvrir des rayons de ma toute-puiſſance;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de ſa fille, & la ſerve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, Céſar: j'ai prévu vos alarmes;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en eſt fait, je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

Digitized by Google

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai ſervi :
J'ai ſaiſi ce vieillard ; & Céſar, qui ſoupire,
Des faibleſſes d'amour m'apprend quel eſt l'empire.
Mais après cette injure auriez-vous eſpéré
De ramener à vous un eſprit ulcéré ?
Eh, pourquoi conſulter dans de telles alarmes
Un vieux ſoldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS.

Ah ! cher & ſage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur ſi contraire à ſoi-même,
Eſclave révolté qui perd tout ce qu'il aime,
Aveugle en ſon courroux, prompt à ſe démentir,
Né pour les paſſions & pour le repentir !
(*Memnon ſort.*)

SCÈNE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :
Jugez ſi mon amour a mérité ſa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en Céſar,
Montrer l'auguſte Irène enchaînée à mon char.
Je n'ordonnerai point qu'une odieuſe fête
Au temple du Boſphore avec éclat s'apprête ;

Digitized by Google

Je n'inſulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
Je prétends préparer cet hymen où j'aſpire
Loin d'un peuple importun qu'un vain ſpectacle attire.
Vous connaiſſez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec ſimplicité la main de nos aïeux;
N'admettant pour garant de la foi qu'on ſe donne
Que deux amis, un prêtre & le ciel qui pardonne;
C'eſt là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Eſt-il indigne d'elle? inſpire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié ſi ſon ame agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée;
Si mon profond reſpect ne peut que l'indigner;
Enfin, ſi je l'offenſe en la faiſant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ſes alarmes,
Votre nom prononcé faiſait couler ſes larmes:
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, & l'eſprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche ſilence;
Son cœur ne nous fait plus la triſte confidence
De ce remords puiſſant qui combat ſes deſirs;
Ses yeux n'ont plus de pleurs & ſa voix de ſoupirs.
De ſon dernier affront profondément frappée,
De Léonce & de vous toute entière occupée,
A nos empreſſemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un viſage éperdu;
Ne pouvant repouſſer de ſa ſombre penſée
Le douloureux fardeau qui la tient oppreſſée.

Digitized by Google

ALEXIS.

Hélas! elle vous aime, & ſans doute me craint.
Si dans mon déſeſpoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup ſur ce cœur noble & tendre,
Réſolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejetter les vœux humiliés
D'un empereur ſoumis & tremblant à ſes pieds.
Le vainqueur de Céſar eſt l'eſclave d'Irène;
Elle étend à ſon choix, ou reſſerre ſa chaîne!
Qu'elle diſe un ſeul mot.

ZOÉ.

Juſques en ce ſéjour
Je la vois avancer par ce ſecret détour.

ALEXIS.

C'eſt elle-même, ô ciel!

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aſpect s'égare effarouchée.
Elle avance vers vous, mais ſans vous regarder.
Je ne ſais quelle horreur ſemble la poſſéder.

ALEXIS.

Irène, eſt-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre!

Digitized by Google

SCÈNE III.

ALEXIS, IRÈNE, ZOÉ.

IRÈNE.

(un des ſoldats qui l'accompagnent lui approche un fauteuil.)

Un ſiége... je ſuccombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(d'une voix égale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuſe.)

Sachant ce que je ſouffre, & voyant ce que j'oſe,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cauſe;
Et l'on ſaura bientôt ſi j'ai dû vous parler:
D'un reproche aſſez grand je puis vous accabler;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du ſang d'un époux vous m'enlevez un père;
Vous cherchez contre vous encore à ſoulever
Cet empire & ce ciel que vous oſez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inſpire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos ſens l'aveuglement funeſte:
On ne peut le guérir... Un ſeul parti me reſte.
Allez trouver mon père, implorez ſon pardon;
Revenez avec lui. Peut-être la raiſon,

Digitized by Google

Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du ſang qui parle à ſon ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de triſtes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;
Sur mon ſort avec vous que ſa bouche prononce :
Puis-je y compter ?

ALEXIS.

J'y cours, ſans rien examiner.
Ah ! ſi j'oſais penſer qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :
Je vais tout réparer ; oui, malgré ſes rigueurs,
Je veux qu'avec ma main, ſa main sèche vos pleurs.
Irène, croyez-moi ; ma vie eſt deſtinée
A vous faire oublier cette affreuſe journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre & ſoumis, digne de votre foi.
Si trop de ſang pour vous fut verſé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;
Si j'offenſai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendreſſe n'aſpire
Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire.
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, & vous, & mon amour.

IRÈNE, *en s'attendriſſant & en retenant ſes larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née,
Allez, Prince.

Digitized by Google

ALEXIS.

Ah! grand Dieu, témoin de ſes bontés,
Je ſerai digne enfin de mon bonheur.

IRÈNE.

Partez.
(*en pleurant.*) (*il ſort.*)
Suivez ſes pas, Zoé ſi fidelle & ſi chère.

SCÈNE IV.

IRÈNE *ſeule, ſe levant.*

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? & qu'eſt-ce que j'eſpère?
Je ne me connais plus.... Tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque inſtant portait dans ma bleſſure
Des poiſons dévorans dont frémit la nature.
(*elle marche égarée & hors d'elle-même.*)
Non, ne m'obéis point; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obſcurcis (*a*).
Reviens. Ah! je te vois. Ah! je t'entends encore.
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.
O crime, éloigne-toi! Ciel.... quel objet affreux!
Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux!
Eſt-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête:
Ne verſe que mon ſang, ne frappe que ma tête.

(*a*) *Obſcurcis* n'eſt pas le mot propre, & ne paraît amené que pour la rime. L'auteur l'a répété à quelques vers de diſtance, & il eſt encore plus impropre.

Digitized by Google

Moi ſeule j'ai tout fait : c'eſt mon coupable amour,
C'eſt moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi ! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père !
Tu pourſuis cette fille homicide, adultère !
Fuis, mon cher Alexis ; détourne avec horreur
Ces yeux ſi dangereux, ſi puiſſans ſur mon cœur !
Dégage de mes mains ta main de ſang fumante ;
Mon père & mon époux pourſuivent ton amante !
Sur leurs corps tout ſanglans me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher ?
Ah ! je reviens à moi.... Religion ſacrée,
Devoir, nature, honneur ; à cette ame égarée
Vous rendez ſa raiſon, vous calmez ſes eſprits....
Je ne vous entends plus ſi je vois Alexis ! ...
Dieu, que je veux ſervir, & que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer ?
Qu'ai-je fait ? Tu le ſais : tout mon crime eſt d'aimer !
Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens *obſcurcis*....
Eh bien, voilà mon cœur ; c'eſt là qu'eſt Alexis :
Oui, tant que je reſpire il en eſt le ſeul maître.
Je ſens qu'en l'adorant je vais te méconnaître....
Je trahis & l'hymen, & la nature, & toi....
(*elle tire un poignard & ſe frappe.*)
Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu ; je te le ſacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
(*elle tombe dans un fauteuil.*)

Digitized by Google

SCÈNE V & dernière.

IRÈNE *mourante*, ALEXIS, LÉONCE, MEMNON, Suite.

ALEXIS.

Je vous ramène un père, & je me ſuis flatté
Que nous pourrions fléchir ſa dure auſtérité;
Que ſa juſtice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait.... Juſte Dieu! quel ſpectacle effroyable!
Irène! chère Irène!...

LÉONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS, *ſe jettant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inſpirait!

IRÈNE, *à Alexis.* (*à Léonce.*)

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, & je m'en ſuis punie.

(*Alexis veut ſe tuer, Memnon l'arrête.*)

LÉONCE.

Ah! mon zèle funeſte eut trop de barbarie.

IRÈNE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon ſort...
Ciel! prends ſoin d'Alexis, & pardonne ma mort!

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène! Irène! ah Dieu!

LÉONCE,

Digitized by Google

LÉONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime !

IRÈNE.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort eſt-elle un crime ?

FIN DU SEPTIÈME VOLUME DE THÉATRE.

Digitized by Google

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

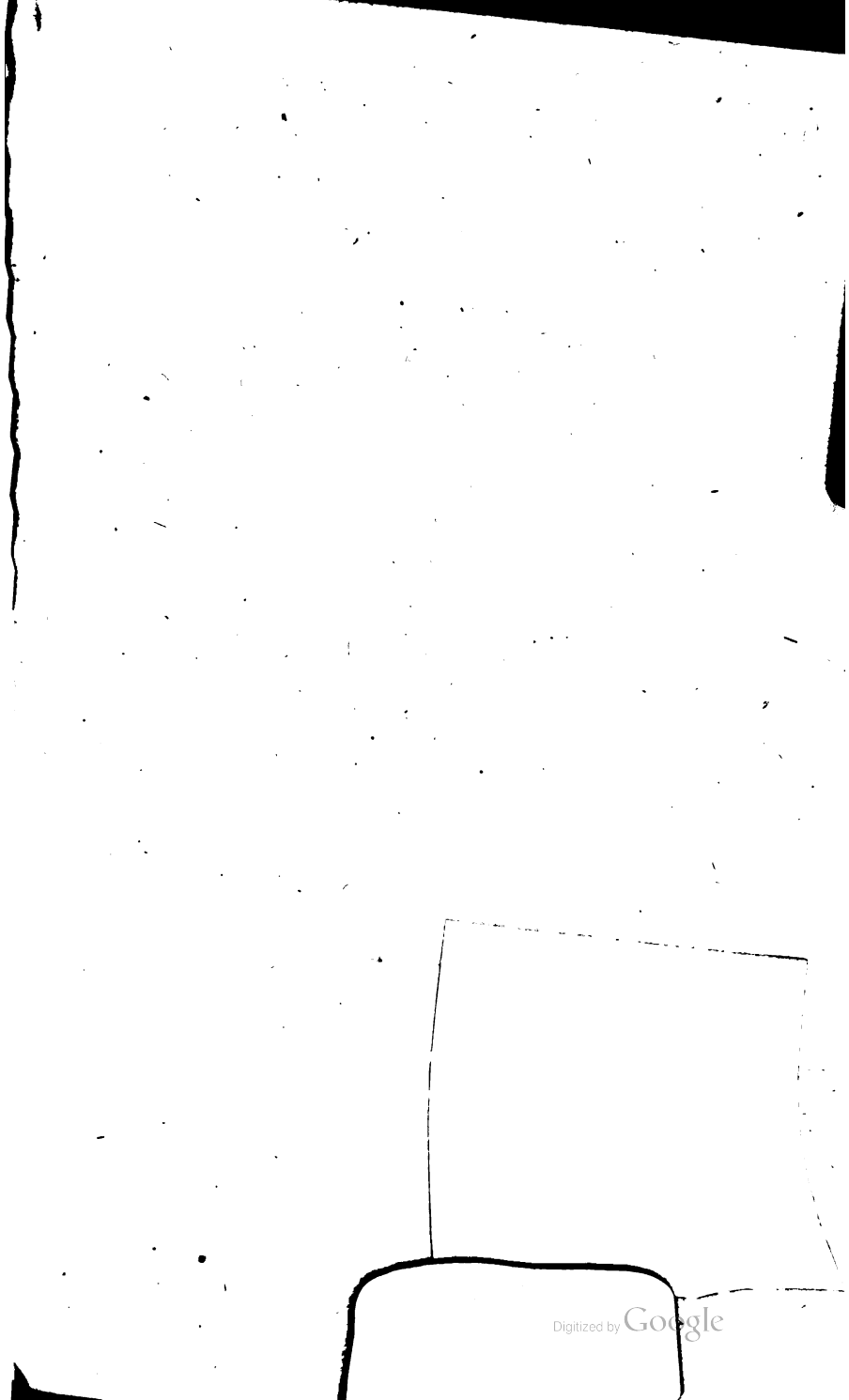
LES LOIX DE MINOS, tragédie. page 1
PRÉFACE de l'Editeur. 3
EPITRE dédicatoire à monſeigneur le duc de Richelieu. 5
NOTES ſur les Loix de Minos. 85
DON PÈDRE, tragédie. 107
PRÉFACE de l'Editeur. 109
EPITRE dédicatoire à M. d'Alembert. 111
DISCOURS hiſtorique & critique ſur la tragédie de Don Pèdre. 123
LE DÉPOSITAIRE, comédie. 207
PRÉFACE de l'Editeur. 209
PRÉFACE. 211
LES PÉLOPIDES, ou ATRÉE ET THIESTE, tragédie. 329
PRÉFACE de l'Editeur. 331
FRAGMENT d'une Lettre de l'auteur. . . 335
IRÈNE, tragédie. 395
PRÉFACE de l'Editeur. 397
LETTRE de M. de Voltaire à l'Académie Françaiſe. 401

Fin de la Table.

TAYLOR INSTITUTION
21 MAY 1975
LIBRARY
74153604
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google